
U d'/of OTTAWA
39003003878286

Hésitation Sentimentale

PAR

l'Auteur de « Amitié Amoureuse »

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

HÉSITATION SENTIMENTALE

A MADEMOISELLE

MARIE-CLAIRE ALBERT BALLU

Ma chère Mimi,

Vous m'avez souvent demandé d'écrire un livre que vous puissiez lire avant votre mariage. Je vous offre celui-ci. Acceptez-en la dédicace comme un gage de ma vieille et tendre amitié.

H. L. N

HÉSITATION SENTIMENTALE

I

Par une admirable soirée du mois de juin, la plus grande animation règne au vieux château de Créteil. Dans la cour d'entrée, le roulement continu de voitures de toutes sortes s'atténue cependant un peu depuis que minuit a sonné au clocher de l'église. Les curieux du village se sont éloignés, satisfaits d'avoir entr'aperçu quelques élégantes toilettes, et admiré le somptueux décor du vestibule aux colonnes enguirlandées de fleurs et de lumières électriques. Là, tout est joie et chaleur et parfum, semble-t-il. Il suffirait pourtant de contourner la vaste demeure pour voir, non loin de la façade donnant

sur le parc qui descend en pente douce jusqu'aux bords de la Marne, un jeune homme marchant la tête basse, de long en large, d'une manière saccadée et nerveuse. Ni les sons de l'orchestre du bal que donnent les Aubry de Chanzelles, en l'honneur des vingt ans de leur fille Marie-Thérèse, ni les éclats des voix jeunes qui arrivent jusqu'au promeneur solitaire, par les fenêtres grandes ouvertes des salons, ne le tirent de sa mélancolie. Les fleurs odorantes des parterres exhalent en vain leurs parfums pénétrants : il reste insensible aux beautés mystérieuses de la nuit, tant il est absorbé dans ses pensées. Aussi tressaille-t-il violemment quand un ami qu'il n'a pas entendu s'approcher s'écrie, en lui posant amicalement la main sur l'épaule :

— Eh bien, Jean ! Pourquoi nous as-tu quittés depuis une heure ?

— Pour prendre l'air.

— Les fenêtres ne te suffisaient pas ?

— Non.

— Tu préfères la compagnie des ténèbres à celle des belles jeunes filles réunies pour fêter ma sœur ?

— Je regarde, d'ici, défiler leurs élégantes silhouettes tout aussi bien qu'au salon.

— Tu te moques pas mal de ces demoiselles, mon vieux ; ce que tu regardes, c'est le sol, et, cela, avec une persistance telle que j'ai cru un moment que tu t'exerçais à une classification savante du gravier.

— Tu te trompais, Jacques.

Le ton bref dont la réplique est faite coupe court à la verve du nouveau venu. Philosophiquement, il tire de sa poche son étui à cigarettes. et, le tendant à son compagnon :

— En prends-tu ?

— Non, merci.

— Elles sont exquises, pourtant.

— J'aime le tabac non parfumé; le tien ne saurait plaire à un plébéien de ma sorte.

— A ton aise !

Jacques Aubry de Chanzelles connaissait trop son ami pour insister. Il ferma la boîte d'un coup sec, alluma sa cigarette, et, après avoir lancé dans l'espace quelques bouffées de fumée, il dit avec bonhomie.

— Réussie, la fête, hein, vieux ?

— Très réussie.

— Tu dis ça comme si tu la trouvais parfaitement ratée.

— Mais non.

— Pourquoi as-tu déserté le cotillon ?

— Je pourrais te retourner la question.

— Oh ! moi, c'est bien simple : je me dérobe aux confidences de ma cousine. Tu n'as pas été sans t'apercevoir que la chère Denise semble avoir pour moi le classique béguin des gens qui ont été élevés ensemble, quand, par miracle, ils ne se haïssent pas. Car dans cette situation-là, c'est tout l'un ou tout l'autre. Vers vingt ans, pour peu que les demandes en mariage soient rares, la cousine découvre tout à coup que le cousin ferait assez bien son affaire. De cette façon, on ne serait trompé ni sur le caractère, ni sur la santé, ni sur la fortune. Le monde donnerait à la chose le petit air romanesque voulu. J'entends d'ici les jabotages : « Vous savez la nouvelle ? Denise Gardanne épouse son cousin ! — Oh ! ma chère, c'est délicieux ! — Un vrai mariage d'amour ! — Je crois bien, ils s'adorent depuis l'époque où ils étaient

dans les bras de leurs nourrices! » Et voilà comment s'écrit l'histoire!

Amusé malgré lui par le ton aigu de Jacques et par les exclamations grotesques avec lesquelles il a débité sa tirade, Jean sourit et murmure :

— Tu exagères...

— Du tout! Personne ne mettra en doute notre amour ardent; personne ne se dira : Denise est une fille avisée; elle n'a aucun des goûts, aucune des aspirations de son cousin; mais comme les prétendants, prudemment, s'abstiennent, elle ne veut pas coiffer Sainte-Catherine. La vie familiale l'assomme; elle tient à mener une existence très mondaine, alors pourquoi ne pas jeter ses lacs sur le cousin? C'est par une longue série de pareils raisonnements à l'usage des jeunes filles extrêmement pratiques, fort éloignées de rechercher l'amour dans le mariage, et qui pèsent le pour et le contre de main de maître, que ma cousine s'est déterminée à m'aimer.

— Je crois Denise Gardanne incapable de jouer un tel rôle.

— Tu as tort. Pour avoir de la fortune, je la soupçonne d'être décidée à tout.

— La perspective de l'épouser te fait peur?

— Jamais je n'ai eu si peur, en effet! Aussi, tout à l'heure, ai-je prétexté une subite migraine pour me dérober aux enchantements du boston. Je n'ai pas l'ombre de caractère. Pour ce motif, j'évite avec un soin jaloux, depuis deux mois, ce que la chère petite baptise : « nos délicieuses heures d'intimité ». Bien qu'elle ait un regard glacial et un nez qui affecte avec ostentation des proportions bourboniennes, je me connais : si par malheur elle me parlait de sa tendresse et de son admiration *pour ma belle intelligence,* par une nuit comme celle-ci, fût-ce en dansant ces idiotes figures de cotillon, ou en soupant par petites tables, je serais capable de lui répondre : « Comment donc... » ou : « Parfaitement ! » ou même : « Oui, vraiment, mais alors?... » Enfin, de ces mots passionnés, irréparables, qui creusent un abîme et vous y engouffrent pour la vie!

— Tu fais agréablement le bouffon ; il n'est pourtant pas sans charme d'épouser une amie

d'enfance dont on connaît le caractère, les goûts...

— Naïf enfant! Crois-tu qu'on connaisse jamais une jeune fille? C'est à peine si j'ose me vanter de connaître ma sœur.

— Marie-Thérèse a une nature franche, loyale... je ne comprends pas que tu oses la comparer...

— Certes; mais viennent l'ambition et l'amour, savons-nous ce qu'elle donnera? Papa, l'autre jour, lui a dit en riant qu'elle avait séduit le comte du Châteliez... elle est devenue rose comme une pivoine et, ainsi que moi, tu l'as entendue murmurer :

» — Père, votre ami est un peu mûr... N'a-t-il pas quarante ans? S'il était plus jeune, peut-être me laisserais-je tenter... C'est gentil, en somme, d'être comtesse. Comtesse Marie-Thérèse, ça ne fait pas mal comme assonance!

— C'est vrai.

Le ton bas dont Jean murmure ces mots semble tout à coup à Jacques si expressif qu'il est sur le point de s'écrier : « Allons donc, dis ton secret, Jean! Ne suis-je pas déjà ton frère,

de par notre longue intimité? Prends-moi pour confident, pauvre diable, tu souffriras moins. » Il n'en fait rien, pourtant, connaissant la nature altière de son ami, et les obstacles sérieux qui le séparent de sa sœur.

Jacques songe que le mieux serait d'amener Jean à se livrer. Bien qu'il se sente diplomate malhabile, il se résout brusquement à y essayer ses forces. Mais comment? Le meilleur moyen ne serait-il pas de témoigner à Jean la même confiance qu'il réclame de lui? Il s'empresse donc de profiter de l'heure, et remet la conversation sur le terrain des confidences :

— Vois-tu, vieux, les pensées des jeunes filles nous restent indéchiffrables; leur jardin secret est inaccessible. Si nous nous y aventurons, sera-ce à force de subtilité ou à coups de hache que nous nous frayerons la route qui mène à leur cœur? Grand problème à résoudre !

— Est-ce pour cette raison que tu as demandé à ton père de voyager? Comptes-tu t'exercer sur des cœurs étrangers avant d'attaquer ceux de nos compatriotes?

— Quel génie! La voilà bien l'admirable science des savantes déductions! Tu as deviné. Je pars pour étudier l'âme de l'Inconnue que j'aimerai peut-être, et surtout... oh combien surtout!... pour fuir la jeune fille que je n'aime pas. Si tu savais quel courage on a dans ces tristes circonstances! C'en est effrayant. Demain, après cette fête où je vais faire mes adieux à la foule de mes pimpantes amies, je prendrai le rapide pour Strasbourg. Dans huit jours je serai à Vienne. Je séjournerai au Sémering, puis à Budapesth, et je reviendrai par le Tyrol autrichien et la Suisse. Et toi, que feras-tu pendant tes vacances?

— Je ne sais pas encore si j'en prendrai. Ton père et moi nous ne pouvons quitter ensemble la fabrique. M. Aubry m'a paru fatigué ces temps-ci; je voudrais qu'il se reposât d'une façon continue au lieu de faire, comme l'an dernier, la navette entre Étretat et Créteil. Dans le cas où il accepterait cette combinaison, je resterais ici. Oh! — ajouta-t-il sur un geste de son ami, — ne me plains pas! J'aime le calme de mon logis. Ce petit pavillon que ton

père m'a fait construire là-bas, au bout du jardin, sur le bord de la Marne, m'est devenu un asile bien cher. De là, j'observe tout ce qui se passe dans la fabrique et même dans le parc. Le bois qui m'en isole n'est pas si épais que je ne puisse suivre les allées et venues de... des hôtes du château. Depuis six ans que j'occupe ce pavillon, j'y ai amassé tant de bons souvenirs!

— Six ans déjà! Il me semble que nous en faisons encore les plans. Te souviens-tu?

— Si je me souviens! Ta sœur en a été l'habile architecte, et elle dessina si joliment le bout de jardin qui l'entoure! Les roses Niel, les clématites mauves qu'elle planta contre la maison, s'enroulent maintenant autour des fenêtres; je ne puis les ouvrir sans revoir Marie-Thérèse salissant ses petits doigts délicats dans la terre pour faire, avec plus de soin que le jardinier, les cuvettes au pied des plantes grimpantes, afin qu'elles profitent de toute l'eau des arrosages...

— C'était le bon temps. Elle avait quatorze ans; toi, vingt-trois; moi, vingt. Quelle douce

camaraderie nous unissait alors ! Comme ma sœurette nous faisait tourner en bourrique ! Bien par ta faute aussi : Tu approuvais tout ce qu'elle disait. Ah ! on peut dire que tu l'as mal élevée !

— Elle n'avait que des fantaisies raisonnables.

— Tu trouves ? C'était la plus despote espiègle que j'aie rencontrée.

— Oui ; mais quel cœur et quelle franchise ! Jamais un mensonge n'effleura ses lèvres. Et quel beau regard loyal elle lançait si on lui démontrait ses torts... toujours si légers, d'ailleurs... Te souviens-tu, quand elle venait me chercher « pour jouer », comme elle disait gentiment ? Je répondais : « Jouez seule, Marie-Thérèse ; je dois travailler. Je suis vieux, moi, je n'ai plus droit aux récréations. » Cela la contristait ; elle s'asseyait sous la fenêtre du bureau avec un livre, en promettant de ne pas me déranger, et toutes les trois minutes elle m'appelait : « Jean, qu'est-ce que ça veut dire : amphigourique ? » J'expliquais. Elle redevenait silencieuse un moment, puis tout à coup :

« Jean, venez vite, vite ! » J'accourais à la fenêtre, craignant que la chère petite n'eût été piquée par un insecte, et alors, me riant au nez, elle disait : « Bonjour, vieux qui ne jouez plus ! C'était pour vous voir ! » Tout cela est passé, fini, elle ne m'appelle plus « vieux ».

— Dame, écoute ! Ce serait plutôt comique.

— Tu trouves ? Tu m'appelles bien ainsi, toi.

Jacques se mord les lèvres pour ne pas rire ; il songe que la souffrance du cœur rend les plus intelligents naïfs à l'égal des enfants.

— Mon brave Jean, tout le mal vient de ce que nous avons grandi.

— Tu as raison ; chaque année m'éloigne de Marie-Thérèse, et c'est tant mieux puisqu'un abîme nous sépare.

— N'exagères-tu pas ?

— Non, Jacques. Souviens-toi de ce que je suis par rapport à elle, à toi, à votre famille.

— Parbleu ! Tout comme mon père, tu es le fils de tes œuvres.

— A cette différence près que ton père est bien né ; s'il connut des jours de misère, il

avait vécu auparavant dans un milieu riche de la haute bourgeoisie.

— Ne jouons pas sur les mots, Jean. Laisse-moi te dire, avant mon départ, une chose que j'ai jusqu'ici gardée pour moi et que je tiens à te faire connaître : j'aurais donné beaucoup pour que tu aimasses ma sœur et pour qu'elle t'aimât.

— Jacques, deviens-tu fou ?

— Du tout. Et l'émotion de ta voix me prouve que la moitié, au moins, de mon souhait s'est accomplie. Eh bien! cela me navre maintenant, parce que, avec ta maudite modestie et ton grand orgueil, tu fais de mauvaise besogne. Plus tu vas, plus tu t'éloignes de Marie-Thérèse. Tu lui donnes l'habitude de ne voir en toi qu'un employé fidèle, alors que tu devrais lui faire comprendre ta grande valeur. Toi qui es aussi bien tourné qu'aucun des jeunes gens qui l'entourent, tu as, dès que tu es en sa présence, un air sombre, des attitudes gauches qui te nuisent. Tu te complais, pour ainsi dire, à rester l'homme de la fabrique. Sois verrier incomparable, si tu veux, mais

n'oublie pas qu'élevé avec nous, presque comme nous, il ne te manque qu'un peu d'audace pour, à certaines heures, te transformer en homme du monde accompli.

— Mais...

— Ne m'interromps pas! Je devine ce qui doit se passer dans l'esprit de ma sœur, puisque je l'ai moi-même éprouvé. Sais-tu comment je t'ai découvert? C'était un soir, dans le laboratoire de chimie. Tu cherchais depuis des mois un mélange pour créer de l'opale. Père s'y était essayé, mais il n'était pas arrivé aux feux rouges, bleuâtres et glauques de la pierre chatoyante. Quand, venant t'appeler pour prendre le thé en famille, je t'ai vu si absorbé devant tes cornues, je suis resté muet, subjugué par la beauté de ton geste qui m'imposait silence. J'ai senti ta fièvre créatrice m'envahir. Tu épiais les transformations de tes sulfures, avec une angoisse qui me gagna. Toute la tension de tes forces mentales dégageait une atmosphère électrique qui me faisait bien petit garçon auprès de toi; et quand enfin tu obtins la pierre telle que tu la rêvais, presque

aussi belle que l'opale véritable, j'ai senti une émotion si violente me secouer, m'unir à toi, que je suis tombé dans tes bras pour une étreinte dont je n'oublierai jamais ni la force ni la douceur.

— Cher Jacques !

— Voilà sous quel jour je veux que tu te révèles à ma sœur. Au lieu de cela, tu t'éloignes d'elle, tu t'effaces. Comment espères-tu qu'elle te découvre ? Penses-tu qu'elle puisse gravir toute seule, sans que tu l'aides un peu, l'au-delà où tu as atteint, et qui fait de toi l'homme de grande valeur que, seuls, père et moi nous connaissons ?

— Je ne puis pourtant pas tirer ta sœur par la manche et lui dire : « Attention ! je ne suis pas le premier venu ! »

— Eh ! qui te parle de cela ? Mais pourquoi ce soir, ne l'as-tu pas fait danser ? Tu as erré comme un mari, entre toutes les portes, pour venir ensuite échouer ici. C'est absurde, je ne crains pas de le dire.

— Non, Jacques, c'est loyal. Quel rôle m'engages-tu à prendre ? serait-ce récompenser mon

bienfaiteur, ton père, alors que, ne sachant à quelle destinée il aspire pour sa fille, j'essaierais de m'en faire aimer? J'ai la confiance de M. Aubry au point qu'il me traite comme un fils; j'ai toute liberté de causer avec Marie-Thérèse vingt fois le jour; il ne se méfie pas de moi et j'irais, sans qu'il m'y autorisât, troubler, peut-être, la paix de son enfant? Non, mille fois non! D'autant que cette basse séduction paraîtrait s'entacher d'une spéculation abominable. Puisque tu renonces à la Verrerie pour devenir avocat, n'aurais-je pas l'air, en sollicitant la main de ta sœur, de vouloir accaparer la fabrique, et devenir le successeur de ton père?

— Tu es intraitable.

— Je vois les choses sagement. Ta sœur peut prétendre à tout. Que suis-je pour elle? Tu oublies généreusement ma naissance, et la façon dont ton père me tira de ma misère; c'est à moi de m'en souvenir.

— Mais, si Marie-Thérèse savait ton amour pour elle, qui sait si..

— Écoute, Jacques : Jure que tu ne tenteras

rien pour l'en instruire. Ce serait odieux, ce serait même cruel. En ce moment je lui suis indifférent; ne me haïrait-elle pas en apprenant que j'ose l'aimer? Mon ami, je t'en supplie, laisse-la dans l'ignorance de mon amour. Si elle le soupçonnait je la perdrais sans doute. Elle n'aurait plus cette confiance, cet abandon qu'elle a quand elle me parle; nos rapports deviendraient tendus, ils cesseraient peut-être... Jacques, je t'en prie, puisque tu m'as arraché cette confidence, garde-m'en le secret!

— C'est promis. Et pourtant, ne vaudrait-il pas mieux que je parle?

— Ma vie serait perdue. Non, non! tais-toi, par grâce! Si tu parles, je vous quitte, je pars, je fuis...

— Allons, c'est bon, je ne dirai rien. Adieu, Jean. Dans quelques heures je serai loin; embrassons-nous, car nous allons être longtemps sans nous voir.

— Je te souhaite un bon voyage, mon cher Jacques. Va faire provision d'impressions rares; ces trois mois seront vite passés...

— Pour toi, ou pour moi?

— Pour toi, mon ami. Moi, je vis au jour le jour, heure par heure : celles où je la vois, celles où je l'attends.

— Pauvre vieux !

Une étreinte les unit. Puis, Jacques remonte le perron ; son élégante silhouette se détache un moment en ombre chinoise dans une des baies largement illuminées du salon, et bientôt il disparaît parmi la foule des danseurs.

Jean continue sa promenade, non plus devant la maison, mais sous l'ombre protectrice d'une double rangée de tilleuls, voûte sombre qui descend en pente douce du château à la Marne. Une joie troublée d'un peu de remords lui vient à la pensée d'avoir osé avouer son amour. Tout en ayant une gratitude infinie à Jacques de ne s'être pas indigné quand il lui a révélé le mystère de son cœur, il regrette de n'être plus, seul, maître de son cher secret. Il a peur tout à coup qu'un mot, moins encore : un regard, un geste échappés à Jacques ne soient une révélation pour Marie-Thérèse. Et, cela, Jean ne le veut pas. Non seulement il se blâme d'aimer mademoiselle Aubry de Chanzelles

mais sa grande préoccupation subsiste : Si elle se savait aimée, ne changerait-elle pas d'attitude envers lui?

A cette douloureuse perspective, ses yeux se voilent, son cœur se serre d'angoisse, et il pense, désespéré :

« Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de nier? Qu'est-ce que cette force morale dont je me croyais si bien armé, et qui défaille à la première sollicitation d'un ami? Qu'espérais-je donc? Que Jacques aplanirait les distances qui me séparent de sa sœur? Folie que cela! Quelle raison entraînerait M. Aubry à donner sa fille à un orphelin ramassé dans la rue? Pourvu, mon Dieu! que personne ne soupçonne jamais la hardiesse de mon rêve! Il me faudrait partir. Partir, quitter cette maison, moi dont la plus grande joie est de voir Marie-Thérèse, de la comprendre, de veiller sur elle à son insu, et de la protéger! Ah! je voudrais pouvoir rester l'âme close à tout, hormis à la douceur de vivre dans le sillon de sa vie! »

Il souffre et se souvient. Avec une lucidité

angoissante, le lointain passé surgit. Il se revoit tel qu'il était le soir d'hiver où le hasard le jeta sur le chemin de M. Aubry, à Paris, dans la salle des Commissions scolaires, à la Mairie du VI[e] arrondissement.

Un curieux phénomène de sa mémoire surexcitée lui fait retrouver non seulement ses souvenirs, mais aussi son état d'âme d'enfant. Il ressent presque l'angoisse qui fit battre son cœur et resserra sa gorge, à son entrée dans la grande pièce violemment éclairée. Beaucoup d'enfants sont accompagnés de leurs mères ou de leurs pères ; lui, il est seul. Aussi, comme il se sent petit, abandonné, malheureux !

Ces Messieurs de la Commission scolaire, assis, calmes et solennels, derrière une large table recouverte d'un tapis vert, lui apparaissent des juges si redoutables, qu'il tâche de passer inaperçu ; il se faufile et se cache dans un angle de la vaste pièce.

Des noms sont jetés haut par l'huissier ; des gens se lèvent, parlent, sortent. Jean, d'abord, n'a conscience de rien ; puis, tout à coup une femme s'avance. Par quel prodige l'attention

de l'enfant, apeuré jusqu'ici, lui permet-elle de comprendre ce qu'il entend? La voix du Maire, M. Aubry de Chanzelles, semble pour la première fois venir jusqu'à Jean. Le Maire parle clairement d'un ton grave et doux. Au lieu de rudoyer cette femme appelée pour justifier des trop fréquentes absences de son fils à l'école, il s'applique à lui démontrer pourquoi la Ville, qu'il représente ici, s'est donné la mission de veiller sur ces enfants dont l'intelligence s'éveille. Les reproches et les exhortations qu'il est forcé d'adresser s'enveloppent d'une sorte d'apitoiement; il inspire confiance.

Jean, peu à peu rassuré, écoute, attentif. Quand M. Aubry, incliné vers cette femme, l'interroge avec bonté, puis entend les réponses embrouillées de la malheureuse qui s'excuse de ne pouvoir envoyer tous les jours « son garçon à l'école, parce qu'il lui aide dans son travail », Jean ne perd pas un mot des conseils que donne le Maire, en expliquant quel est le véritable intérêt de l'enfant :

— Vous croyez au-dessus de vos forces, au-dessus de votre ambition, de faire instruire

votre fils? C'est pourtant le seul moyen d'en faire un homme vraiment utile, et de vous préparer à tous les deux un meilleur avenir. Je vois dans ses yeux qu'il sera un bon fils; n'est-ce pas, mon garçon? Ta mère travaille pour toi, tu lui rendras ça plus tard, pas vrai? Mais auparavant, il faut apprendre. Ne pleurez pas, ma brave dame... Je sais ce qui fait couler vos larmes... Vous avez cherché en vain à réduire la misère, cet obstacle brutal et toujours renaissant, et vous n'essayez plus d'y soustraire votre enfant. Il ne vous paraît pas appelé à une autre destinée que celle de vous décharger des besognes quotidiennes, en attendant l'âge de l'apprentissage. C'est une grande erreur. Ce gars-là m'a l'air intelligent. Eh bien! je vais vous faire donner un secours. Il n'y a pas de honte à être assistée, quand c'est pour élever un défenseur à la France, que diable! Mais il ne manquera plus l'école, n'est-ce pas?

— Ah! monsieur, monsieur! Merci... Merci!

Comme elle pleure, la malheureuse! Jean, dans son coin, ne sait plus qui il voudrait embrasser : elle, ou M. le Maire, si bon.

— Prenez aussi mon adresse, présentez-vous chez ma femme. Elle vous donnera des vêtements pour vous et pour l'enfant. Allez et soyez tranquille. On ne vous abandonnera pas. Mais ne manquez pas d'envoyer régulièrement le petit à l'école.

La pauvre femme, très émue, s'éloigne sans pouvoir répondre.

Maintenant la grande salle est déserte. M. Aubry va lever la séance, quand le garçon de bureau appelle d'une voix sonore :

— Jean Durand !

Ces deux mots qui, il y a si longtemps, résonnèrent sous la haute salle de la Mairie de la place Saint-Sulpice, par quel prodige leur sonorité emplit-elle encore les oreilles de Jean? Il se voit approcher de la grande table au tapis vert, lui tout petit, tout seul dans l'espace vide, gosse d'une dizaine d'années qui traîne sur le parquet ses gros souliers à clous.

Semblable à beaucoup de petits Parisiens qui ont supporté de dures privations, Jean est maigre comme un chat de gouttière. Tout tremblant, de nouveau intimidé, il tourne entre ses

doigts un vieux béret bleu déteint, et s'arrête devant la Commission. Le Maire consulte ses notes d'un air grave. Ah ! misère ! lui si bon tout à l'heure, pourquoi devient-il sévère ?

Jean, maintenant beau jeune homme en habit noir, errant dans un parc embaumé des senteurs de la nuit, sourit au souvenir de cette terreur passée.

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Durand ? interroge le Maire. Voilà quinze jours qu'on ne t'a vu à l'école. Pourquoi ça, hein ?

Jean a relevé la tête, et le Maire, à cette minute, n'a pas manqué de voir ses yeux rouges et gonflés.

— C'est parce que maman était malade et pis qu'elle est morte.

— Morte ?

— Oui. On l'a « emmenée » v'là trois jours.

Toute la sévérité du Maire s'évanouit ; d'une voix attendrie, il interroge :

— De quelle maladie est-elle morte, ta maman ?

Oh ! comme Jean se souvient du ton bienveillant dont cette phrase fut dite ! Comme il

s'est senti en confiance ! Aussi, subitement loquace :

— C'est un jour qu'y pleuvait. Elle a eu froid sus le d'sus d' l'omnibus, où qu'elle était montée pour reporter son ouvrage. Elle a été malade un mois ; mais l' médecin, il a dit tout de suite qu'on pouvait rien y faire, parce qu'elle était épuisée d'avoir trop travaillé.

— Quel était l'état de ta mère ?

— Couturière pour les grands magasins. Elle cousait toute la journée, et pis aussi la nuit. Moi j'aurais bien travaillé pour l'aider, mais elle voulait pas, elle disait toujours : « J' veux qu' t' ailles à l'école, faut apprendre pour d'venir un homme. »

— Et ton père ?

— J' l'ai jamais connu, y a du temps qu'il est mort aussi ; il était couvreur, il est tombé d'un toit où qu'i travaillait.

— As-tu quelque parent qui s'occupe de toi ?

— Non, j'ai personne ; j' connaissais que maman. Mais j' veux pas aller à l'Assistance, j' veux gagner ma vie.

— Depuis que ta mère est morte, où demeures-tu? Qui te donne à manger?

— C'est la concierge d' not' maison; elle a d' la peine d' me voir tout seul comme ça. C'est une brave femme; alors comme elle a un frère qu'est m'nuisier, elle lui a dit comme ça d' me prendre pour apprenti. Je suis fort, pour mon âge, vous savez.

En l'écoutant, M. Aubry devenait pensif.

Jean se rappelle encore la peur qu'il eut tout à coup d'en avoir trop dit. D'autant qu'il s'était aperçu d'une certaine impatience manifestée par les autres membres de la Commission qui attendaient, de M. le Maire, le signal du départ. M. Aubry en eut-il aussi conscience? Toujours est-il que se tournant vers eux :

— Messieurs, nous avons fini; vous pouvez vous retirer. Je m'occuperai seul du cas de cet enfant.

Et resté avec Jean, il continua ses interrogations :

— Est-ce que ça te plaît, l'état de menuisier?

— Euh! L' métier, ça irait encore; mais

c' que j' n'aime pas, c'est l' patron, y boit d' trop. Alors, quand il a bu, i' cogne dur...

Sans doute M. Aubry éprouvait une grande tristesse devant ce bambin pour lequel la vie s'annonçait si implacable. Qu'adviendrait-il de lui sans parents, sans foyer, voué aux coups, poussé au vagabondage par l'appréhension légitime de la douleur? le vice et le crime le guettaient...

Le grave problème des responsabilités sociales vis-à-vis des malheureux petits êtres jetés sans protection dans la rue, qui préoccupe Jean depuis qu'il est homme, s'emparait alors probablement de l'esprit du Maire. Que pourrait être en droit d'exiger la Société, d'un homme dont elle aurait laissé l'enfance dans un tel abandon?

Jean se rappelle le regard attendri posé si longtemps sur lui, un regard pénétrant et bon, qui faisait s'épanouir d'espoir son cœur d'enfant. Ce regard de M. Aubry était comme un foyer où l'orphelin se réchauffait.

— Viens ici, Jean Durand.

Bien hardiment, l'enfant fait le tour de la

table et s'approche; le voilà tout près de M. le Maire.

— Tu es grand pour ton âge...

Le petit ne sait pas; ce qu'il sait, c'est le bonheur inouï qu'il éprouve à sentir la belle main si blanche et si propre de ce beau monsieur se poser doucement sur sa tête. Que pensait M. Aubry en le regardant ainsi en silence?

Jean, depuis, l'a deviné : un rapprochement d'âge, de misère, éveillait l'intérêt du Maire. Pourquoi donc n'essaierait-il pas de sauver cet enfant, de déposer dans cette âme fragile encore, indifféremment ouverte à la bonne ou à la mauvaise semence, le germe fécond qui fait le travailleur et l'honnête homme?

Si l'Administration était impuissante, le philanthrope ne pouvait-il tenter de soustraire ce malheureux à la misère, peut-être à l'infamie, voire à la mort?

Alors, saisi d'une grande pitié, M. Aubry se résolut à recueillir l'orphelin :

— Puisque le menuisier ne te plaît pas, veux-tu que je devienne ton patron?

— Vous?

— Oui, moi.

Quel chaos dans les impressions du malheureux enfant !

Jean se souvient d'avoir osé dire :

— Mais puisque vous êtes m'sieur l' maire, vous ne pouvez pas être mon patron...

M. Aubry souriait, maintenant, et, sentant qu'il tenait à sa discrétion l'avenir du petit écolier, il prenait plaisir à l'étonner. Avec une netteté prodigieuse, et comme si de nouveau la scène qui décida de sa vie se rejouait devant ses yeux, le jeune homme retrouve en sa mémoire les attitudes et les mots prononcés par celui qui devint son bienfaiteur, son maître :

— Mais si, Jean, je puis devenir ton patron. J'ai une grande verrerie, et beaucoup d'ouvriers. Je vais te raconter quelque chose qui va bien te surprendre, écoute attentivement : Comme toi, j'ai été un enfant pauvre et malheureux. Comme toi, j'ai eu faim, j'ai eu froid. Comme toi, j'ai rencontré un homme qui m'a secouru. Sous ses ordres, j'ai travaillé, j'ai eu de la persévérance et du courage. Aussi tu vois, aujourd'hui je suis un monsieur riche et

considéré, et voilà pourquoi, à mon tour, je voudrais te secourir. Aimerais-tu ça, être verrier ? Et travaillerais-tu bien, si je te prenais dans ma fabrique ?

Quelle inoubliable impression font ces mots sur l'enfant ! Son cœur s'ouvre à l'espérance, ses pensées accourent désordonnées. Est-ce possible, est-ce possible ? S'il travaille, il pourra devenir un monsieur ?

De grands discours, d'éloquentes exhortations n'eussent probablement rien produit, car l'esprit mobile de l'enfant est hostile aux phrases trop longues qu'il ne peut suivre ; tandis que cette simple déclaration : « Comme toi, j'ai été pauvre, abandonné », qui s'appuyait sur un exemple visible, certain, il l'acceptait ainsi qu'un article de foi. C'était assez pour faire éclore dans sa petite âme à peine formée, le germe des résolutions qui animent noblement certains êtres pour la lutte et la conquête.

Quel enseignement clair, logique, à la portée de sa compréhension d'enfant, que cette vie d'homme réalisée ! Le spectacle qu'on lui mettait sous les yeux était comme une vivante

leçon de morale : un gamin comme lui arrivant à être « Monsieur le maire » par ses énergiques efforts, quelle merveille !

Alors, de petit vagabond qu'il était, il pourrait à force de persévérance, de travail, devenir semblable au personnage considérable qu'il regardait, le cœur plein d'espoir ? Jamais il n'eût imaginé pareille fortune.

Il est probable que Jean Durand avait au service de son individualité une volonté forte ; cette volonté venait de se révéler au souffle de la destinée qui, pour chacun, a son heure de bienveillance. L'enfant sut en profiter ; il serra les poings dans un grand élan d'énergie, et se promit à lui-même : « Ce que M. le maire a fait quand il était petit, je le ferai aussi. Je travaillerai *si tellement* dur que j'arriverai, quand je serai grand, à être un chic type comme lui ! Ah ! mon bon Dieu ! pourquoi qu' maman est morte ? C'est elle qu'aurait été contente de m'voir un jour comme ça ! »

Mais l'habitude de la souffrance lui suggère des réflexions amères qui maîtrisent l'explosion de joie prête à se faire jour, la vie ayant déjà

soumis l'enfant aux promptes désillusions, et il murmure, niant l'évidence même :

— Y a pas de danger que ça m'arrive, une chance pareille... on est fait pour crever de faim, nous autres...

Quand, plus tard, Jean devenu homme, reparla de cette scène avec M. Aubry, celui-ci lui confia :

— A cette minute, j'ai senti en toi je ne sais quelle haine latente qui armait ton esprit contre la société, contre moi. Il ne s'agissait plus de te raconter des histoires, ni de te faire des promesses, il fallait agir : j'agis.

En effet, prenant l'enfant par la main, il sortit de la mairie pour se rendre chez la concierge, seule protectrice de l'orphelin.

Stupéfait, abasourdi, un monde de pensées nouvelles s'agitait dans le cerveau de Jean. Même à l'heure actuelle, c'est à peine s'il ne s'effare pas de sa chance incroyable. Et, pour témoigner sa reconnaissance à ce maître aimé, il irait lui demander la main de sa fille ! Allons donc ! ce serait odieux, grotesque. Non, jamais Jean ne confierait son amour ni à M. Aubry,

ni à Marie-Thérèse, et, quoi que lui réservât le caprice ou la fantaisie de celle qu'il aime, jeune fille ou devenue la femme d'un autre, il se dévouera à elle, en récompense de la noble action de son père qui a élevé l'enfant du peuple, l'orphelin pauvre, avec un soin égal à celui qu'il a déployé pour élever son propre fils.

Tout en réfléchissant ainsi, en revivant le passé, Jean arrivait devant son pavillon. C'était, au bord de la Marne, séparée du chemin de halage par une haie d'aubépine, une basse petite maison aux larges fenêtres, au toit pointu de tuiles rouges, percé d'amusantes lucarnes. Marie-Thérèse en avait été l'architecte peu savant, car, lorsqu'on la bâtit, elle exigea qu'on copiât fidèlement certain cottage pittoresque sorti de l'imagination fantaisiste de Kate Greenway. Le jardin qui séparait la maisonnette de la rivière était planté de houx aux feuilles luisantes, de buis artistement taillés, et semé de parterres de gazon où s'épanouissaient des corbeilles de rosiers, ce qui achevait de lui donner un air assez archaïque de presbytère anglais.

Comme Jean allait introduire sa clef dans la

serrure, une ombre blanche surgit d'une allée latérale, et une voix grondeuse murmura :

— Enfin, c'est vous, monsieur le sauvage! Savez-vous bien que j'erre dans votre domaine depuis au moins vingt minutes? En voilà une conduite! Nous quitter au moment du souper? Allons, vite, rebroussons chemin. J'ai dit qu'on vous gardât une place à ma table.

— Je vous sais gré de cette gentille attention, Marie-Thérèse; mais si vous permettez, je n'en profiterai pas.

— Voilà justement le hic! C'est que je ne permets pas.

— Il m'est impossible...

— Ah! la curieuse allure que prend ce mot-là dans votre bouche! Pourquoi ne pouvez-vous pas, je vous prie?

— Mais parce que demain, je dois être devant les fours à six heures du matin; il est tout près de deux heures; ce n'est pas se reposer exagérément que de dormir quatre heures... Pourtant, si vous l'exigez...

— Pardonnez-moi, mon pauvre Jean! Je viens comme une folle vous demander une

chose absurde; aussi c'est un peu la faute de Jacques. il m'a dit que vous erriez, mélancolique, que je... je ne suis pas avec vous ce que je devrais être.. bref, un petit sermon très mélodieusement accompagné de la plus chantante des valses. Dès qu'il me ramène à ma chaise, je sors subrepticement : plus de Jean sur la terrasse alors, je cherche, j'appelle; puis, la pensée me vient que vous devez être rentré, et j'accours joyeuse à l'idée de cet enlèvement; mais vous avez raison, mon ami, c'est même insuffisant de se reposer quatre heures... Allons, adieu ! Vous ne m'en voulez pas, au moins ?

Lui en vouloir ! Comment le pourrait-il ? Cette affectueuse démarche le ravit, au contraire. Comme Marie-Thérèse est jolie, ainsi éclairée par le délicat croissant de lune ! Sa robe de batiste brodée, blanche et toute garnie de guipure d'Irlande, dessine sa taille svelte; une touffe de roses pâles fléchit au coin de son épaule gauche; son cou et ses bras nus apparaissent délicieux de ligne sous la légère écharpe de tulle qui les enveloppe... mais tout à coup une inquiétude saisit Jean :

— Mon Dieu, Marie-Thérèse, quelle imprudence ! Sortir si peu vêtue ! Vous allez prendre froid dans cet air humide de la nuit.

— Non ; il fait si doux, pas même un souffle de brise...

Pourtant elle enroule le tulle léger avec plus de précaution et remonte les longs gants de Suède bien haut, pour cacher ses bras ; ces menus mouvements amènent un désastre : les pétales de roses naturelles du bouquet de corsage s'éparpillent sur le sol.

— Oh ! mes pauvres roses ! Voyez, je les sème à votre seuil...

— Le malheur est réparable ; en voici de fraîches, toutes perlées de rosée...

Il cueille les plus belles fleurs de son parterre et les groupe avec art.

— Sentent-elles bon ? dit Marie-Thérèse. Le jardinier prétend que, la nuit, les roses retiennent tout leur parfum.

— Il ne sait ce qu'il dit ; elles embaument.

Pour mieux s'en convaincre, il aspire la délicate senteur.

Mais pourquoi ses lèvres, effleurées un court

moment par les roses, n'ont-elles pu résister à la tentation de leur confier un baiser ?

Marie-Thérèse n'a rien vu, ne voit rien de l'émotion violente que Jean maîtrise. Tandis qu'il lui tend les fleurs nouvelles, elle détache de son corsage le bouquet flétri et pique habilement l'autre à sa place.

— Là ! ne suis-je pas plus belle ? Maintenant, je me sauve. Adieu, Jean !

Et elle lui tend la main.

Va-t-elle partir ainsi si vite ? Quelle sottise de n'avoir pas accepté son invitation, tout à l'heure ! Non ; cela vaut mieux. Quand Jean la voit au milieu de cette foule élégante, elle lui semble d'autant plus perdue pour lui. Ce qui le rend heureux, ce sont ces courtes minutes d'intimité dérobées à tous... Oh ! comment prolonger ces instants bénis ?

— Vous rentrez seule ?

— Apparemment ! La route est assez sûre, en somme, d'ici au château.

Et son rire clair s'égrène dans la nuit.

— Vous me trouvez bête ? Le fait est que...

— Bête ? Oh ! à peine poltron...

— C'est vrai. Pour vous, j'ai peur de tout; peur que vous n'ayez peur !

— Eh bien ! menez-moi jusqu'au perron Au fond, vous n'avez pas tort; j'ai tressailli désagréablement en longeant l'avenue de tilleuls parce qu'une branche morte est tombée à mes pieds.

Ils partent. Au tournant du pavillon réapparaît la grande pelouse, avec ses hauts arbres plantés çà et là, toute scintillante des gouttes de rosée suspendues à chacun de ses brins d'herbe. La nuit fuit ; le jour point. Ce jardin, tout à l'heure comme enchanté par les ténèbres, se remet à vivre; c'est, dans le ciel, une aurore mauve d'une finesse de ton exquise; les oiseaux pépient, faiblement d'abord, lançant d'intermittents appels. Marie-Thérèse apparaît plus adorable dans ce jour naissant; elle marche avec une grâce souple, un balancement rythmique plein d'élégance, qui ravit Jean.

Comme elle est belle, comme elle est belle ! sa bouche sourit en parlant; deux fossettes creusent ses joues, et ses yeux expriment un

au-delà qui réchauffe l'âme endolorie de son ami d'enfance. Et pendant qu'elle lui dit ces riens familiers et charmants qui sont toute la joie des cœurs tendres, une grande douceur le pénètre. Il pense :

« Marie-Thérèse, je vous donne ma vie. Je n'existerai que pour vous seule; pour vous voir, vous comprendre, vous protéger, vous aimer et vous servir. Je resterai l'âme close à tout, hormis à la beauté de cette œuvre de Dieu qui est Vous. J'aurai des bonheurs à vous écouter ; enfin je vivrai en vue de vous, avec cet idéal abstrait : Vous. Personne ne connaîtra la profondeur de mon amour, personne ne pourra deviner ni profaner la force de mon dévouement, ni me frustrer des joies pures, des joies simples de ma pensée, de mon cœur. »

Ils étaient arrivés. Elle, déjà montée sur la marche du perron, se tourne à demi et, doucement :

— Adieu, Jean.

— Adieu, Marie-Thérèse.

Sa voix est chaude, grave. Il semble à la jeune fille qu'elle ne lui connaît pas ce timbre.

Il a prononcé cet « adieu » avec un accent dont personne, jusqu'ici, ne s'est servi pour elle. Ce mot banal a résonné mélodieux et hardi comme une parole d'amour .. Elle lève les yeux sur Jean ; il est pâle. Leurs regards se rejoignent dans une similitude d'émotion non encore ressentie. Alors, Marie-Thérèse, pour secouer ce charme, dit, mutine

— Baisez ma main, beau chevalier sans peur et sans reproche !

Et lui, souriant du jeu, met un genou en terre ; sa fine moustache effleure la main gantée de la jeune fille ; puis, se relevant il lance gaiement :

— Adieu, dame jolie !

Et il s'enfuit sous la voûte sombre de l'allée de tilleuls, pour jouir en silence de la sérénité de ses pensées.

II

Paul Aubry de Chanzelles avait dit vrai quand il s'était comparé à Jean Durand. L'élan de pitié qu'il ressentit pour l'enfant malheureux venait en partie de ce que, comme lui, il avait connu l'abandon, le dédain, l'indifférence et la misère.

Son aïeul, Eugène-Stanislas Aubry de Chanzelles, soldat de Napoléon, trouva une mort glorieuse dans les glaçons de la Bérésina. Il laissait une veuve et huit enfants.

Cette nombreuse famille coûta cher à élever et à établir, et le père de Paul Aubry, dernier fils du héros de la campagne de Russie,

s'étant marié jeune à une femme sans dot, se vit bientôt réduit aux plus modiques ressources. Sa mère l'ayant allaité dans la première année si douloureuse de son veuvage, il avait toujours été d'une nature délicate. Les tourments d'une vie difficile achevèrent de ruiner sa santé ; il lutta quelques années contre la mauvaise fortune ; mais la mort le prit ; et, comme tous ses efforts avaient échoué, sa famille se trouva alors dans une situation voisine de la pauvreté. Sa femme ne lui survécut pas longtemps ; Paul et Mathilde étaient orphelins.

Ces enfants furent recueillis par un oncle sans fortune qui, par surcroît de malchance, se trouvait être un inventeur malheureux, fort occupé à engloutir ses derniers écus dans d'extravagantes combinaisons chimiques. L'argent fondait avec rapidité dans les creusets où s'élaboraient ses recherches, et, au bout de très peu de temps, il se trouva dans la misère ainsi que ses pupilles.

C'est alors que Paul Aubry connut des jours douloureux. Sa sœur Mathilde fut mise dans

un couvent où ils avaient une tante religieuse, mais, lui, il dut aller en apprentissage; on le plaça chez un imprimeur. Il y vécut misérablement, le métier étant très pénible pour un enfant mal préparé aux grossières besognes. Puis il tombait dans un milieu hostile, bien différent du sien; on lui faisait payer cher ses mains blanches et ses habitudes de garçon bien élevé. Quand il rentrait, le soir, endolori de fatigue, il trouvait en face de lui l'oncle que la mauvaise fortune attachée à ses efforts rendait brutal et à moitié fou. Il lui fallait partager avec ce triste parent une maigre pitance, subir des récriminations et des plaintes de toutes sortes.

Lorsque M. Aubry de Chanzelles se souvenait de cette époque de sa vie où, faible et abandonné, il n'entrevoyait aucune chance de salut, il en ressentait encore une vive émotion et se demandait comment il avait eu la force de résister à ces nuits de fièvre et à ces mauvais traitements.

Enfin, la dure épreuve prit fin; un ancien ami de la famille de Chanzelles, touché de la

situation lamentable dans laquelle végétaient l'oncle et le neveu, offrit à Paul une place assez avantageuse dans la Verrerie dont il était propriétaire à Créteil.

Paul accepta avec joie. Le métier de verrier lui plut; il s'y adonna tout entier, heureux de trouver en M. Bontemps, le maître-verrier ami de son oncle, un homme intelligent et bon.

Les inventions de son tuteur, dont les creusets brûlaient toujours à la recherche de quelque nouvelle chimère, avaient eu au moins l'avantage de familiariser Paul avec les préparations chimiques; aussi lui fallut-il peu de temps pour se rendre utile et se faire apprécier.

Il venait d'atteindre ses vingt-huit ans quand la guerre de 1870 éclata, jetant sur le pays la tristesse poignante des défaites.

M. Bontemps fut tué à Gravelotte. A ses côtés, Paul fit brillamment son devoir. La tourmente passée, ces terribles événements, la guerre d'abord, la Commune ensuite, avaient porté un coup mortel à la verrerie de Créteil. Les fours étaient éteints, les bâtiments de la

fabrique s'écroulaient ; ils avaient doublement souffert et des balles prussiennes et des balles françaises.

La famille Bontemps proposa alors à Paul de lui prêter un peu d'argent pour qu'il essayât de remettre la fabrique en activité.

Mais la somme mise à sa disposition, pour mener à bien cet important travail, était si insuffisante que le jeune homme eut à surmonter les plus grandes difficultés. Il commença d'abord par rallumer un four, et, avec deux ouvriers, se mit lui-même courageusement à l'ouvrage

Les commencements de la Verrerie nouvelle furent particulièrement pénibles : les jours de paye, les échéances étaient pour M. Aubry de constants sujets d'angoisse. Mais bientôt, des bénéfices, résultat d'un travail acharné, lui permirent de construire un second four, puis un troisième, et d'augmenter le nombre de ses ouvriers.

Enfin, il eut la chance de découvrir un cristal plus blanc que celui de Baccarat, et d'une taille savante qui, au jeu des lumières, produisait des reflets de diamant.

Ce fut une ère de prospérité pour la Verrerie. Elle atteignit un chiffre d'affaires inconnu de l'ancienne maison Bontemps, et cela permit au nouveau maître d'entreprendre des œuvres d'art. Il se révéla alors verrier de génie, créateur de merveilles ; depuis les vitraux inspirés des antiques verrières, jusqu'aux vases et bibelots de prix aux formes exquises, aux colorations rares, ses créations obtinrent un succès constant auprès des connaisseurs.

Enfin sûr de l'avenir, il se maria. La femme qu'il choisit était jolie, intelligente et bonne. Avec elle, le bonheur et la prospérité de la maison s'affirmèrent et ne quittèrent plus le foyer de l'infatigable travailleur.

Il y avait douze ans que M. Aubry jouissait de cette paix heureuse quand il fit la rencontre de Jean Durand. Brusquement il retrouvait ses propres souffrances dans l'abandon et la misère du petit. Toute l'horreur de ces temps lointains l'assaillit violemment, et ces ressouvenirs douloureux plaidèrent éloquemment la cause de l'orphelin. Le maître-verrier vit dans cette rencontre fortuite comme l'indication

d'une dette à payer à Dieu en gratitude du bonheur présent. La physionomie franche du malheureux enfant lui plut, et, certain de l'approbation de sa femme, il se promit de rendre à Jean Durand ce que le vieux M. Bontemps avait fait pour lui autrefois.

III

Ce fut ainsi que Jean entra comme apprenti à la verrerie de Créteil. M. Aubry le confia tout d'abord au gardien-chef de la fabrique, un vieil ouvrier infirme, dont ce poste était l'honorable retraite. Sa femme accepta d'autant plus joyeusement la mission de veiller sur le petit, que, à son grand désespoir, elle n'avait jamais eu d'enfant. Ainsi en famille, Jean n'eut pas l'occasion de vagabonder. Installé dans une petite chambre dont la fenêtre donnait sur la Marne, il s'acclimata aisément à sa confortable demeure. Lui qui connaissait à peine la Seine, il s'éprit d'une admiration sans bornes pour la

Marne. La campagne si belle qui l'environne le charma au point de hâter la métamorphose de son être moral, jusqu'alors incrédule et révolté. Devant l'avenir calme, sûr, paisible que M. Aubry lui préparait, Jean fut envahi d'une grande reconnaissance pour son bienfaiteur. Pas un soir il n'oublia de murmurer en se couchant ces mots enfantins, succincte prière un peu païenne : « Merci, patron ! »

Et, ayant dit, il s'endormait heureux.

En peu de temps, Jean devint l'enfant de la fabrique. Le patron l'avait recommandé à tous ses ouvriers-chefs, et, comme le petit était intelligent et déluré, il gagna assez vite l'amitié de tous.

Un jour pourtant, il arriva qu'un verrier eut la main lourde pour le gosse. L'état d'ébriété dans lequel l'ouvrier se trouvait ne lui servit pas d'excuse auprès de M. Aubry qui le renvoya. A dater de ce jour, Jean joignit à son admiration pour son maître une tendresse émue.

Les actes justes touchent infiniment les enfants. Pour la seconde fois, M. Aubry trouvait le chemin du cœur de son protégé.

De son côté, M. Aubry s'attacha à l'orphelin qui lui manifestait si naïvement ses sentiments d'affection, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Mais, justement parce que M. Aubry commençait à s'intéresser sérieusement à l'enfant, il voulait le former, comme il avait été formé lui-même, à l'école austère où nulle corvée ne lui serait épargnée. Il le fit passer par toutes les branches de l'industrie verrière; en même temps il le mit en mesure de compléter son instruction afin de devenir un chimiste assez expérimenté pour l'aider dans ses recherches, comme aussi un dessinateur assez habile pour créer des formes originales. Il lui donna des maîtres, lui fournit des livres et lui facilita tous les moyens de s'instruire. Jean se montrait docile, profitait des leçons, des conseils, et apportait le même zèle à ses études qu'à sa besogne d'ouvrier.

La Verrerie devint bientôt le domaine personnel de Jean: il ne la quittait guère que pour suivre les cours du soir. Il s'y plaisait, furetait, se promenait partout lorsque, le travail terminé et les ouvriers partis, il restait seul,

abandonné à lui-même. Personne ne connut aussi bien que le petit ouvrier les secrets passages, les détours de la grande bâtisse. Là, il était chez lui, maître d'aller où bon lui semblait, examinant tout, s'intéressant à tout, sachant à merveille ce que contenaient les recoins les plus obscurs et les endroits les plus délaissés. Les connaissances diverses que Jean acquit en vivant continuellement dans ce milieu de labeur le mirent très vite au courant de ce que doit savoir un chef-verrier.

Pourtant le métier était dur parfois ; mais le petit n'y pensait guère, s'étant attaché profondément à ces grands fours rouges qui ne s'éteignaient jamais, et qui l'avaient jeté dans une si grande stupeur la première fois qu'il les avait vus. Il ne se lassait pas d'admirer les lourdes petites portes en terre réfractaire s'ouvrant, semblait-il, sur l'enfer, et rien, pour lui, n'égalait l'adresse de l'ouvrier qui soufflait sa bouteille au bout d'un long bâton, ou moulait d'un geste habile le verre en fusion. Toutes les opérations diverses, où passait cette matière transparente, irisée et liquide, l'intéressaient

passionnément, et ainsi grandissait en lui une âme de verrier, éprise de son art.

Pendant son temps d'apprentissage, il ne se départit point un instant de la plus persévérante énergie. Pour le récompenser, M. Aubry l'envoya travailler quelques mois dans les principales verreries de Bohême et d'Angleterre, afin de le familiariser avec tous les genres de fabrication, et de lui faciliter l'étude de l'allemand et de l'anglais.

Dans ces milieux différents, la personnalité de Jean se développa ; il tira de ces séjours à l'étranger une certaine assurance résultant de la science acquise dans son art.

Tout cela, c'était à M. Aubry qu'il le devait. En avançant dans la vie, de plus en plus conscient du bonheur d'avoir rencontré sur sa route l'homme excellent qui l'avait recueilli et guidé, il se sentait pour son maître une affection et un dévouement sans bornes.

Ce culte mit la jeunesse de Jean à l'abri de bien des tentations. L'ascendant que son patron avait sur lui le maintint dans une voie droite, et, avec son tempérament de laborieux, il n'eut

pas à faire de grands efforts pour satisfaire en tous points, par sa conduite, celui à qui il devait tout.

Dès que M. Aubry eut apprécié la nature loyale et affectueuse de l'orphelin, il n'hésita pas à l'admettre chez lui, afin de compléter, s'il était possible, son éducation morale.

Madame Aubry se prêta maternellement à cette tâche ; elle se montra bonne pour le jeune garçon, lui donna des conseils, l'obligea à vaincre sa timidité, et l'encouragea à lui parler comme un fils, à lui ouvrir son cœur.

C'était une fête pour Jean d'aller, si bien accueilli, passer les dimanches et les jours de fête rue de Vaugirard, dans le vieil hôtel des Aubry de Chanzelles, en face du jardin du Luxembourg. Mais ce qui augmentait encore l'attrait que l'enfant y trouvait, c'était la présence des petits Aubry, Jacques et Marie-Thérèse.

Jacques, gros garçon joufflu et tapageur, aima tout de suite ce camarade doux et fort, soumis à ses caprices. Son « vieux Jean » lui devint indispensable. Bientôt l'enfant pauvre

et réfléchi eut sur la nature un peu molle de l'enfant riche et léger une influence salutaire. Quant à Marie-Thérèse, trop petite pour être autre chose qu'un despotique baby, c'était la grande favorite de Jean. Jamais il n'avait rien vu d'aussi joli que cette petite fille, délicieuse poupée blanche et rose dans un fouillis de soie, de broderies, de dentelles, qui lui souriait si gentiment et lançait d'un air si important, soit qu'il voulût l'embrasser, soit qu'il la prît dans ses bras :

— Pends gade, Zean, tu vas siffonner la belle obe de la pétite fille!

Oh ! ce « prends garde », oh ! ce « tu vas chiffonner la belle robe de la petite fille »... combien de fois, pour entendre cette phrase ainsi gazouillée, Jean avait-il, par ruse, saisi un peu brusquement la mignonne!

Les neuf années qui le séparaient de Marie-Thérèse en faisaient presque un homme auprès d'elle. En grandissant, la fillette ne fut pas sans s'apercevoir de l'impression qu'elle produisait sur Jean, qui restait en extase devant sa gentille personne; aussi prit-elle, vis-à-vis

de lui, des airs dignes de petite princesse qui sait commander et veut être obéie. Jean acceptait d'elle, sans broncher, les caprices les plus fantasques et les imaginations les plus folles. Pour contenter l'exigeante fillette, il lui fallait pratiquer tous les métiers : raccommodeur de poupées cassées, recolleur de jouets brisés dans les instants de maladresse ou de colère. Tantôt il était le cocher, tantôt il faisait le cheval; tantôt le montreur d'ours, le physicien avec sa baguette magique, etc. Il avait ainsi une diversité de professions qui ravissait la petite fille.

L'attachement que les enfants montraient à leur ami lui donna ses grandes entrees dans la maison. Marie-Thérèse et Jacques attendaient impatiemment le dimanche, jour où Jean arrivait les poches pleines de jolis bibelots de verre fabriqués par lui à leur intention. Si, d'aventure, Jean ne pouvait quitter Créteil, la présence de leurs cousins Bertrand et Denise Gardanne ne consolait pas les enfants de l'absence de leur grand camarade si anxieusement attendu, et qui, seul, avait le secret de les

amuser sans les contrarier jamais. Ils s'attristaient et restaient désœuvrés.

Bientôt, pour leur faire plaisir, Jean fut attiré plus souvent à l'hôtel de la rue de Vaugirard. Puis, peu à peu, ses qualités forcèrent la sympathie générale, et monsieur et madame Aubry, s'étant aperçus de la façon intelligente dont il profitait de leurs conseils, le considérèrent comme faisant partie de la famille.

Les années s'écoulèrent. Jean devint plus qu'un bon ouvrier. Grâce à son amour du travail et à son entente des affaires, il eut à la Verrerie une place prépondérante. M. Aubry, dont il était le plus cher élève, l'appréciait à un tel point que, pour se décharger des soucis de la fabrique et se ménager ainsi plus de loisirs, il le nomma sous-directeur.

M. Aubry n'eut qu'à se louer de sa détermination ; il constata bientôt chez Jean des dons naturels qui ne s'acquièrent pas: qualités d'initiative et grand sens administratif. Le jeune homme devenait un autre lui-même, sur lequel il pouvait compter en toute sécurité ; verrier

habile, Jean serait désormais le continuateur de son œuvre.

Sa nature honnête, son esprit studieux, sa vie tout entière passée dans la fabrique, parmi ses camarades ouvriers, et, d'autre part, dans l'intimité élégante et familiale des Aubry, lui avaient créé une personnalité séduisante. Rien de factice en lui ; il allait en beauté dans la vie, sans préjugés comme sans artifices, épris du bien, et à vingt-neuf ans, il représentait le type de l'homme qui, par le double travail de ses mains et de son cerveau, arrive à la pleine possession d'une individualité supérieure. C'était un fort : il pouvait gagner sa vie par un labeur manuel ; c'était un intellectuel aussi : grâce aux connaissances acquises, sa pensée créatrice avait su trouver dans un art ancien des formules nouvelles.

En dehors des ouvriers et de la famille Aubry, Jean voyait peu de monde ; mais s'il n'avait pas eu la tentation d'aller au delà de ce cercle restreint, chercher l'idéal auquel tout homme aspire, c'est qu'il le trouvait à ses côtés. Depuis des années, sa pensée s'était habituée à

goûter le repos et la joie dans la présence de Marie-Thérèse, et l'influence mystérieuse de la jeune fille s'affirmait en lui par une action lente, obscure, inconsciente, mais certaine.

Tandis que Jean s'absorbait dans cette vie grave, la jeunesse heureuse et gaie de Jacques et de sa sœur demandant plus d'expansion, les Aubry transformèrent peu à peu leur genre d'existence ; ils reçurent davantage, et un élément nouveau, très mondain, fit son apparition dans ce milieu jusque-là presque austère.

Jean put y voir les plus beaux échantillons des gens du monde dont il avait entendu parler et qu'il ignorait. Tous ces désœuvrés, ces inutiles prenaient devant lui des airs d'importance qui le laissèrent d'abord indifférent ; mais, grand observateur, il ressentit bientôt auprès d'eux un sentiment d'infériorité qui l'attrista. Il s'aperçut que ses allures, ses manières, contrastaient avec celles de tous ces jeunes gens si extérieurement séduisants. On voyait bien qu'ils n'avaient pas été ouvriers, eux ! Ils savaient s'habiller avec recherche, se présenter d'une façon spéciale, parler un langage raffiné, toutes

choses qui révélaient la caste privilégiée dont ils étaient sortis.

Alors, peu à peu, Jean se replia sur lui-même, s'éloigna de la maison, voulant échapper à des contacts douloureux.

Les Aubry, qui l'aimaient beaucoup, attribuèrent d'abord à une sauvagerie de caractère son obstination à ne paraître chez eux que lorsqu'il les savait seuls; leur affection bienveillante en redoubla ; mais ils le laissèrent libre d'agir à sa guise, ne se doutant pas de la souffrance qui, soudain, était née en lui. Comment en eussent-ils connu l'amertume, eux qui tenaient Jean pour un homme fort et résolu, bien au-dessus des vanités humaines ? Ils le plaçaient trop haut; leur estime lui devenait cruelle. Le cœur tendre, le cœur souffrant de leur fils d'adoption échappait à leur clairvoyance, et Jean s'étonnait de se sentir tout à coup si loin d'eux. Il pensait :

« Ils m'ont sauvé de la misère, ils m'ont fait homme ; si je venais à éprouver une souffrance physique, ils s'en alarmeraient ; mais ils ne sauraient deviner la douleur morale qui

m'étreint... Connaîtront-ils jamais mon cœur? Et même, s'ils savaient à quel point leur bonté a développé les délicatesses de ce cœur, s'ils savaient comme je les aime, peut-être se choqueraient-ils de mon audace? »

Et, l'âme en détresse, l'esprit vaincu, le pauvre grand garçon, à bout de forces, jetait vers l'être aimé toute sa tendresse incomprise, en murmurant : « Marie-Thérèse... Marie-Thérèse! »

. . . .

Comment, pourquoi, Marie-Thérèse, avec son instinct de femme, n'avait-elle rien vu? Parce qu'elle était heureuse et que rien n'atrophie le cœur comme le bonheur. Le malheur seul développe la sensibilité. Et puis, la jeune fille s'était si parfaitement habituée aux soins, aux attentions de Jean, qu'ils lui paraissaient chose toute naturelle. Peut-être y avait-il même, au fond de cet être de grâce et de beauté, un autre sentiment? Jean, bien qu'il se fût transformé, ne restait-il pas, pour elle, l'homme du peuple qui devait son élévation à la générosité de M. de Chanzelles? Certes, Marie-Thérèse ne

formulait pas nettement cette sorte de dédain; mais son atavisme et son éducation aristocratique creusaient, pour ainsi dire, un fossé entre elle et Jean. Plus ils avaient grandi, plus leur vie s'était disjointe, sans heurt, par la force des choses, semblait-il. De cela le pauvre Jean avait conscience, tandis que Marie-Thérèse, habituée à l'adoration respectueuse de son ami, l'acceptait comme un témoignage de la reconnaissance restée gravée au cœur de l'enfant sauvé autrefois par son père.

Aussi quand, quelques jours après le bal, Jean accompagna les Aubry de Chanzelles à la gare, la jeune fille ne fut-elle pas autrement touchée de trouver une gerbe de superbes roses dont les longues tiges plongeaient dans un tube de cristal, habilement accroché par des griffes d'argent aux capitons gris du coupé que M. Aubry avait retenu pour le voyage, non plus qu'elle ne s'étonna des glaces aux aromes variés, contenues dans les petites boîtes en fer blanc que Boissier a imaginées pour le théâtre. Elle dit simplement :

— Vous me gâtez trop, Jean. Merci, mon ami.

Et comme il s'excusait en répondant froidement :

— Cela est tout naturel ; je sais que votre mère aime les fleurs.

— Mais les glaces ?

— Oh ! je n'ai pas oublié qu'une certaine petite fille était gourmande, au temps lointain où elle m'invitait à des dînettes à condition que je ne mange rien.

Ils sourirent. Puis, Marie-Thérèse, un peu boudeuse :

— Je ne suis plus gourmande...

— Quel dommage pour les glaces !

— Jean, vous devenez insupportable. Pour vous punir, vous allez prendre cette rose, et toute la journée elle vous rappellera que vous avez été très méchamment ironique avec votre vieille amie... Allons, adieu !

Elle monta légère dans le wagon, et, la portière fermée avec soin par Jean, elle baissa la vitre et tendit sa main au jeune homme ; lui, en équilibre sur le marchepied, la prit dans la sienne. Ils restèrent un moment silencieux, unis par cette faible étreinte. Un strident coup

de sifflet fit reculer brusquement Marie-Thérèse. Alors Jean sauta sur le quai, attacha sur elle un dernier regard tout chargé d'amour et, l'ayant saluée fune ois encore, il se perdit dans la foule.

Tandis que le train s'ébranlait, madame Aubry murmura :

— Quel garçon exquis, ce Jean !

— Absolument ! Et homme de valeur par-dessus le marché, ma chère femme.

— Oui, c'est un excellent camarade, mère. Il est pour moi comme un frère aîné, plus attentionné que Jacques, mais aussi, parfois, un peu grondeur... pas vrai, papa ?

— C'est un homme... Passe-moi le journal, fillette.

Elle le donne en souriant, amusée de l'air convaincu dont M. Aubry a prononcé : « C'est un homme... »

— Évidemment, votre affirmation est péremptoire, petit père ; mais la belle avance d'être un homme ! Regardez, papa chéri : Moi, je suis une femme... Avouez que c'est plus habile et plus gentil !

M. Aubry sourit ; sa fille l'embrasse. Comme le souvenir de Jean est déjà loin d'eux ! Tandis que le pauvre garçon marche sans voir les gens qu'il croise, grisé de son désespoir, mauvaise ivresse qui fait dévier ses plus sages raisonnements, il pense:

« Mon Dieu ! comment me délivrer de la constante, de l'obsédante pensée qui me possède ? Mon cœur, trop chargé de tendresse, souffre au point de me rendre halluciné. Elle ne songeait à rien, en me tendant une dernière fois sa main... Mais moi ! moi ! Pourvu qu'elle n'ait pas senti le frémissement de la mienne ! Si j'allais, par mes imprudences, perdre sa confiance ? Tout, excepté cela ! »

Et un tel chagrin l'envahissait, une telle détresse le terrassait à la seule pensée de rester trois mois sans la voir, qu'il se prenait à préférer la souffrance de sa vie passée à l'angoisse du temps présent.

IV

Les Aubry quittaient donc Créteil, dès les premiers jours de juillet, pour s'installer dans leur villa des Pervenches. Bâtie sur une des falaises crayeuses qui entourent la plage d'Étretat d'une pittoresque ceinture, cette blanche maison domine la mer ; et, de l'autre côté, le jardin, aux pelouses vertes semées de fleurs, descend en pente douce par une allée de peupliers, jusqu'à la grande route de Benouville.

Pendant la saisons des bains, Étretat est un séjour charmant. Marie-Thérèse y retrouvait toujours de nombreux amis ; puis, Denise et Bertrand Gardanne, ses cousins, venaient y

passer leurs vacances. Toute cette brillante jeunesse apportait au cottage des Aubry une intensité de vie joyeuse.

Quelques semaines après leur arrivée, une grande animation régnait dans le jardin. Sur le cours du tennis, Bertrand, dans un match avec le champion invaincu Robert Milk, se faisait honteusement battre par l'Angleterre sous les yeux attentifs de son ami d'Ornoy, très expert umpire, qui, furieux, lui adressait de vives récriminations.

Marie-Thérèse, Denise, Mabel d'Ornoy, Alice et Jeanne des Blandières causaient sur la terrasse, etendues dans des rocking-chairs.

— Est-ce que vous n'avez pas prévenu Max Platel que l'on se réunira chez vous cet après-midi, Marie-Thérèse ? interrogea d'un air anxieux la jolie Mabel d'Ornoy.

— Rassurez-vous, Mabel, se hâta de répondre la moqueuse Denise ; il est prévenu, et par mes soins encore ! Quelle piètre idée avez-vous donc de la façon dont nous comprenons nos devoirs d'hôtesses, Marie-Thérèse et moi, pour supposer, même un instant, que nous recevions

nos amies sans faire en sorte de leur procurer tout le plaisir possible ! Et comme Max Platel constitue l'attraction de la plage, pour le moment du moins, il faudrait être bien ignorante ou bien coupable pour ne pas le servir avec le thé, les muffins et les tartes à la crème.

— Pourquoi cette corrélation ? demanda Alice des Blandières. Est-ce que Max Platel est un littérateur « tarte à la crème » ?

— Max Platel ? c'est un ami charmant, interrompit Marie-Thérèse.

— Oh ! s'exclama Denise, pour ma cousine tous les gens qu'elle reçoit sont sacrés, il ne faut pas y toucher, même avec des roses sans épines ! Mais on peut être un ami charmant et faire de la mauvaise littérature : ce sont choses qui n'ont rien d'incompatible.

— Tu trouves ce qu'il fait mauvais ? on ne le dirait pas, car tu ne lui ménages guère les compliments !

— D'ailleurs, dit madame d'Ornoy, jeune mariée de quelques mois, je pense bien que vous n'avez pas lu tout Platel ; il écrit peu pour les jeunes filles.

— Aussi, répondit Marie-Thérèse, Denise ne parle-t-elle que d'après les on dit; elle s'en réfère, pour ses critiques, aux jugements des gens qu'elle croit connaisseurs et, sur de tels sujets, les avis sont toujours partagés.

— Mais non, interrompit vivement Denise, j'ai mon opinion personnelle; j'ai lu, de Platel, « la Vallée des Lys » et « l'Aventure de la jeune madame Tourbe ».

— Alors si tu l'as lu, tu n'as pas compris et cela revient à ce que je te disais. Quant à moi, je suis de l'avis de ceux qui, ne l'ayant pas lu, lui trouvent beaucoup d'esprit.

Denise était vexée, mais Mabel d'Ornoy triomphait. Depuis le commencement de la saison, Max Platel se montrait très empressé auprès d'elle; la jeune femme en était flattée, car le romancier joignait à des dehors aimables une renommée naissante, et le fait qu'on lui reconnaissait du talent ajoutait quelque prix aux soins dont il l'entourait.

— Et notre ami Hubert Martholl, comment se fait-il qu'il ne soit pas déjà ici? interrogea Denise. Ordinairement partout où nous

nous réunissons, il arrive toujours bon premier.

— Ah! oui, répond avec animation Jeanne des Blandières; je voudrais bien le voir enfin, cet Hubert Martholl dont vous parlez tant!

— Comment, vous ne connaissez pas le beau Martholl?

— Nous ne sommes ici que depuis deux jours, et c'est aujourd'hui la première fois que nous sortons. Nous avions tant de bagages qu'on ne trouvait rien des choses dont on avait besoin; impossible, pourtant, de nous montrer en robe de voyage au Casino!

— Eh bien! c'est plutôt encombrant, alors, un tel luxe de caisses, reprit Denise. Pensez donc! si vous n'en aviez eu qu'une, vous trouviez tout de suite la robe qu'il vous fallait. Vous alliez au Casino le soir même, on vous présentait Martholl, vous dansiez avec lui et, ce tantôt, il serait déjà pour vous une vieille connaissance, tandis que maintenant, ma chère, rattraperez-vous les heures perdues?

— Méchante, ne me donnez pas de regrets!

— Est-ce vous, Mabel, qui avez eu la bonne

idée de l'amener ici ? demanda Jeanne des Blandières.

— Oui, il est venu pour nous voir.

— Restera-t-il longtemps ?

— Quinze jours, je pense.

— Oh ! ce n'est pas beaucoup, il faudra le décider à passer la saison ; on a si peu de flirts intéressants à se mettre sous la dent !

— Et puis vous verrez comme il est chic, dit Denise. D'ailleurs, regardez ; le voilà qui vient avec Platel.

Au bout de la longue avenue, deux jeunes gens s'avançaient. L'un, petit et nerveux, parlait avec vivacité, toute sa personne en mouvement, d'un air souriant et fin ; l'autre, grand et d'aspect froid, était infiniment élégant.

Lorsqu'ils s'approchèrent pour saluer les jeunes filles, elles eurent, en leur tendant la main, l'air ravi de personnes qui voient enfin arriver ceux qu'elles attendent.

— Eh bien ! vous pouvez vous vanter de vous faire désirer ! dit étourdiment Denise, après la présentation d'Hubert Martholl ; depuis une heure, nous soupirons chacune à notre tour :

Vont-ils venir? Les a-t-on seulement prévenus? Pourvu qu'ils n'aient pas oublié qu'ils doivent prendre le thé ici! Moi, je voudrais bien être attendue aussi anxieusement.

— Mais, mademoiselle, répondit Platel en s'asseyant auprès de madame d'Ornoy, je suis sûr que, quand vous n'êtes pas là, ce sont les mêmes sentiments qu'on exprime à votre égard.

— Croyez-vous? répliqua Denise. Je pense qu'un romancier vaut plusieurs jolies femmes. Bien que le littérateur soit un peu moins rare, aujourd'hui que tant de gens se mêlent d'écrire, c'est malgré tout un article excessivement recherché dans le monde; on se l'arrache. Les jolies femmes meublent, c'est vrai; mais les hommes d'esprit ornent le silence d'une façon encore plus intéressante.

— Vous me flattez, mademoiselle Denise. Je demeure confus de cet accueil. Pourtant, je vous en prie, ne continuez pas de me tresser des couronnes; je me connais, je ne pourrai jamais quitter un pays dont on me fait le séjour si aimable.

Puis, regardant les jeunes filles d'un air admiratif :

— Mesdemoiselles, vous avez trouvé le secret de me rendre heureux ; vos paroles distillent le miel de la louange, et vous êtes aussi la joie des yeux. Dites-moi, Martholl, — et il se tourna vers son ami qui s'était placé entre Marie-Thérèse et Denise, — peut-on voir quelque chose de plus frais, de plus charmant que ce groupe de jeunes filles ? on les dirait vêtues de pétales de fleurs, tant les couleurs qu'elles portent sont délicates.

Hubert eut un sourire d'assentiment, tandis que ses regards faisaient le tour du petit cercle.

Platel continua :

— Je ne puis vous exprimer à quel point je suis l'esclave du beau. Les tons harmonieux me sont des symphonies exquises qui m'enchantent, tandis que certains assemblages de couleurs ou de formes font grincer mes nerfs autant que le bruit de la scie sur la pierre. Souffrir à ce point de la laideur des choses, c'est payer fort cher le plaisir de chercher la beauté dans ses

manifestations diverses, hélas, trop souvent fuyantes ! Je suis Pan qui poursuis Syrinx ; mais aujourd'hui j'ai saisi la déesse puisque je puis à mon gré contempler vos formes gracieuses ornées avec un art délicat.

— Comme nous avions raison de vous attendre impatiemment, soupira madame d'Ornoy, il n'y a que vous pour dire de ces choses flatteuses.

Max Platel, en veine de conférence, et heureux de lire son succès dans les sourires bienveillants et les regards attentifs de son auditoire féminin, continua :

— Les femmes ne se doutent pas assez, je le crois, de l'importance de l'esthétique dans le costume. Ce n'est pas que je les accuse de manquer de coquetterie, oh non ! je me plains seulement qu'elles n'aient pas toujours le goût assez sûr. Il y a beaucoup de gens comme moi qui vivent surtout par les yeux ; de ceux-là il faut tenir compte et leur soigner le décor. A notre époque, toute la fantaisie, toute la joie de la couleur, s'est réfugiée dans le vêtement féminin, puisque nous, nous ne sommes plus que de

tristes mannequins tous pareils, noirs et tirés au cordeau.

— Ah! permettez, mon cher, interrompit Martholl. Avec quelques efforts et une note personnelle, on peut encore obtenir un heureux résultat de ces infimes éléments.

— Dites-vous cela pour nous faire remarquer que vous avez su réaliser ce tour de force?

— Peut-être ! fit Martholl en souriant. Un homme habile ne doit jamais négliger l'occasion de se faire valoir.

Les regards des jeunes filles lui donnèrent raison ; ils se posaient avec sympathie sur son élégante personne, pour admirer une tenue balnéaire irréprochable, depuis la cravate de batiste claire jusqu'au brillant des souliers jaunes où le ciel se mirait.

— Admettons que Martholl soit une exception et qu'il travaille à s'habiller pour le plaisir des yeux de ses contemporains ; quant à vous, laissez-moi vous donner un conseil, petites amies charmantes : ayez le souci d'être toujours plus belles ; songez à la joie que vous nous causez par une ligne heureuse.

— Platel, il fallait nous prévenir, c'est une conférence !

— Assurément...

— Alors, je vais vous apporter une tasse de thé pour remplacer le verre d'eau classique de l'orateur, dit Denise en se levant.

— J'accepte, mademoiselle, et je continue : remarquez comme, à leur gré, les costumes attristent ou égayent une époque : on devait peu s'amuser à la cour de Philippe II, sous l'austérité des velours sombres ! Et voyez que, malgré les scènes sanglantes de la Révolution et les têtes coupées de la Terreur, nous ne sommes point horrifiés de ces spectacles où toutes les victimes nous apparaissent parées d'une grâce légère et voluptueuse, poudrées, vêtues de soies claires et de falbalas. Ces spectres-là nous attendrissent, mais ne nous font pas peur. Pensez à la chose épouvantable que serait une révolution aujourd'hui, à tous ces gens affublés de nos costumes modernes qu'on ne pourrait évoquer mourant tragiquement sur des airs d'opéra !

— La Révolution ? s'écria Mabel d'Ornoy en

simulant un petit frisson d'effroi pour se rapprocher du jeune romancier. Brrr ! j'espère bien qu'il n'y en aura plus jamais ! Est-ce que maintenant le peuple a besoin de revendications ? N'a-t-il pas tout ce qu'il lui faut ?

— Oh ! Mabel, intervint Marie-Thérèse, pouvez-vous dire cela ! il y a encore tant de misère... Je m'étonne que tous ceux qui meurent de faim soient si résignés et ne tentent pas de se révolter contre nous qui ne manquons de rien. Nous sommes même bien coupables envers eux.

— Coupables, et de quoi donc ?

— De nous occuper si peu de leurs souffrances ; nous ne comprenons pas mieux notre devoir, nous les bourgeois, les riches de maintenant, que les nobles ne comprenaient le leur avant la Révolution.

— Je suis, contre toi, de l'avis de Mabel, dit Denise. Je me demande quels autres privilèges pourrait bien réclamer le peuple ? est-ce que le premier venu, sans sou ni maille, n'arrive pas, s'il est bien doué et ambitieux, à devenir riche d'abord, et à obtenir ensuite tout ce qu'il veut ? Tiens, sans chercher bien loin, Jean Durand,

que nous attendons ce soir, est un exemple frappant de l'homme du peuple qui réussit; l'avenir lui appartient.

— Certes, interrompit Marie-Thérèse avec vivacité, mais tu pourrais ajouter que l'homme du peuple devra joindre à une intelligence native une somme de travail, d'énergie et de patience peu commune, pour parvenir à une situation égale à celle de Jean. Et puis Jean a été assez heureux pour rencontrer mon père, qui l'a dirigé, aidé!

— Qui est-ce donc, ce Jean?

— Un enfant abandonné, recueilli autrefois par mon père, placé dans notre verrerie de Créteil, et qui a su acquérir la science complète de son métier de verrier, sans négliger ses études scolaires. Avec une rare faculté d'assimilation, il a profité des cours du soir et recherché toutes les occasions de s'instruire. Il parle l'anglais, l'allemand, et le voici maintenant sous-directeur de notre fabrique. Les ouvriers l'aiment, le respectent et lui obéissent parce qu'il sait son état, et qu'il commande avec douceur et fermeté.

— Mais ce jeune homme est un prodige, alors?

— Calmez-vous, Alice, dit Denise ; prodige peut-être, mais certes pas un flirt possible.

— Il est laid ?

— Non, il a même son genre de beauté ; on ne peut pas lui reprocher d'être étriqué, par exemple ! et si l'on aime les épaules larges et les torses puissants... madame est servie ! Seulement, c'est un homme sérieux, sévère, et, dans le monde, il n'est pas folichon, je vous en préviens.

— Pourquoi dis-tu cela ? fit Marie-Thérèse, s'adressant à sa cousine avec une certaine vivacité. Les qualités de Jean lui donnent une telle valeur qu'on est mal venu à s'apercevoir de ce que tu lui reproches. Il est si occupé qu'il n'a guère le loisir de prendre part à nos frivolités mondaines. Avec son travail journalier et sa pensée toujours tendue vers les choses sérieuses, il ne peut vraiment pas avoir les allures d'un clubman.

— Mademoiselle Marie-Thérèse défend très bien ses amis, observa Platel ; cela donne le désir d'en augmenter le nombre.

Marie-Thérèse tendit en souriant la main au jeune homme :

— Vous êtes de ce nombre, Platel ; en effet, je crois être une très sûre amie ; mais en ce moment je suis seulement juste. D'ailleurs, vous connaîtrez Jean ; il arrive ce soir et passera quelques jours avec nous. Vous pourrez voir par vous-même qu'il mérite toutes les sympathies.

— Personne de nous n'en doute, puisque vous le dites, fit Hubert Martholl qui ne perdait pas un des mouvements de la jeune fille.

La conversation fut interrompue par d'autres joueurs de tennis ; ils racontèrent des exploits dont personne n'écouta le récit, aussi des apartés se formèrent-ils. Puis, quand tous eurent réparé leurs forces en absorbant sandwichs, muffins, gâteaux, thé et vin de Madère, tout le monde se leva.

Alice des Blandières se rapprocha de Denise, qui causait avec Mabel d'Ornoy, pour lui dire d'un ton de confidence :

— Oh ! ma chère, il est joliment bien, votre Hubert Martholl.

Mabel d'Ornoy se mit à rire :

— Mon Hubert Martholl ! de quel compromettant possessif le gratifiez-vous !... Alors, vous voilà emballée, ma pauvre Alice ? Décidément, il tourne la tête à toutes les jeunes filles, notre ami.

Alice saisit d'une manière comique la main de la jeune femme et, la secouant avec force :

— Quel bel exemple de désintéressement vous donnez, Mabel, en ne thésaurisant pas vos flirts, et en consentant à les mettre à la disposition de vos amies !

— Mais Martholl n'est pas mon flirt, gémit Mabel en jetant un regard inquiet du côté de Max Platel.

— Alors, tant mieux si c'est une terre libre à conquérir, continua joyeusement Alice. Nous avons chacune le droit d'essayer d'arriver première pour planter le drapeau vainqueur.

— Ah ! s'exclama Denise, après cela, qui oserait dire que la jeunesse féminine n'est pas colonisatrice !

L'heure du dîner approchait. Bertrand Gardanne ayant annoncé qu'il allait au-devant de

Jean, tout le monde se dispersa en se donnant rendez-vous pour le soir, au Casino. Les deux cousines allèrent s'habiller. Marie-Thérèse, bientôt prête, redescendit seule; elle voulait être là pour recevoir Jean.

Quelques jours auparavant, Jacques avait écrit, de Budapesth, que Jean lui semblait dans une mauvaise passe morale, qu'on devait ne pas trop l'oublier, et peut-être le convier à venir séjourner aux Pervenches.

Tout de suite la jeune fille pria sa mère d'inviter Jean, et celui-ci accepta d'autant plus vite cette invitation que, pour secouer sa gêne morale, il venait de se résoudre à visiter une seconde fois les verreries d'Autriche, projet qu'il désirait soumettre dans tous ses détails à l'approbation de M. Aubry.

L'heure de l'arrivée du train approchait. Marie-Thérèse pensa que Jean serait sensible à cette marque d'amitié qu'elle lui donnait en allant à sa rencontre. Elle verrait sa loyale figure s'éclairer du sourire tendre et heureux qu'il avait toujours quand il l'apercevait.

Après avoir cueilli quelques fleurs dans les

parterres qui entouraient la maison, elle posa auprès d'elle sa gerbe embaumée, s'accouda sur la terrasse et attendit.

Elle était contente que Jean vînt aux Pervenches, car, tout en voyant moins souvent qu'autrefois le compagnon de son enfance, elle lui gardait beaucoup d'affection. Des souvenirs de ce temps, que la jeune fille jugeait déjà lointain, lui revinrent en mémoire; mais comme le milieu dans lequel elle vivait pour le moment ne lui permettait de ressentir que des impressions mondaines, elle pensa tout à coup à ce que sa tante avait dit un jour, alors qu'on vantait devant elle les grandes qualités de Jean :

— Votre Jean Durand, c'est peut-être un caractère, mais ce ne sera jamais un homme du monde, malgré votre exemple et l'instruction que vous lui avez fait donner.

Pour une jeune fille de vingt ans, si fine soit-elle, le jeune homme qui n'est pas un joli mannequin pommadé, beau danseur et habile écuyer, perd beaucoup de ses mérites.

Marie-Thérèse était trop intelligente pour ne

pas avoir conscience de l'inanité du jugement de madame Gardanne, mais elle en était, malgré elle, préoccupée, et, ce soir, en contemplant d'un œil distrait le crépuscule qui descendait lentement sur la terre, la pensée de l'obligation où elle serait de présenter Jean à ses amis, l'inquiétait vaguement. Elle soupira avec une réelle appréhension :

— Pourvu qu'il ne veuille pas me faire danser !

En cela sa crainte était vaine. Jean sentait si bien ce qui lui manquait au point de vue des allures mondaines, qu'il en devenait presque sauvage.

Dans ce rôle de malcontent, il avait d'abord eu de la mauvaise humeur contre lui-même. Isolé et solitaire maintenant, il s'attaquait à ceux dont il pouvait tout à loisir juger froidement les paroles vides et les actes frivoles.

Le bruit de la voiture qui entrait dans la grande allée ramena Marie-Thérèse à la notion du moment présent. Devant le perron, Bertrand sauta à terre ; Jean, qui allait le suivre, s'arrêta un instant, heureux et ému ; il venait d'aper-

cevoir la jeune fille. Celle-ci s'avança vers lui, cordiale, les mains tendues.

— Je suis heureuse de vous voir... J'espère que vous allez rester quelque temps avec nous? Nous allons essayer de vous rendre paresseux. Ici il ne faudra penser qu'à vous reposer et à vous amuser, n'est-ce pas?

Jean ne répondit pas tout de suite. Enfin il reprit possession de lui-même, et, d'une voix dont il essayait de bannir toute trace d'émotion:

— Vous êtes bonne d'ajouter ces paroles de bienvenue à l'aimable insistance que M. et madame Aubry ont mise à m'inviter. Quant à faire de moi un paresseux, renoncez-y; ce serait me rendre un trop mauvais service. Vous savez bien que le travail est ma seule raison d'être. A quoi serais-je bon, si je ne travaillais pas?

En prononçant ces derniers mots, Jean ne put s'empêcher d'y mettre quelque amertume, comme s'il se fût raillé lui-même. Marie-Thérèse s'aperçut de la nuance de tristesse qui voilait momentanément l'air heureux de son ami.

— Venez, Jean, lui dit-elle en le prenant par la main ; je vais vous conduire à votre chambre. Je vous ai choisi celle qui a la plus jolie vue ; le matin, dès que vous ouvrirez les yeux, vous verrez la mer ; cela vous reposera des horizons de la fabrique.

Ils gagnèrent l'escalier. Jean, le regard attaché sur sa conductrice, la suivait, heureux. Sur le palier du second étage, elle ouvrit une porte et, se retournant :

— Voici votre geôle ; je l'ai ornée de mes propres mains ; je désire de tout mon cœur vous y garder longtemps prisonnier.

Et comme Jean, en la remerciant, lui rendait les fleurs qu'il lui avait prises pour l'en décharger, elle détacha de sa gerbe une petite touffe d'œillets roses qu'elle lui tendit :

— Voici pour votre boutonnière ; et maintenant dépêchez-vous, la cloche du dîner va sonner dans une demi-heure.

— Je garde ces fleurs ; elles auront pour moi un double prix puisqu'elles viennent de vous ; mais j'aurais mauvaise grâce à les porter

à ma boutonnière, comme vos élégants amis ; je serais ridicule.

— Pourquoi ? interrogea Marie-Thérèse en ayant l'air de ne pas comprendre. Ce sont des idées que vous vous faites ; laissez-moi attacher ces fleurs...

Et Jean eut l'émotion charmante de voir les petites mains fines piquer adroitement sur le revers de son veston les œillets embaumés.

— Regardez, dit en se reculant la jeune fille souriante. Vous voilà pareil à ces jeunes gens si élégants !... A tout à l'heure; nous vous attendrons dans le hall.

Une demi-heure après la famille se trouvait réunie, et Jean recevait de tous un accueil affectueux. Madame Aubry prit son bras pour passer dans la salle à manger ; M. Aubry se mit entre les deux jeunes filles, et s'empara gaiement d'un bras de chacune, tandis que Bertrand, et Martholl invité ce jour-là, suivaient, très corrects.

Ces jeunes hommes offraient avec Jean un contraste frappant : minces, frêles, délicats, ils semblaient n'être pas nés pour la lutte.

Leurs fines silhouettes de fils de famille, si à l'aise dans le smoking, faisaient ressortir la force musculaire de Jean. Ses larges épaules, son masque énergique, n'étaient pas sans charme, un charme viril qui rendait captivant son regard lumineux, subitement adouci jusqu'à la plus infinie tendresse quand il se posait sur Marie-Thérèse.

Mais Denise avait raison ; Jean n'était pas le jeune homme mondain et séduisant qu'Alice des Blandières eût aimé qu'on lui présentât, le soir, au Casino. Même la jeune fille, s'autorisant d'un certain protocole de salon, eût jugé avec défaveur ce cavalier inélégant, peu versé dans la science des attitudes et ignorant de la mode qui règle en souveraine les déclenchements chics des saluts et des shake-hands.

Jean, à côté de Bertrand et d'Hubert, réclames vivantes pour leur tailleur, semblait bien un enfant du peuple, de ce peuple qui est la chair et le sang d'une nation ; et il apparaissait très différent de ces deux jeunes gens incolores mais selects.

De toute sa personne, taillée un peu bru-

talement, émanait comme la promesse d'une assistance physique ou morale; son aspect réconfortait, et sa physionomie inspirait confiance. Assis à table entre Marie-Thérèse et madame Aubry, il donnait l'impression de la force calme et tranquille, tandis qu'il écoutait, souriant, les propos échangés autour de lui. A peine finissait-on les hors-d'œuvre que M. Aubry lui adressa la parole :

— Eh bien ! mon ami, qu'y a-t-il de nouveau à la fabrique? Tes dernières lettres étaient un peu brèves. Tu dois avoir quelques détails à me donner.

— Oh ! papa, s'exclama Marie-Thérèse, je vous en prie, attendez d'être seul avec Jean pour parler de vos affaires. D'ailleurs, laissez-le respirer, ce pauvre garçon ; il doit en avoir besoin. Ici, c'est une trêve; ce sont les vacances; on ne parle pas de la Verrerie.

En écoutant sa fille, le visage de M. Aubry s'était rembruni :

— Allons, je vois que, tout comme ton frère, ce sujet t'ennuie, et je le regrette fort. J'aurais tant aimé, je l'avoue, avoir un fils qui

partageât un peu plus mes goûts et qui eût trouvé de la joie à cultiver cet art que j'aime, parce qu'il occupe le corps et l'esprit. Un bon verrier est tout à la fois un savant, un artiste, un homme d'étude et un homme d'action. Voilà, certes, ma fille, un programme que ne peut guère remplir le premier venu. N'ai-je pas raison, Jean ?

Et comme Jean approuvait d'une inclinaison de tête, M. Aubry continua :

— Ah ! Jean, heureusement, n'est pas comme Jacques ; nos affaires ne le laissent pas indifférent. Le mâtin ! il a dans les moelles, pour le verre, la même passion que moi. Aussi, comme nous nous entendons ! C'est que nous avons travaillé à la lueur des mêmes fours, parbleu ! Et il est bien de la race de ces hommes qu'on créait autrefois gentilshommes verriers.

— Vous me flattez, patron, répondit Jean ; verrier, soit, mais gentilhomme, non pas. Cette dénomination vous sied mieux qu'à moi !

Il avait conservé à M. Aubry l'appellation familière de « patron », à laquelle il donnait une intonation doucement affectueuse.

— Oui, je l'aime, notre chère Verrerie. Seulement je comprends que nous n'amusions pas ceux qui nous écoutent quand nous en parlons. Nous tombons dans le travers de ces mères qui vantent sans cesse leurs enfants devant des gens que cela intéresse peu. Et puis, quoique l'état de verrier soit vraiment un noble état, il n'en manque pas d'autres aussi attrayants. Soyons justes. Si tout le monde était verrier, que deviendrions-nous, mon cher maître? Ne regrettez rien ; Jacques aurait soufflé le verre sans conviction, tandis qu'il fera un superbe avocat, drapé dans sa robe, coiffé de sa toge! Et puis, il pourra nous être utile si nous avons des procès ; il les plaidera.

— Oh ! Jacques n'apprécie pas beaucoup ça, les procès d'affaires ! Il préférerait des causes plus sensationnelles.

— Je vois ce qu'il lui faudrait, interrompit Denise : un beau crime avec un assassin difficile à défendre. Ce qui établit la réputation d'un avocat, ce n'est pas toujours de gagner ses procès, mais de plaider des causes retentissantes. On parle plus souvent de ceux

qui laissent guillotiner leurs clients que de ceux qui les sauvent de la ruine. Je suppose donc que Jacques visera la clientèle de cour d'assises.

Madame Aubry l'interrompit pour s'adresser à Jean :

— Dis-moi, mon enfant, j'espère que tu vas rester avec nous pendant plusieurs semaines? Voilà bien longtemps que tu n'as pris de vacances; cette fois-ci, je veux absolument que tu fasses une entière saison de bains; je sais que tu y auras grand plaisir.

— Mon plus grand plaisir, c'est d'être avec vous, madame, vous le savez; mais le repos ne me convient pas. Je ne sais que faire quand je n'ai plus mes occupations habituelles. Pourtant j'accepte volontiers de rester ici aussi longtemps que possible; rien, en ce moment, n'exige ma présence à Créteil. Avant de partir j'ai tout organisé, et, pour la besogne courante, Rousseau est un homme sur qui je puis compter. Ce n'est pas seulement en vue d'un séjour aux Pervenches que j'ai pris ces dispositions; mon intention est de retourner visiter les verreries

de Bohême. J'ai entendu parler de nouveaux procédés de fabrication ; je voudrais les examiner pour vous les soumettre au retour, mon cher patron.

— Bien, mon garçon, je reconnais là ton esprit d'initiative ; mais pour le moment, je ne vois pas la nécessité...

— Oh ! non, mon oncle, s'exclama à son tour Bertrand, ne retombez pas dans vos histoires de verrerie ! Un peu de patience, nous allons vous laisser tous les deux, alors vous pourrez, à votre aise, vous occuper de vos projets. Nous admirons les belles œuvres qui sortent de vos mains, mais il est inutile de nous initier à leur cuisine. Mon intervention n'est que de la prudence : je vous connais. Si personne ne vous arrête, dans quelques instants nous en serons aux composés chimiques et comme nous n'y comprenons rien, vous aurez parlé sans profit pour personne.

— Allons, dit Jean gaiement, il n'y a rien à faire, patron, nous n'avons pas un bon public !

On se levait de table ; Marie-Thérèse s'ap-

procha de Jean et lui demanda s'il voulait l'accompagner au Casino.

— Je vous remercie de cette offre gracieuse; mais, si vous le permettez, je resterai avec votre père. Je suis un sauvage, j'aime peu le monde et il me le rend bien, du reste ! Croyez-vous que je consentirais à vous donner l'embarras de piloter mon encombrante personne à travers vos relations balnéaires ? Il vous faudrait me présenter à vos amies ; quelle corvée abominable! Et si j'avais l'air de m'ennuyer dans mon coin, vous vous croiriez peut-être obligée de vous arracher à vos danseurs pour me dire quelques paroles bienveillantes. Vous voyez, je ne servirais qu'à vous causer de l'ennui. Je demande donc la permission de rester avec mon maître ; nous fumerons un cigare dans le jardin en parlant des choses qui nous intéressent.

— Alors, à peine êtes-vous arrivé qu'il faut vous donner la liberté de nous délaisser ?

Marie-Thérèse fut interrompue par Denise :

— Eh bien ! quand aurez-vous fini de causer dans les coins tous les deux ? Tu sais, il est

déjà dix heures... Est-ce que nous ne partons pas, ma tante?

— Je vous attends, mes enfants, répondit madame Aubry.

— Jean, aidez-moi alors.

Et Marie-Thérèse tendit au jeune homme son manteau de drap blanc incrusté de guipure d'Irlande.

Après l'avoir posé délicatement sur les frêles épaules, Jean se recula et, avec admiration :

— Marie-Thérèse, vous semblez une reine, dans toute cette blancheur!

Elle sourit et lui tendit les mains.

— Je suis une reine fâchée, parce qu'elle ne sait pas se faire obéir.

Jean l'accompagna jusqu'à la voiture où se trouvaient déjà madame Aubry et Denise. Tant qu'il put suivre des yeux la lumière des lanternes fuyant à travers les arbres, il demeura là, immobile, comme s'il n'eût pu qu'avec peine ressaisir son esprit, le reprendre à cette forme pure et blanche qui l'emportait tout entier. Il regrettait maintenant d'être resté. Pourquoi n'avait-il pas accompagné Marie-

Thérèse au Casino? Son plus grand bonheur n'était-il pas de la voir, d'être auprès d'elle? Quelle sottise de laisser échapper ces minutes précieuses où il l'aurait vue vivre, évoluer dans ce décor de joie et de luxe! Et pourtant il avait été prudent en ne l'accompagnant pas; il connaissait trop bien, pour l'avoir supporté déjà, le supplice qu'il eût enduré pendant toute la soirée. Comme il souffrait d'une bizarre jalousie quand il la voyait dans le monde, aimable, souriante et toujours entourée! C'était en de pareilles occasions que le trouble de son cœur lui avait été révélé. D'abord, désespérément, il avait essayé de lutter contre ce sentiment naissant que, dans son âme scrupuleuse, il ne se reconnaissait pas le droit d'éprouver. Bien que les années se fussent succédé, modifiant sa situation et lui donnant l'espoir d'un bel avenir, il pensait que, pour les Aubry, il était toujours l'enfant pauvre recueilli par charité. Quant à Marie-Thérèse, quelle supposition absurde que celle d'espérer qu'il serait jamais à ses yeux autre chose qu'un bon employé, à qui elle faisait trop d'honneur en se

montrant gracieuse et accueillante? Mais si Jean s'efforçait d'étouffer au plus profond de son être ce qu'il ressentait, malgré lui il désirait ardemment jouir le plus longtemps possible de la présence aimée de Marie-Thérèse, aussi vivait-il dans l'appréhension continuelle du mariage de la jeune fille. Chaque fois qu'elle allait au bal ou qu'un jeune homme inconnu était reçu chez les Aubry, Jean, pris d'angoisse, se demandait :

— Est-ce lui qui l'emmènera?

Jusqu'alors, heureusement, Marie-Thérèse s'était montrée difficile, déclarant qu'elle ne se marierait jamais sur présentation qu'elle tenait absolument à connaître, à apprécier et à aimer celui qui deviendrait son mari. Malgré ces déclarations de principes, Jean ne se faisait pas beaucoup d'illusions ; il savait que l'événement qu'il redoutait, plus ou moins retardé, finirait toujours par se produire, car Marie-Thérèse, riche et jolie, réunissait toutes les qualités d'un parti brillant.

En partant pour Étretat, il s'était promis de refouler courageusement en lui-même ce qu'il

ressentait. Il espérait être assez fort pour se maîtriser; mais en revoyant la jeune fille après une absence de deux mois, il s'aperçut que son mal, au lieu de s'apaiser, atteignait au paroxysme, et qu'il ne pourrait jamais plus être pour elle un simple camarade.

Il en était là de ses réflexions lorsque M. Aubry le rejoignit.

— Eh bien! Jean, à quoi penses-tu? Je te cherchais; la soirée est superbe, nous allons faire le tour du jardin à la clarté des étoiles.

— Si vous voulez, mon cher maître.

Jean alluma un cigare et suivit M. Aubry.

— En vérité, dans votre belle propriété on goûte un calme et un repos délicieux. Comme tous ces arbres ont grandi depuis la dernière fois que je suis venu, il y a trois ans!

— Le fait est, mon cher ami, que tu ne prends pas souvent de vacances.

— Je n'en ai pas encore besoin : c'est bon pour vous qui travaillez depuis si longtemps; aussi je m'efforce de vous remplacer afin que vous puissiez vous reposer un peu. Vous l'avez bien mérité, après avoir créé cette immense

fabrique qui est aujourd'hui en pleine prospérité. Voilà une œuvre, au moins!... Moi, je n'ai pas grand mérite à me passer de vacances: grâce à vous, je suis entré dans une affaire qui marchait toute seule et qu'il suffit maintenant de surveiller. Pour cela je ne ménagerai ni mon temps ni ma peine; d'ailleurs, la besogne est facile; il suffit d'être un travailleur consciencieux.

— Ne sois pas si modeste, mon garçon. D'abord, un travailleur intelligent, c'est déjà rare ; tu sais le cas que j'en fais ; toi, en outre, tu as l'esprit créateur, du goût, de l'initiative. Je ne doute pas que tu ne réussisses. A propos, de quel projet parlais-tu donc lorsque tu as été interrompu par ces enfants terribles? Tu veux aller revoir les verreries de Bohême?

— Ma vraie pensée, je vais vous la dire, maître : notre Verrerie est unique parce qu'il en sort des œuvres admirables ; mais vous savez mieux que personne ce que nous coûtent nos tentatives d'art, étant donnés les nombreux essais qu'elles nécessitent. Avant de réussir,

nous subissons souvent un préjudice que nous sommes obligés de réparer en majorant nos prix de vente. Rappelez-vous ce que nous a coûté la recherche de nos coupes en aigues marines? Je crois que si, à côté de cet art de grand luxe, nous établissions une fabrication d'objets de vente plus courante, nous pourrions compter sur un gros bénéfice, ce qui nous aiderait prodigieusement à tenter d'autres mélanges chimiques dont nous avons besoin pour nos créations nouvelles. En somme, nous courons toujours certains risques, la vente d'un objet d'art n'étant jamais assurée. Il faut trouver l'amateur, le connaisseur. Tenez, en ce moment, nos recherches pour l'opale nous ont entraînés à faire de grandes dépenses; s'il nous arrivait un ennui quelconque, nous pourrions être fort gênés. Cela me préoccupe souvent, surtout depuis que j'ai été impressionné par les bruits fâcheux qui courent sur la banque Raynaud. Je n'ai pas voulu vous écrire cette nouvelle. On parle de mauvaises affaires. Vous avez beaucoup d'argent chez ces banquiers, il faudrait peut-être prendre certaines précautions



J'ai toujours peur de catastrophes qui peuvent avoir leur répercussion sur nous ; je vous sais si confiant !

Depuis que Jean parlait de la maison Raynaud, M. Aubry s'était arrêté, inquiet.

— Que dis-tu là ? C'est invraisemblable. Es-tu certain de ton information ? Ce serait grave... Bah ! je ne peux pas y croire, ce doit être un faux bruit ; il y a des gens qui ne reculent devant rien pour « tomber » les concurrents ; c'est une maison solide, les Raynaud, que diable !

— Quand la rage de la spéculation s'y introduit, on n'est jamais certain de la solidité d'une maison de banque. En tout cas, il faut de la prudence, et je n'ai pas aussi grande confiance que vous.

— Tu es sage et de bon conseil, je le sais, c'est une excellente chose ; mais sapristi, il ne faut rien exagérer ! Voyons, revenons à ton idée, je ne la trouve pas mauvaise. Certainement, je me mettrais volontiers à fabriquer des objets d'une vente courante, en ayant soin, par exemple, de respecter toujours les belles

formes. Décidément, tu deviens plus fort que moi; tu as l'esprit plus commercial, c'est évident; tu es dans le mouvement, c'est parfait, cela; et puis il est utile que les vieilles maisons se renouvellent; tu es jeune, plein d'ardeur, et j'ai souvent songé que tu pourrais me succéder... Ne proteste pas! Il faut que tu le saches, mon enfant, c'est sur toi que je compte pour continuer mon œuvre; un moment, en voyant la défection de mon fils, une grande tristesse m'a pris; c'est terrible, vois-tu, de penser qu'une chose créée par soi, qui contient pour ainsi dire des parcelles de notre vie, doit passer en des mains étrangères. Et pourtant, il est fatal qu'après de longues années de labeur, l'intelligence s'engourdisse, l'énergie baisse. C'est souvent faute de sève que déclinent les grandes maisons. Aussi depuis que, te laissant plus libre, je te vois à l'œuvre, je recouvre ma tranquillité.

— Mon cher maître, c'est vous qui êtes réellement l'âme de la fabrique. Que ferais-je sans vous?

— Je t'ai formé, je sais ce que tu vaux

Certes, ma collaboration t'est bien utile encore; mais je puis être malade et dans l'impossibilité de diriger nos affaires ; or, te sachant là, je ne crains plus les événements; c'est ma récompense de t'avoir fait l'homme de valeur que tu es. Tu as tout ce qu'il faut pour continuer mon œuvre.

— Mon cher maître, sans vous je ne serais rien !

— Et sans toi je ne deviendrais plus rien. Malheureusement pour les hommes de ma trempe, il arrive un moment où l'on ne peut fournir la même somme de travail; quand, comme moi, on a été la cheville ouvrière d'une maison, on est attristé par la crainte de voir tomber après soi l'affaire qu'on a eu tant de peine à édifier. Ainsi, pour en revenir à ce que je disais pendant le dîner, j'ai eu un vif chagrin la première fois que je constatai le peu de goût de Jacques pour notre industrie. Ah ! il n'a pas le feu sacré, celui-là ! Tenir entre ses mains une pareille affaire, laquelle donne, bon an mal an, de cent cinquante à cent soixante-dix mille francs de bénéfice net, et la rejeter pour

se contenter d'être le fils à papa !... Enfin ! Avec toi, la tâche lui eût pourtant été facile... Mais non, cela ne lui plaît pas. Il faudrait se lever matin, renoncer aux sports, aux five o'clock... Il s'est peu soucié d'apprendre, qu'à part un million mis laborieusement de côté, la fabrique est toute la fortune de ma femme, de mes enfants. Que deviendraient-ils si je disparaissais ? Je te l'avoue, depuis que j'ai vu la façon dont tu conduis toutes choses, j'ai repris confiance en l'avenir. Je compte sur toi, Jean. Tu seras le continuateur de mon œuvre. Ah ! il y a bien encore un rêve que je fais volontiers ; c'est que tu deviennes mon fils à un autre titre... Mais je puis tout au plus le souhaiter. En cela, il ne m'appartient pas d'agir. Je crois que les parents n'ont pas le droit de diriger les sentiments de leurs enfants, d'intervenir dans leur destinée sentimentale. N'importe ! pour toi, pour Marie-Thérèse, pour moi, ce serait une chose souhaitable entre toutes.

Jean, muet, sous le coup d'une indicible émotion, chancela ; puis il saisit la main de

M. Aubry, la pressa avec force en murmurant d'une voix étranglée :

— Oh ! merci, mon cher maître ! mais vous avez raison, ni vous, ni moi, ne devons influencer...

Jean, dans son trouble profond, ne put achever sa phrase.

M. Aubry n'insista plus et feignit même de ne s'apercevoir de rien, vaguement inquiet du retentissement qu'avaient eu ses paroles en l'âme de son fils d'adoption, pris de scrupule de s'être trop avancé.

Il s'arrêta tout à coup de marcher, et dit d'un air indifférent, en jetant son cigare :

— Ne trouves-tu pas qu'il fait un peu frais sous ces arbres ? Je vais prendre mon pardessus et aller jusqu'au Casino. Viens-tu avec moi ?

Jean fit une réponse évasive et resta seul, brisé par l'émotion, incapable d'échapper aux pensées confuses, heureuses et angoissées qui se heurtaient dans son cerveau.

Cela pouvait donc être vrai, ce qu'il venait d'entendre ? Il en doutait depuis que M. Aubry était parti ; mais la lueur du cigare que

le patron avait jeté en s'en allant, et qui piquait encore le gazon de son étincelle tremblante, le rassura. Ainsi Jacques, ainsi M. Aubry, n'étaient pas révoltés à la pensée que l'orphelin pourrait un jour devenir un frère, un fils?

Comme elles résonnaient encore à son oreille, ces paroles étonnantes! Et lui, Jean, qui jusqu'ici, osait à peine songer à ce que M. Aubry avait dit tout haut d'un air si simple et si naturel! Ce n'était donc pas un irréalisable rêve? Les sentiments qu'il refoulait avec tant de peine, voici qu'on les encourageait, qu'on lui donnait presque le droit de les avouer. C'était trop. Et, fou de joie, il se répétait les paroles d'espérance... Alors, il sentit un flot d'orgueil monter en lui. Grâce à l'opiniâtreté de son travail, il pouvait prétendre à ce grand bonheur qui était toute son ambition : épouser celle qu'il aimait, vivre auprès d'elle, l'avoir toujours à ses côtés. Et, sa rêverie l'entraînant, il promenait Marie-Thérèse en des pays qu'il connaissait bien, mais auxquels la seule présence de l'aimée donnait un aspect nouveau,

les lui faisant apparaître comme des contrées fabuleuses et charmantes.

Enfin, il s'arracha à cette hallucination et porta ses regards autour de lui. La nature semblait s'associer à sa joie; les feuilles, bercées d'un doux frémissement, chantaient dans la nuit; des vapeurs argentées flottaient sur le jardin endormi, et, de ses rayons, la lune caressait les fleurs qui, pâmées, livraient leur parfum. Ce fut un moment de profonde ivresse.

Mais Jean se trouva bientôt tiré de cette félicité. De même que le chagrin, oublié pendant le sommeil, nous reprend en maître au réveil, ainsi son esprit, qui s'était complu un instant en de séduisantes pensées, lui montrait tout à coup qu'il n'y avait là, pour lui, qu'une chimère insaisissable. Dégrisé, il se railla lui-même.

— Suis-je assez insensé ! A quoi bon ces possibilités entrevues, puisque Marie-Thérèse ne les acceptera jamais ? Ai-je donc la prétention d'incarner le mari homme du monde qu'il lui faut ? Je me sens si gêné au milieu de ces inutiles élégants qu'elle fréquente... Est-ce que

je ressemble à ceux qui lui plaisent? Et ne sais-je pas qu'à côté de tous ces gens-là, je ne représente, pour elle, qu'un contremaître endimanché. Comme je dois lui déplaire, mon Dieu! Ah! qui m'eût dit qu'un jour je souhaiterais ardemment devenir semblable aux hommes futiles qui l'entourent!

Il fut interrompu dans ses réflexions par un bruit de voix et d'éclats de rire qui montait de l'avenue conduisant à la maison. On revenait par groupes du Casino; les appels et les adieux résonnaient clairs dans la paix du soir, tandis que la troupe joyeuse s'égrenait le long des villas disséminées sur la côte.

Jean entendit bientôt la grille s'ouvrir. Dans son état d'esprit, il lui eût été pénible de parler, ne fût-ce que pendant quelques instants. Pour échapper aux bonsoirs et aux phrases banales, il se jeta dans un massif de tamaris, voulant seulement apercevoir la forme blanche et légère qu'il attendait.

Marie-Thérèse et Denise suivaient d'un peu loin M. et madame Aubry.

Elles riaient. En passant devant les buissons

parmi lesquels Jean s'était dissimulé, Denise insinuait moqueuse :

— Je te dis que tu as eu une conduite déplorable, toi si réservée d'ordinaire. Tu as dansé trois fois avec Hubert Martholl, et flirté avec lui toute la soirée. Allons, avoue qu'il te plaît ?

Dans le silence de la nuit, la voix calme et harmonieuse de Marie-Thérèse arriva jusqu'à Jean :

— Mais oui, je le préfère à tous les autres parce qu'il bostonne admirablement.

Les pas s'éloignèrent ; quelques fusées du rire frais des jeunes filles et le bruit des battements de portes qui se fermaient parvinrent encore jusqu'à Jean, puis, peu à peu, le silence se fit, chacun ayant regagné sa chambre.

Alors, l'âme angoissée d'une douleur nouvelle, Jean erra au hasard par les allées.

Pour lui, tout ce qui émanait de Marie-Thérèse prenait un caractère grave et raisonné ; ce qu'elle venait de dire devait donc être définitif, il en était sûr. Elle avouait avoir pris plaisir à danser avec Hubert Martholl... Une

jalousie naissante envenimait les déductions de Jean : trois fois étreinte par cet Hubert, Marie-Thérèse le préférait à tous les autres danseurs... Pour en être arrivée là, que lui avait-il dit, cet homme? Quel charme mystérieux avait-il exercé sur elle? Ah! le son mélodieux de la chère voix, comme il martelait l'âme de Jean, le martyrisant, l'affolant au point de lui faire transformer ces simples mots : « Je le préfère à tous les autres parce qu'il bostonne admirablement, » en un brûlant aveu d'amour.

La vision de l'immense bonheur qui planait tout à coup sur ce Martholl évoqua en l'esprit de Jean l'image très nette de la jeune fille en robe de mariée. Droite, svelte dans l'enveloppement du long voile de tulle, avec, dans ses cheveux, la toute petite couronne en fleurs d'oranger, pour elle nimbe de pureté, pour Jean couronne d'épines qui lui mettait au cœur une douleur lancinante... En vérité, il la voyait ainsi, la bien-aimée, belle à éblouir; et pourtant... quand il cherchait aux lèvres du cher fantôme un sourire de triomphe, le doux visage devenait masque de marbre; ce n'était plus

l'expression tendre des yeux de Marie-Thérèse, mais un regard froid, sévère, qui semblait reprocher à Jean l'audace de son évocation et vouloir l'en punir.

Alors, sans rien comprendre à cette dualité de sensations qui, simultanément, le navrait et lui donnait un vague espoir, il parcourait le jardin comme un possédé.

Le hasard de sa promenade incertaine le ramena près de la maison. Un bruit léger lui fit lever la tête et le cloua au sol; il n'osa plus bouger, dans la crainte de faire crier le gravier sous ses pas.

Avant de se dévêtir, Marie-Thérèse ouvrait la porte fenêtre de sa chambre pour jouir encore de la fraîcheur parfumée de l'air et du scintillement des étoiles.

La torsade de ses cheveux glissa, à moitié dénouée, sur la soie chatoyante de son corsage, et elle appuya les bras sur la balustrade du balcon. Éclairée du côté de la chambre par la lumière rose des lampes et, du côté du jardin, par la lueur blafarde des rayons de lune, elle paraissait un être fantastique, d'une délicatesse,

d'un charme surhumain, les deux clartés entourant sa tête d'une auréole et se fondant, harmonieuses, dans les plis de sa robe.

Jean goûta la joie de contempler cette apparition, joie intense et douloureuse. En un tel moment, rien ne pouvait lui être plus cruel. Toutes ses craintes s'affermissaient. Marie-Thérèse, si proche, lui semblait, là, si lointaine, créature fragile d'une essence supérieure. Il sentait avec une lucidité désespérante, que ce n'étaient pas seulement des obstacles matériels qui les séparaient; la volonté même de monsieur et de madame Aubry ne les rapprocherait pas; il existait, entre elle et lui, une différence de race; le même sang ne coulait pas dans leurs veines. Cette jeune fille élégante et fine, que baignait en ce moment la lumière argentée, n'était pas faite pour devenir sa femme. Pourtant, il sentait que jamais il n'en pourrait détacher sa pensée.

Le pauvre garçon, anéanti, n'avait plus qu'un seul désir : ah! si au moins il pouvait compter dans la vie de Marie-Thérèse, espérer que ce nom de Jean descendrait quelquefois de ses lèvres à son cœur! A qui songeait-elle en ce

moment, son doux visage tendu vers l'horizon? Derrière ses jolis yeux passait sans doute le souvenir de celui qui avait eu, ce soir, la joie de l'enlacer? Surpris de l'acuité de sa souffrance à une telle évocation, il leva vers le balcon des bras suppliants et murmura :

— Marie-Thérèse, Marie-Thérèse, ne me faites pas trop souffrir...

Puis il pensa :

» C'est de la folie ; je devrais me condamner à l'éviter, à ne plus la voir. »

Et il se cacha le visage entre les mains.

Lorsqu'il releva la tête, les persiennes étaient closes ; l'ombre tombait sur la fête que ses yeux lui avaient un instant donnée...

Autour de lui, maintenant, tout apparaissait sous un aspect prosaïque désespérant. La lune, cachée dans les nuages, ne répandait plus sa clarté sur le mystère de la nuit ; la masse noire des arbres se dressait, hostile, et les pelouses, tout à l'heure fleuries, ne formaient plus que de mornes taches sombres. L'âme du jardin s'était envolée.

V

Le lendemain matin, à son réveil, le valet de chambre prévint Jean que le déjeuner aurait lieu aux environs, à Saint-Jouin, à l'auberge de la belle Ernestine, et qu'il était prié de se trouver à la maison à onze heures pour le départ des voitures.

Jean fut contrarié de cet avis ; il aurait désiré ne pas se mêler au mouvement mondain pendant son séjour à Étretat ; mais il jugea peu courtois de refuser l'invitation, et fit répondre qu'il serait exact.

Quelques instants avant l'heure fixée, Jean, revenu d'une promenade solitaire sur les fa-

laises, lisait dans sa chambre. A l'appel de Bertrand il ferma son livre avec résignation et descendit. Madame Aubry le présenta à ses invités. Les hommes lui tendirent la main, les jeunes filles le saluèrent ; puis, après un rapide examen, elles ne firent plus attention à lui. Son air, sa mise, le classaient. C'était l'invité qui ne compte pas. Jean devina l'impression qu'il venait de produire, laissa passer les jeunes gens, et monta en voiture avec monsieur et madame Aubry et madame des Blandières.

De tous les noms que madame Aubry avait prononcés en le présentant, un seul retenait sa pensée : celui d'Hubert Martholl. Ce jeune homme qu'il avait à peine remarqué la veille pendant le dîner, tant il lui avait semblé de prime abord un mondain quelconque, de quel œil investigateur il l'observait à présent!

Jean constata donc avec un profond déplaisir qu'Hubert Martholl se précipitait à la suite de Marie-Thérèse et s'installait à côté d'elle dans le break ; la jeune fille l'accueillit avec un sou-

rire. Oh! combien Jean aurait voulu entendre les mots qu'ils échangeaient...

Du charme de la campagne normande, le pauvre garçon ne vit rien; toute son attention était distraite par les voix joyeuses et les éclats de rire qui venaient de l'autre voiture; puis il resta tourmenté de ce que pouvait raconter cet heureux Martholl en se penchant si souvent vers Marie-Thérèse.

Arrivée à Saint-Jouin, la jeunesse envahit le jardin à la française de la célèbre hôtelière, tandis que les gens plus raisonnables ou plus affamés se préoccupaient du menu.

Leurs inquiétudes se calmèrent bientôt à la vue d'une cuisine remarquablement organisée, d'où s'échappaient des odeurs appétissantes, et tout le monde s'installa au jardin, sous une tente, autour d'une longue table déjà dressée.

Avant d'y prendre place, Jean remarqua que les autres jeunes gens déployaient des prodiges d'adresse afin de se trouver auprès de celle qui les intéressait. Résigné à son mauvais sort, il se mit en face de Marie-Thérèse, voulant au moins la voir, puisqu'il n'osait l'approcher.

Hubert Martholl était à côté d'elle, cet Hubert qu'elle « préfère parce qu'il bostonne admirablement », songeait toujours Jean, qu'obsédait la phrase entendue.

S'isolant de ses voisins pour s'absorber dans la pensée triste qui lui creusait la figure et lui durcissait le regard, il suivait des yeux avec insistance les moindres gestes d'Hubert et de Marie-Thérèse. Malgré ses efforts, un grand dépit l'envahit. Il en était sûr : celui-là allait conquérir la jeune fille, la prendre, l'emmener. Pour la première fois, il la voyait particulièrement intéressée à la conversation d'un voisin de table ; elle paraissait charmée des propos de Martholl ; elle l'écoutait souriante et sans plus se soucier des autres convives.

Hubert l'entourait de soins, lui parlait à mi-voix d'un air ravi, et ce spectacle mettait Jean hors de lui ; il s'exaspérait d'autant plus qu'il jugeait irrésistible ce jeune homme d'allure distinguée, correct et élégant. Le déjeuner lui parut interminable. Sous l'influence du malaise moral qu'il éprouvait, sa colère contenue atteignait au plus haut degré d'intensité ; il sentait

combien sa présence était superflue dans ce milieu gai, heureux, où il courait le risque d'être ridiculisé si l'on s'apercevait des sentiments qui l'agitaient.

Enfin, on se leva de table, et chacun à son gré s'en alla sur les falaises ou descendit vers la mer.

Jean, ne sachant que faire, suivit Marie-Thérèse à quelque distance ; ses amies l'entraînaient du côté de la plage.

La jeune fille, en se retournant par hasard, aperçut Jean ; l'air douloureux de son visage la frappa ; elle s'arrêta pour lui laisser le temps de la rejoindre et dit alors :

— Les falaises de Saint-Jouin sont superbes, n'est-ce pas, mon ami ?

— Vous trouvez ?... Oui, peut-être sont-elles belles, mais c'est un bien inutile décor.

— Pourquoi ? rien de ce qui est beau n'est inutile...

— Vraiment ? Vous êtes ambitieuse ! il vous faut à la fois la joie des yeux et celle du cœur...

— Du cœur ? à propos de quoi dites-vous cela ? Celle des yeux me suffit pour l'instant.

— Naturellement...

— Que signifie cet amer : naturellement ?

— Rien, en vérité.

— A la bonne heure !

Mais il ajouta malgré lui, d'un ton ironique, jaloux de la sérénité qui n'avait pas abandonné le gracieux visage de son amie :

— J'aurais mauvaise grâce à troubler cette heureuse journée... Que voulez-vous ? ces parties en cohue m'ont toujours semblé odieuses, à moins qu'elles ne cachent des dessous...

— Quels dessous ?

— Que sais-je ? une rencontre sentimentale, le plaisir de coudoyer pendant de longues heures celui ou celle qu'on aime, de se permettre une liberté de langage qu'on n'aurait pas le droit de prendre ailleurs.

— Le méchant ! il pense à madame d'Ornoy et à Platel...

Et le rire clair de Marie-Thérèse s'égrena, achevant d'exaspérer Jean.

— Oh ! il n'y a pas qu'eux qui profitent habilement de « l'occasion, de l'herbe tendre... » Je suppose que vous ne vous êtes pas ennuyée

au déjeuner. M. Martholl, cet heureux mortel si recherché dans sa mise, charme-t-il autant par sa conversation que par sa façon de bostonner?

Marie-Thérèse, froissée de ce ton agressif qui lui révélait un état d'âme auquel elle ne comprenait rien, Martholl n'étant encore pour elle qu'un aimable indifférent, regarda Jean avec un sincère étonnement :

— Qu'avez-vous, mon pauvre ami? Je ne vous ai jamais vu d'aussi méchante humeur. Est-ce de nous voir toutes flirter un peu qui vous agite ainsi?

— Il y a donc des degrés dans le flirt? Expliquez-moi comment on peut s'en tenir à « un peu... » Cette dose-là me semble la plus difficile à obtenir, surtout à garder.

Ce disant, il suivait des yeux les groupes épars des jeunes gens qui marchaient devant lui : Platel et Mabel d'Ornoy, Denise et James Milk, les petites des Blandières avec Martholl et Bertrand, d'autres couples encore, tous joyeux de subir l'influence des fluides attirants.

Puis, Jean reprit, très nerveux:

— Expliquez-moi donc une bonne fois ce que c'est au juste que cet odieux flirt?

— Le flirt? Mais c'est le plaisir de causer avec un homme aimable à qui l'on plaît et qui, discrètement, vous le dit.

— Vraiment? Alors le premier venu peut profiter de votre charme, de votre sourire, et c'est avec votre consentement qu'il jouit de toutes ces choses qui viennent de vous; vous lui donnez même la liberté d'avouer qu'il en est heureux?

— Je ne pense pas que ce soit bien grave de se plaire préférablement dans la société des gens qui nous sont sympathiques.

— Je crains bien, pour les gens qui vous sont sympathiques, qu'ils n'obtiennent ce résultat que grâce à leur tailleur.

— Rassurez-vous, répondit la jeune fille qui prit le parti de sourire des reproches de Jean; je m'occupe fort peu de cette question. Non, je ne suis pas si exigeante sur la tenue des jeunes hommes qui me plaisent; mais, par exemple, il est deux choses auxquelles je tiens

beaucoup : c'est un bon danseur quand je danse, et un interlocuteur aimable quand je parle. Aussi, puisque vous semblez de mauvaise humeur ce tantôt, tant pis pour vous, je vous quitte.

Sur ces paroles, lancées gaiement avec la douce intonation qui lui était habituelle, Marie-Thérèse s'esquiva et alla rejoindre ses amies.

En voyant la robe pâle disparaître au tournant du chemin, Jean eut un violent désespoir. Ah ! il était resté peuple, sans la moindre finesse ; il venait de faire une sortie ridicule, et de quel droit ? Décidément, il ne serait jamais homme du monde. L'exemple de son cher maître lui-même ne le soutenait plus ; car si lui, malgré son labeur d'ouvrier, était demeuré gentilhomme, c'est qu'il s'appelait Aubry de Chanzelles et que, de naissance, il possédait cette science des nuances qui ne s'acquiert pas.

Navré, Jean s'assit au bord du petit sentier qui descend presque à pic en lacets vers la mer, le long des falaises. De là, il dominait la plage

accidentée de Saint-Jouin, et pouvait suivre, parmi les rochers, la marche capricieuse des jeunes filles et de leurs flirts. La robe pâle de son amie, et l'élégant feutre gris de Martholl captivaient surtout son attention.

A un moment, il put voir sur un rocher Marie-Thérèse et les jeunes filles qui la précédaient, arrêtées par une descente difficile. Et comme Martholl, Platel, Bertrand et James Milk leur tendaient des bras secourables, les premières fines silhouettes s'y laissèrent une à une glisser. Alors le cœur de Jean battit violemment. Mais bientôt son visage se rasséréna; ce qu'il redoutait n'arriva pas; légère, Marie-Thérèse sauta sans l'aide de personne.

A l'émotion qu'il avait ressentie, Jean comprit qu'il ne pourrait rester le témoin impassible de scènes semblables. Se rendant compte que sa mauvaise humeur serait le dernier mot du ridicule, il résolut d'abréger son séjour et de trouver un prétexte pour partir.

Le reste de la journée fut pour lui rempli de tristesse. Heureusement Bertrand, en bon cama-

rade, le voyant isolé et chagrin, s'attacha à ses pas ; sans sa présence, Jean aurait pleuré.

Dès que le soleil se fut couché dans la mer, les excursionnistes rentrèrent à l'auberge. Quand ils eurent rejoint les gens paisibles qui avaient préféré passer l'après-midi à l'ombre, sous les pommiers du verger, ils déclarèrent qu'ils n'entendaient pas retourner de si bonne heure à Étretat, qu'ils voulaient dîner à Saint-Jouin, et danser ensuite dans la vaste pièce édifiée sur l'une des pelouses. Cette salle, toute remplie de meubles anciens, est une des curiosités artistiques de l'hôtellerie. On se rallia à ce projet, et le malheureux Jean, qui ne pouvait se dérober à ce programme inattendu, vit s'exaspérer son supplice.

Marie-Thérèse s'était beaucoup amusée au cours de sa promenade accidentée. Hubert ne l'avait pas quittée un instant. Elle éprouvait une secrète vanité à se voir préférée à ses amies par ce jeune homme aimable, pour lequel Denise et Alice des Blandières faisaient de si grands frais. En songeant à la déconvenue des deux jeunes filles, chaque fois qu'Hubert les

quittait pour revenir près d'elle, un sourire malicieux lui venait aux lèvres.

L'impression que lui avaient faite les paroles de Jean s'était vite dissipée. Elle connaissait de longue date la sauvagerie du jeune homme; elle pensa qu'il se trouvait trop dépaysé au milieu de tant d'inconnus, et que cela suffisait pour le rendre désagréable au point même de lui inspirer des paroles acerbes. Ce n'était pas la première fois que Marie-Thérèse s'apercevait de la jalousie de Jean, mais elle trouvait légitime qu'un vieux camarade en voulût aux nouveaux venus qui cherchaient à gagner son amitié. Peut-être craignait-il qu'elle ne vînt à oublier ceux qui possédaient déjà des droits anciens? Elle trouvait ainsi des excuses à l'humeur de Jean. Mais il était son hôte, elle ne voulut pas lui garder rancune; aussi, lorsque en rentrant, elle le vit au jardin, assis dans l'herbe aux pieds de madame Aubry, elle se dirigea vers lui et dit, aimable:

— C'est par paresse, alors, que vous n'êtes pas venu escalader les éboulements avec nous? Il y a eu des passages difficiles à franchir;

vous nous auriez été d'un grand secours; je regrette aussi, pour la joie de vos yeux, que vous ne soyez pas descendu sur cette plage agreste, unique avec ses blocs de rochers couverts d'herbes et de mousses. Pourtant je ne peux vous en vouloir, puisque vous teniez compagnie à ma chère maman que tout le monde abandonnait.

Jean leva ses yeux sombres vers Marie-Thérèse, et sa colère tomba, ne lui laissant qu'une blessure secrète qui saignerait longtemps, il le savait bien... Celle qui le regardait avec ce visage calme, ne se doutait pas du trouble que sa présence faisait naître. Pourvu même qu'elle ne le soupçonnât pas! Il semblait à Jean qu'il devait se faire un point d'honneur de lui laisser toujours ignorer les tortures qu'il endurait à cause d'elle.

« — Comme elle est bonne d'oublier mes stupides paroles! » pensait-il, et, dans sa confusion il aurait voulu implorer son pardon à genoux.

Seulement, il ne put rien répondre; l'émotion l'étreignait, et la jeune fille s'éloigna

avant qu'il eût trouvé des mots qui pussent exprimer ses regrets.

— Il est heureux que tu me tiennes compagnie, Jean, disait madame Aubry; ma fille elle-même, toujours si raisonnable, montre aujourd'hui une grande exubérance ; elle paraît s'amuser beaucoup.

— Elle a raison, répondit assez tristement le jeune homme, d'être gaie et pleine d'entrain. C'est un bonheur de voir cette joie de vivre chez ceux que l'on aime. Regardez comme elle est rose, comme ses yeux brillent... Ah ! qu'elle soit toujours heureuse, qu'importe le reste !

Au dîner, l'animation fut très grande. Platel, fort en verve, parla beaucoup, et les petites des Blandières, un peu surexcitées par le champagne, élevèrent plus que de raison leurs jeunes voix aiguës, et se mirent à taquiner leurs voisins, M. d'Ornoy et le flegmatique James Milk.

Hubert Martholl se trouvait encore placé à côté de Marie-Thérèse ; mais Jean, cette fois, se promit de ne plus regarder de leur côté. Mettant toujours au service de ses résolutions

une volonté inébranlable. il se tint parole, et, malgré le tapage, s'absorba dans une conversation technique avec M. Aubry.

Après le dîner, on traversa le jardin pour aller danser.

Jean s'esquiva. Il erra sur les falaises, promenant son chagrin aux rayons de la lune bienveillante et consolatrice. Mais il n'était pas assez loin pour que les airs de valse n'arrivassent jusqu'à lui, couvrant même, par moments, la voix sourde de la mer montante. Le rythme de cette troublante musique de danse s'imposait à son esprit malade et l'endolorissait. Les sons qu'il percevait évoquaient Marie-Thérèse et Hubert enlacés ; alors, il se sentit repris du besoin de les voir ; il revint sur ses pas et passa le reste de la soirée derrière l'une des fenêtres de la salle où l'on dansait.

Debout, appuyé contre les volets entr'ouverts, il regardait tour à tour évoluer Alice et Jeanne des Blandières, bruyantes et ébouriffées, la jolie Mabel avec Platel, et Denise, dont les bandeaux noirs se penchaient avec complaisance vers James Milk. Mais Jean leur prêtait une atten-

tion distraite; tous étaient là des comparses qui s'agitaient autour de l'étoile, et il n'avait pas assez d'yeux pour suivre les mouvements de Marie-Thérèse.

Elle lui apparaissait délicieuse dans ce décor de meubles anciens, se détachant si fine sur le fond d'or des vieilles chasubles de brocart tendues aux murs. Un moment, elle vint s'asseoir dans une sorte de stalle gothique dont les colonnettes de bois doré s'élevaient en dôme au-dessus de sa tête blonde. Il la contempla, ravi; c'est ainsi qu'il la voyait dans ses rêves. Assise sur ce trône contourné et bizarre, avec sa mousseuse robe de linon toute frissonnante de dentelles, elle semblait une vaporeuse princesse de légende.

Pendant qu'il jouissait de cette vision charmante, l'ombre noire de Martholl s'interposa entre eux. Une rage folle saisit alors Jean contre celui qui absorbait à son profit la blanche et précieuse image. Devant la place occupée par la princesse, Jean ne voyait plus que l'impeccable veston de Martholl qui restait planté là, tout à fait inconscient de l'orage

que soulevait dans le cœur d'un autre, sa présence devant l'idole. Cet homme serait donc toujours auprès d'elle maintenant? et, par lui, Jean se verrait privé de sa seule joie: regarder la jeune fille?

Jean avait bien redouté l'arrivée de celui qu'elle choisirait; mais il ne se fût jamais imaginé le déchirement de son âme devant le fait accompli. Il s'effraya de l'orage qui grondait en lui, simplement contre cette silhouette importune. Comment ferait-il désormais pour assister à toute une série d'incidents dont celui-ci n'était que le début, Marie-Thérèse et Hubert n'étant même pas fiancés? Oui, comment demeurerait-il impassible, tandis que tout son être crierait de douleur? Si encore M. Aubry n'avait pas prononcé la veille les paroles qui pouvaient encourager sa folie, peut-être eût-il été plus résigné? Mais avoir entrevu, comme presque possible, un bonheur surhumain, et puis se trouver par la cruauté du destin en présence de celui à qui, sans nul doute, serait réservée la joie de conquérir si inconsciemment ce bonheur, c'était trop dur... De

désespoir, des larmes brûlantes rougirent ses yeux.

A cet instant, la jeune fille, souriante, prit le bras que lui offrait Martholl, et Jean se jeta violemment dans l'ombre épaisse du verger pour ne plus rien voir.

VI

Les journées qui suivirent la promenade à Saint-Jouin furent pour Jean longues et pénibles. Afin d'employer le temps, il prenait sa bicyclette et parcourait chaque jour, à toute vitesse, les environs d'Étretat. Il rentrait le soir fourbu, abruti de fatigue, et montait à sa chambre pour prolonger indéfiniment sa solitude. Il attendait ainsi du hasard un motif plausible pour quitter Étretat sans blesser madame Aubry, qui n'aurait rien compris à un départ précipité. D'ailleurs, comme on le savait indépendant, on respectait sa liberté, et nul ne s'employait à lui

faire changer la manière de vivre qu'il avait adoptée.

Marie-Thérèse, avec une grande délicatesse, évitait, pendant les repas, les entretiens sur ses amis et sur ce qui se passait à la plage ou au Casino. Elle s'efforçait de ne parler que de choses susceptibles d'intéresser Jean. Mais Denise n'agissait pas avec le même tact et ne ménageait guère à sa cousine des allusions plus ou moins voilées sur l'empressement toujours excessif d'Hubert Martholl. Ces sujets de conversation étaient douloureux pour Jean et lui donnaient le désir de fuir les Pervenches.

L'occasion qu'il cherchait se présenta bientôt.

Un jour, en promenade, il parla avec enthousiasme à Bertrand de l'Allemagne et de la Forêt-Noire.

— Comme c'est bête, avouait Bertrand, que je ne sois pas encore allé par là !

— T'amuses-tu beaucoup ici ? interrogea Jean.

— Modérément ; pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que, si ton plaisir est négatif, tu

devrais demander à ton père l'autorisation de m'accompagner en Bohême, où je vais aller. Je suis sûr que ce voyage t'intéresserait. Pour ne pas nuire à tes études, nous partirions tout de suite afin de profiter du reste des vacances.

— Tiens, mais c'est une bonne idée que tu as là ! Ce soir même j'écrirai à mon père et le prierai de me laisser aller avec toi.

M. Gardanne, qui aimait pour son fils la compagnie de Jean, acquiesça très volontiers au désir qu'il exprimait, et le voyage des deux jeunes gens fut décidé.

Si, en quittant les Pervenches, Jean éprouvait quelque soulagement à échapper à des émotions décevantes, il emportait au cœur la brûlure d'une terrible jalousie, ayant la certitude que lorsqu'il reverrait Marie-Thérèse elle ne serait plus libre. Son seul espoir était de trouver dans un travail acharné le puissant dérivatif dont il avait besoin pour oublier la jeune fille.

Quant à elle, la décision de son ami d'enfance la troubla peu. Elle ne comprenait pas que le

séjour d'Étretat ne lui eût pas été plus agréable. Mais sans chercher plus loin, elle ne voyait en cela que l'aversion du jeune homme pour la vie mondaine.

Le jour du départ, alors qu'elle regardait, pensive, s'éloigner la voiture qui conduisait à la gare les deux jeunes hommes, Denise lui dit :

— Cette idée de Jean, d'emmener mon frère avant la fin des vacances, est stupide. Je pense que tu ne vas pas regretter ce grincheux. Bertrand n'était-il pas aussi bien ici qu'en Allemagne?... Mon Dieu! Jean a été assez maussade pendant son séjour!... C'est incompréhensible que tu l'aies pu supporter. Il devrait éviter de faire une tête pareille et s'estimer heureux d'être reçu ici.

— Pourquoi es-tu toujours dure pour ce pauvre garçon? S'il n'aime pas le monde, et s'il n'a pas l'hypocrisie d'y montrer un visage aimable, est-ce là une raison pour lui en vouloir? Quant à moi, je pardonne bien des choses au camarade attentif, au souffre-douleur de mon enfance. Alors que j'étais une petite fille despotique et gâtée, Jean m'amusait avec pa-

tience des heures entières. Je suis sûre de son dévouement, et je lui suis reconnaissante de nous témoigner, avec cette ardeur sans défaillance, un si noble sentiment. Aussi, quoi qu'il puisse dire ou faire, je connais sa profonde affection pour nous et je l'aime en raison de ce familial attachement que je sens en lui. Il était bien ému, tout à l'heure, en nous disant adieu... Je serais donc ingrate si toutes mes relations d'aujourd'hui pouvaient me le faire oublier.

— Allons, n'en parlons plus, conclut Denise; je ne veux pas arracher de ton cœur des souvenirs si tenaces, mais nous pourrions les promener, qu'en penses-tu? Il y a, aujourd'hui, un match intéressant au Tennis-Club, allons-y.

Marie-Thérèse se laissa convaincre ; elle s'amusait toujours aux parties de tennis qu'on organisait chaque après-midi soit chez elle, soit au Club de la Passée, soit dans les villas voisines.

Après être montées dans leur chambre pour s'habiller, les deux jeunes filles reparurent

bientôt, vêtues de piqué blanc, coiffées de l'indispensable canotier, et portant sous le bras leur raquette enfermée dans sa gaine de toile grise.

Tout en causant, elles prirent le chemin du Tennis-Club, où leurs amis se réunissaient ce jour-là.

Sous les pommiers de la pelouse qui entoure les cours, un goûter par petites tables était servi. Madame des Blandières, qui l'avait commandé, en faisait les honneurs, aidée de ses filles.

Jeanne et Alice des Blandières ou, plus familièrement, « les petites des Blandières », jeunes personnes très lancées, flirtaient dans l'espoir de trouver, par ce moyen, des maris, et exigeaient, comme qualité primordiale, qu'ils fussent riches.

Elles ahurissaient un peu les garçons du buffet en s'adonnant avec trop de conscience au service du lunch offert ce jour-là par leur mère, excitant à manger et à boire les jeunes gens qui se pressaient dans leur sillage. Était-ce pour stimuler les forces que toute cette jeu-

nesse allait devoir, tout à l'heure, employer au tennis et au flirt ?

Audacieuses et provocantes, ces jeunes filles étaient le spécimen le plus complet de ce que, pour autoriser une certaine liberté d'allures, on appelle très improprement en France : « l'éducation américaine ». Ce genre d'éducation, greffé sur ces natures de petites latines légères, qui n'avaient pas trouvé dans leur tempérament la retenue et la dignité des jeunes anglo-saxonnes, produisait un singulier résultat. Elles semblaient de jeunes pouliches un peu folles, amusant les yeux par des formes rondes, de jolies tailles, et l'envolement soyeux de blonds cheveux drôlement ébouriffés en toupets de clowns.

L'aînée parlait beaucoup et riait sans cesse ; la seconde, plus douce, imitait sa sœur en tout. Parce qu'elles étaient jolies, toujours aimables, les jeunes gens déclaraient les adorer ; malgré cela, jusqu'alors, aucun ne s'était posé en prétendant.

Auprès des tables, madame d'Ornoy, toute rose sous le reflet de son ombrelle, donnait

audience à Max Platel. Elle bavardait avec grâce, tout en mangeant des sandwichs au caviar.

— Que vous êtes drôle ! répétait-elle sans cesse au jeune romancier. Personne ne m'amuse autant que vous...

— Alors tout est vraiment bien dans le meilleur des mondes, approuvait le littérateur. Je suis drôle, vous êtes jolie ; or, il se trouve que c'est moi, parmi tant d'autres, qui suis appelé à cette importante fonction de vous faire rire, moi qui goûte si particulièrement la grâce aimable de votre sourire et le charme joyeux de tout votre être... Dites, charmante madame, qui préférez-vous ? moi, ou ce beau Martholl dont la plastique révolutionne vos amies ?

En ce moment, le beau Martholl se mettait en frais pour les représentants de la colonie anglaise. Avec eux seuls, il se montrait liant, comme s'il avait profession de mépriser ses compatriotes, et affichait une anglomanie forcenée. Rien ne lui semblait bien, ni chic, qui ne vint de Londres ; à chaque instant, dans la conversation, il trouvait moyen de se vanter des

amis et des alliés qu'il avait de l'autre côté du détroit. A tout propos, il citait lord Chestermund chez qui il chassait le renard et la grouse en Écosse, et son plus grand plaisir était d'être pris pour un Anglais.

Lorsque Marie-Thérèse et Denise arrivèrent, ce furent des exclamations de joie et des bonjours bruyants. Martholl, qui ne jouait jamais qu'avec James Milk, n'étant pas du match, quitta les joueurs et s'empressa de faire sa cour.

— Enfin, vous voilà! murmura-t-il, lorsqu'il fut près de Marie-Thérèse. Je croyais que vous ne viendriez plus, et je m'ennuyais horriblement.

— Quoi? dit-elle avec un sourire d'incrédulité. Vous vous ennuyiez tant que cela? Et le tennis? M'auriez-vous attendue pour jouer, par hasard?

— Non pas. D'ailleurs, je viens ici attiré par tout autre chose que le tennis, vous le savez bien.

— Oh! gourmand! attiré par le lunch, alors?

— Non plus, chère coquette...

— Monsieur Martholl, si nous commençons à marivauder, nous sommes perdus! Je suis ici ce tantôt pour trois choses, moi, et n'en fais pas mystère. Primo, pour répondre, en me nourrissant substantiellement, à l'invitation de mes amies des Blandières. Secundo, pour savoir le résultat du match et qui gagnera le délicieux éventail peint par mon vieil ami le très émérite artiste-sportsman Pol Arnault. Tertio... ah! mon Dieu! voilà que j'oublie!

— En êtes-vous bien sûre?

— Terriblement sûre, monsieur le fat! Tertio?... Ah! j'y suis : Tertio, pour, après thé, tennis, flirt, monter dans l'exquis automobile de mon ami Georges Baugrand, fendre l'air avec lui jusqu'au bois des Loges, revenir par la Vallée de Misère, et contempler du haut de la route de Fécamp un merveilleux coucher de soleil. Voilà!

— Vous êtes désespérante, mademoiselle, et c'est peut-être à cause de cela qu'on...

— Prenez garde! je crois qu'une bêtise est au bord de vos lèvres!

— Une bêtise?

— Je qualifie ainsi, d'une façon un peu générale, tout ce qui me semble inopportun, voire faux.

— Mais je vous jure...

— Un serment? Ah! vous devenez vieux jeu, monsieur Martholl! Tenez, soyons sérieux : on organise une partie sur le cours trois, allons-y retrouver nos amis, à moins que vous ne préfériez...

— Je ne préfère rien à la joie de vous suivre, de vous voir, de vous entendre...

Martholl transporta des pliants et s'installa afin de pouvoir causer, tout en regardant le jeu.

C'était un spectacle charmant que ces jeunes filles en robes courtes et claires se mouvant, souples et gracieuses, dans ce cadre de verdure.

On joua pendant quelque temps, puis, la fraîcheur tombant sur la vallée, madame des Blandières proposa d'aller jusqu'à la plage admirer le coucher de soleil si renommé à Étretat. Bruyamment, on abandonna le tennis avec des cris de triomphe, des disputes, des félicitations ou des injures. Les propos s'entre-croisaient:

— Nous avons gagné trois parties !

— D'Ornoy joue comme une sandale ! Je perds toujours quand il est avec moi.

Enfin, tous étant un peu calmés, ils se mirent en route.

— Eh bien ! mademoiselle, voici l'heure des adieux... Où donc est le bel automobile de votre ami ?

— Ne triomphez pas trop; Baugrand n'est pas venu aujourd'hui, mais demain il sera là...

— Ah ! il y a du bon ! demain, c'est l'avenir, et l'avenir est à Dieu, si j'en crois le poète.

Marie-Thérèse sourit et, rejoignant le groupe de leurs amis, Martholl et elle arrivèrent au moment où Platel déclamait à la jolie Mabel d'Ornoy :

— Quelle vie charmante nous menons ! A Paris on n'a jamais le temps de voir les gens qui vous plaisent; ici, au moins, on peut jouir de leur présence.

— Même s'en fatiguer !

— Y pensez-vous ? S'en fatiguer, en deux mois ? Il faudrait être bien versatile dans ses sentiments ou avoir été séduit par un charme

trop peu justifié. En vérité, c'est ainsi qu'on devrait vivre : travailler très peu, se promener avec des femmes charmantes, sans autre souci que celui de l'heure du bain, du temps qu'il fera, et du changement de nuance des yeux qui nous captivent.

Ils s'en allaient ainsi par couples vers la mer. Dans un murmure de causeries joyeuses, les jeunes filles révélaient leur âme avec la même grâce innocente que, dans leurs vêtements, se révélait leur corps. Les jeunes hommes laissaient s'épanouir en leur esprit, en leur cœur, cette adoration sans but, si impulsive et par cela même si séduisante, de la jeunesse et de la force pour la grâce et la beauté.

Hubert Martholl marchait pensif à côté de Marie-Thérèse qu'il avait débarrassée de sa raquette et de son manteau.

En arrivant sur la plage, ils furent éblouis par une lumière dorée. Le soleil allait entrer dans les flots en triomphateur ; des reflets de pourpre traînaient sur les vagues et le ciel, à l'orient, se teintait d'un bleu turquoise extrêmement doux.

Marie-Thérèse s'assit sur les galets. C'était l'heure qu'elle aimait. Devant ces apothéoses de lumière, elle était prise tout entière, oubliant son être pour s'absorber dans le beau de l'infini; ses yeux suivaient l'architecture des nuages et, dans leurs formes bizarres, elle s'imaginait voir des mondes inconnus. En ces minutes de communion avec la nature, elle sentait puissamment la beauté des choses et se pénétrait mieux du sens de la vie universelle. Une âme neuve semblait s'éveiller en elle, une âme faite pour des aspirations plus hautes que les petites satisfactions de vanité qui l'amusaient si souvent, mais dont, alors, elle sentait toute l'inanité.

Hubert, étendu près d'elle, tournait délibérément le dos à la mer, comme pour affirmer combien les déploiements d'or du soleil lui importaient peu. Néanmoins, un peu gêné par le trop long silence de sa compagne, il essaya de l'arracher à sa contemplation :

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Marie-Thérèse ?

— Je ne pense pas, répondit-elle en conti-

nuant de regarder l'horizon, je subis des émotions ; elles me sont fort douces et viennent du calme et de l'immensité. Je ne pourrais rien expliquer des idées, ou plutôt des sensations qui se succèdent en moi tandis que j'admire ces effets de lumière. Ce sont des impressions fuyantes qui se forment et se transforment aussi vite que les contours de ces nuages, là-bas.

— Et moi, je pense à vous ; je ne regarde ni la mer qui monte, ni le soleil qui descend. Où vous êtes, je ne vois que vous, rien que vous ; vous emplissez mes yeux de joie et de beauté, et...

Marie-Thérèse l'interrompit vivement. Ainsi que certaines natures fines, elle avait une tendance à aimer idéalement, ou plutôt à aimer un idéal. A ce moment, elle identifiait bien l'objet de cette recherche tout intellectuelle et morale avec la personne d'Hubert ; mais, en même temps, elle se défiait de lui, désirait qu'il ne se déclarât pas, de peur qu'une brusque désillusion ne la fît choir dans la réalité. Elle aspirait avec passion à rencontrer une âme simple, énergique, vraie, et elle ne savait quel vague pres-

sentiment lui faisait craindre de ne pas trouver ce qu'elle cherchait dans ce que Hubert allait lui révéler de la sienne. Elle déjoua donc le sort et dit un peu ironiquement :

— Vous allez me donner de l'orgüeil en me laissant voir que vous me préférez à de telles splendeurs! Que pourrais-je faire pour vous dédommager de la privation de ce merveilleux spectacle ? Serait-ce assez d'offrir à vos regards un visage souriant ? Je crains que vous ne perdiez beaucoup à l'échange!

— Ne plaisantez pas! Si vous saviez combien je vous trouve charmante, vous comprendriez pourquoi j'ai été si entièrement conquis.

— Vous n'exagérez pas en vous disant *entièrement conquis?* Ces deux mots-là contiennent tant de promesses...

— Demandez donc à vos amies, elles vous renseigneront à ce sujet. Ce que je ressens les inquiète, et quand nous sommes tous réunis, elles devinent aussitôt de qui je demeure uniquement occupé. Si vous leur ressembliez, vous seriez convaincue de la nature de mes sentiments à votre égard ; mais vous êtes si

différente d'elles !... Sais-je jamais quel accueil vous ferez à mes attentions ?

— Je n'ai pas dit que l'empressement que vous me montrez ne me fît aucun plaisir.

— Si vraiment je ne vous étais pas importun, comme j'en serais heureux ! Voyons, donnez-moi quelque espoir, autorisez-moi, par exemple, à vous dire des choses tendres, à vous suivre partout, à m'occuper de vous constamment.

— Ah ! quel programme ! Il est effrayant pour moi qui ne sais jeter au vent ni mes sentiments, ni mes paroles. J'ai une trop haute idée de la douceur d'une communauté d'impressions pouvant unir un homme et une femme, pour si vite transformer notre jeune amitié par un jeu imprudent ; ce serait y introduire trop tôt un peu de divin. Non... non... je ne vous permets rien encore. D'ailleurs, en ce moment, je ne vous écoute guère, j'ai les yeux éblouis ; rien de profane ne parvient au fond de ma pensée ; la beauté du ciel m'absorbe toute.

— Ne pouvez-vous faire deux choses à la

fois? Pourtant si ce que je dis vous était agréable, ne pensez-vous pas que ce serait une harmonie qui compléterait ce merveilleux spectacle?

— Quelle prétention! Vous voulez être le maëstro qui accompagne d'une musique de tendresse les plus belles heures de la nature?

— Je n'ai qu'une prétention : celle de vous plaire. Je veux qu'un jour, quand je serai auprès de vous, vous arriviez à ne plus voir les couchers de soleil.

Marie-Thérèse se leva en riant d'un rire contraint qui sonnait faux; les propos d'Hubert commençaient à la gêner; elle jugea prudent de les interrompre.

En voyant la jeune fille debout, Martholl voulut lui prendre la main; mais elle la retira vivement.

— Ne me permettez-vous pas de remonter avec vous sur la terrasse? interrogea-t-il.

— Non; je ne dois plus vous écouter; c'est assez pour aujourd'hui. Restez là pour chercher de nouvelles phrases, rien n'inspire comme le soir qui tombe.

Et, d'une voix que la gaieté et aussi l'émotion contenue faisaient trembler un peu, elle ajouta en gagnant la terrasse du Casino :

— Adieu ! adieu ! cher flirt.

VII

Le temps passait rapidement pour la bande joyeuse. On organisait tous les jours de nouvelles parties, à cheval, à bicyclette, en automobile ou en mail. Le soir, on dansait au Casino ou dans quelque villa. Hubert ne quittait pas Marie-Thérèse et affichait de plus en plus sa préférence.

Le mois de septembre était déjà très avancé, et personne ne songeait encore à partir d'Étretat. Tout le monde trouvait douloureux de se disperser après cette saison qui s'était écoulée si gaiement.

Devant l'inévitable perspective de la sépa-

ration, les petites des Blandières elles-mêmes devenaient mélancoliques.

Un soir, au Casino, la question de départ ayant été agitée, Hubert se rapprocha de Marie-Thérèse et lui confia d'un air triste :

— Je ne puis me faire à l'idée de m'éloigner de vous. Chaque jour, je me dis : je m'en irai demain ; demain arrive, je n'en ai plus le courage. Ma mère ne comprend pas ce qui me retient si longtemps ici ; j'y étais venu pour quinze jours ; elle m'écrit lettre sur lettre pour me rappeler. Je devais aller la chercher à Carlsbad et passer ensuite le mois de septembre à chasser chez de vieux amis. Elle est partie seule de Carlsbad ; maintenant la voilà installée chez nos amis, et il faut que je me décide à la rejoindre. Je n'ai jamais eu autant de peine à me détacher d'un endroit. N'allez pas croire que c'est à cause des plaisirs que m'offre la plage ; mais comprenez que c'est vous, vous seule, qui me retenez. De ces jours passés près de vous, je garde une telle impression de charme que je ne veux pas quitter Étretat sans que vous m'autorisiez à vous retrouver à Paris

le plus vite possible. Madame de Chanzelles voudra-t-elle me recevoir? le lui demanderez-vous? Dites que vous le voulez, dites-le-moi pour que je ne m'en aille pas désolé.

— Ma mère est chez elle tous les mercredis. Je puis vous assurer qu'elle sera heureuse de vous accueillir. Quant à moi, j'avoue que j'aurais le plus grand regret si les relations charmantes que nous avons commencées se trouvaient rompues. Je ne prends pas mes amis pour trois semaines; quand je les ai choisis, je les garde.

— Ah! que vous êtes bonne de m'avoir compris! Vous me permettez d'espérer, n'est-ce pas?

— Je vous dirai cela à Paris, quand nous nous reverrons.

— Le temps va me paraître long!...

— Vous vous plaignez? alors, si je vous faisais mes adieux aujourd'hui, que diriez-vous?

— Vous avez raison, vous êtes exquise; je n'ai pas le droit de récriminer.

Et avant qu'elle pût s'en défendre, Hubert

lui prit la main et la porta à ses lèvres en balbutiant dans un souffle : « Je vous aime ! »

Ce soir-là, Marie-Thérèse fut très longue à s'endormir. Elle entendait encore la voix d'Hubert et les phrases émues qu'il avait prononcées. C'était donc vrai ? Il l'aimait, il mettait en elle de secrets espoirs. L'assiduité qu'il avait témoignée pendant ces mois écoulés, les paroles encourageantes qu'il voulait obtenir d'elle, tout cela révélait le projet qu'il poursuivait. Elle s'interrogea. Lui plaisait-il ? Mais oui ; Hubert était élégant, distingué, adroit à tous les sports. Elle le savait très répandu dans le monde, et, de plus, il l'aimait... Certes, elle consentirait volontiers à s'appeler madame Hubert Martholl. D'ailleurs, cette union lui assurerait une existence agréable. Une série de plaisirs enviables s'offrit à son imagination : réceptions, voyages, yachting, automobilisme, toutes les manifestations de la vie luxueuse et sportive paraissant être du goût d'Hubert.

Pourquoi tout à coup, sans cause, dans la fantasmagorie des joies que lui promettait cette union si bien assortie selon les lois du monde,

une image un peu oubliée se dressa-t-elle dans l'esprit de Marie-Thérèse?

Pourquoi le souvenir de Jean venait-il se heurter à ses pensées? Par une association d'idées dont la logique lui échappait, elle se mit à faire une comparaison entre lui et Hubert, et se souvint qu'elle n'avait jamais vu dans les yeux de ce dernier, si ému qu'il semblât, cette lueur passionnée qu'elle surprenait si souvent dans les regards noirs et profonds de Jean; non, jamais elle n'avait senti en Hubert la même lente pénétration d'une tendresse enveloppante et forte.

Mais quel rapport pouvait-il y avoir entre les sentiments d'affection reconnaissante de Jean et l'amour d'Hubert? Elle ne s'en rendait pas compte, et pourtant l'affection récente n'anéantissait pas assez vite à son gré, dans son cœur, l'ancien attachement.

Enfin, si Hubert Martholl demandait sa main, dirait-elle oui? Et ses parents, que penseraient-ils de ce jeune homme? Il était un inoccupé, un inutile. Voilà qui ne plairait pas à M. Aubry. En fait, il paraissait que le

but de l'existence d'Hubert fût d'aller tous les jours à son cercle. Elle se prit à regretter que, sous ses dehors mondains, il n'eût pas une intelligence plus éprise d'action.

Si pourtant elle se trompait sur son compte? Si cette élégante enveloppe n'allait recouvrir qu'une nature de snob, ne voyant dans la vie d'autre but que la jouissance, avec le seul souci de cette science qui consiste à assortir, au passage des heures frivoles, son costume et ses gestes?

Tandis qu'elle agitait ces pensées incertaines et contradictoires, le sommeil la prit.

VIII

Le lendemain, quand Marie-Thérèse se réveilla, il faisait un soleil radieux. L'air embaumé pénétrait dans sa chambre, à la fois doux et violent, tout chargé de brise marine et de parfums de fleurs. Devant la beauté du jour, toutes ses préoccupations d'esprit se dissipèrent. Elle ne songea plus qu'à se vêtir rapidement, non sans choisir la plus rose de ses robes de batiste, le chapeau du matin qui lui seyait le mieux, pour aller rejoindre ses amies et Hubert Martholl qui, déjà, devaient l'attendre sur la plage.

C'était l'heure du bain. Selon son habitude,

Marie-Thérèse gagna sa cabine pour revêtir son costume.

Quelques minutes après, l'essaim gracieux des jeunes filles, ses amies, descendait sur les galets. Ce bain était l'événement attendu de la matinée. Arrivée au bord de l'eau, Marie-Thérèse retira son peignoir qu'elle laissa tomber à ses pieds, et apparut mince et souple. Un peu gênée par les regards braqués sur elle, elle s'élança vivement au-devant des vagues, tandis que Jeanne et Alice ne se pressant pas, goûtaient, comme chaque jour, le plaisir de se sentir admirées dans leur élégant costume.

Très bonne nageuse, Marie-Thérèse jouissait du bain avec délices ; elle s'éloigna un peu, laissant les jeunes des Blandières se disputer Hubert avec de petits cris, et de grands bruissements d'eau. Tout en nageant, elle pensait au plaisir qu'elle aurait à faire ainsi de longues promenades dans cette fraîcheur de l'eau. Seulement, pour l'accompagner, il lui faudrait un compagnon robuste, avec qui elle n'eût à craindre aucun danger. Ce protecteur, quel serait-il?... Hubert, sans doute, puisque... Mais

lui inspirait-il assez de confiance ?... Avec son aide pourrait-elle tout braver ?... S'unir pour les joies de la vie quand on est jeune et riche, qu'est-ce que cela ? L'âme de l'homme le plus insouciant peut être attirée, séduite et entraînée par une tâche aussi facile, tandis qu'aux jours d'épreuves souvent elle défaille...

Elle constatait que, tout en lui plaisant, Hubert ne lui donnait pas cette pleine sécurité, cette tranquillité physique et morale qui fait qu'on se confie tout entière à un être, et il lui sembla que c'était justement ce qu'elle aurait voulu trouver dans le compagnon de son choix.

Elle fut distraite de ses réflexions par Martholl qui l'avait rejointe. Il était de très mauvaise humeur parce que, en aidant Alice des Blandières à monter sur le radeau d'où elle voulait se jeter, il s'était cassé un ongle. La préoccupation de cet incident l'empêchait de se livrer à son habituelle amabilité, et son agacement n'était pas encore calmé lorsque madame Aubry fit signe à sa fille de sortir de l'eau, le bain s'étant assez prolongé, à son gré.

Marie-Thérèse se rapprocha de la rive ;

Hubert la suivit; elle ne put s'empêcher de penser, en le regardant nager si harmonieusement, que s'il n'y avait peut-être pas en lui l'étoffe d'un héros, du moins il offrait aux yeux une fort belle académie, savamment moulée dans un maillot de soie noire.

Une fois rhabillée, elle monta sur la terrasse du Casino pour s'y promener; Hubert s'approcha d'elle et lui dit :

— Me permettez-vous de rester un peu avec vous? Je vous regardais venir de loin; ce m'est une joie de vous voir marcher. Il y a très peu de femmes qui possèdent l'art de se mouvoir avec grâce; c'est un réel signe de race. Je ne saurais aimer, ni même remarquer une femme qui n'aurait pas cette élégance de mouvements dont le rythme, me semble-t-il, est révélateur du caractère. Les gens vulgaires conservent toujours une attitude vulgaire; on reconnaît la distinction d'une femme rien qu'à son allure. Remarquez mademoiselle Denise, les petites des Blandières, et même cette jolie Mabel d'Ornoy, quelle différence! En examinant leur démarche, quand on est vraiment observateur

et connaisseur, il est aisé de s'apercevoir que, chez elles, les proportions du corps ne sont pas justement établies; il y a là, certainement, quelque vice d'architecture. En revanche, vous devez avoir les jambes de Diane.

La jeune fille rougit, mais elle fut dispensée de répondre, Alice et Denise arrivant à ce moment auprès d'elle.

— Comment ! vous flirtez encore ? s'écria Alice en s'approchant ; c'est excessif ! Dites donc, Martholl, je pense que cela ne vous fait pas oublier votre promesse de m'accompagner tantôt à bicyclette jusqu'à la ferme Dutot, où nous retrouverons les d'Ornoy et leurs amis? Viendrez-vous avec nous ? ajouta-t-elle sans enthousiasme, en se tournant vers les deux cousines.

— Non, ma chère, se hâta de dire Marie-Thérèse qui ne voulait pas donner à Denise le temps de répondre affirmativement. Aujourd'hui, maman nous a priées de lui aider dans certains arrangements de la maison qui doivent être faits avant notre départ, et je ne voudrais pas me soustraire à ce petit travail sous pré-

texte de promenade. Je vous retrouverai ce soir au Casino ; au revoir, amusez-vous bien.

Et, entraînant Denise rapidement, elle laissa le jeune homme aux prises avec Alice qui voulait absolument qu'il la reconduisît jusque chez elle.

Tandis que les jeunes filles s'éloignaient, Denise, contrariée de cette partie manquée, dit à sa cousine :

— Pourquoi as-tu refusé d'aller à bicyclette? Ma tante se serait bien passée de nous cet après-midi.

– Non, Denise ; il vaut mieux rester avec maman. Et puis, je n'aime pas beaucoup que nous courions ainsi les routes, seules avec des jeunes gens.

— Que tu es donc rigide ! mais c'est tout à fait admis maintenant. Tu as bien tort de ne pas aller à la ferme Dutot, je suis sûre qu'Alice va profiter de ton absence pour essayer de te subtiliser ton flirt. Elle n'aime pas beaucoup que ses amies réussissent mieux qu'elle, et, cet été, il n'y a pas à dire, c'est toi qui as eu le plus de succès. Martholl était le point de mire

pour toutes les jeunes filles qui ont passé la saison ici. Chacune de nous espérait qu'il lui ferait la cour; il est si chic! cela vous pose d'avoir un flirt de cette qualité! Par exemple, je ne sais pas s'il est très intelligent, ajouta Denise qui, n'ayant pas été courtisée par lui, voulait le gratifier de quelque tare. Il est certes bien moins amusant que Platel. Hubert ne gagne qu'à être regardé... tu as beau hausser les épaules, il a surtout la « fooorme! » celle de Brid'oison, mais dame! il l'a, et supérieure, j'en conviens!

Denise était en verve ; elle continua de parler tandis que Marie-Thérèse la suivait en silence.

— Je te l'assure, ma chère, Alice est furieuse ; elle ne peut plus se dissimuler que c'est bien toi l'élue. Au commencement, nous étions toujours toutes ensemble, on ne savait pas encore à laquelle de nous s'adressaient les assiduités de M. Martholl. Mais Alice, avec son habituelle modestie, croyant toujours, quand il y a un jeune homme dans notre société, qu'il y est attiré par son charme, à elle, se faisait des illusions et attendait qu'il se

déclarât. A présent elle a compris que si elle voulait que Martholl fît attention à sa gracieuse personne, elle devait jouer serré ; alors, avant son départ, elle va tout mettre en œuvre. Veille au grain, ma chère !

— Tu as des expressions bizarres, Denise ; Alice peut à son aise séduire Martholl sans que j'en prenne ombrage...

— Est-ce bien sûr ?... Dans tous les cas il semble utile à Alice de planter quelques jalons, afin qu'il vienne aux cinq heures et aux bals de sa mère. Il est décoratif, Hubert ; on doit se l'arracher pour orner les soirées. Alice ne va pas laisser échapper une si belle occasion de montrer à ses amies, cet hiver, le plus bel échantillon des flirts nouveaux qu'elle ramène de villégiature. Je dis cela, car, à mon avis, tu sais, il se contentera de flirter. Hubert Martholl ne me fait pas l'effet d'un monsieur qui épouserait une fille sans fortune, et je doute que les petites des Blandières aient l'ombre d'une dot. Madame des Blandières mène un grand train, c'est vrai ; mais tout passe en amorçage. Marthol doit se tenir sur ses gardes ;

c'est pourquoi Jeanne et Alice l'ont laissé froid. C'est un papillon qui choisit les fleurs dorées ; quand, de plus, elles sont fraîches et jolies comme ma chère petite cousine, il n'hésite pas ; il se pose.

Les deux jeunes filles étaient arrivées non loin de la maison. Denise, satisfaite de la petite méchanceté qu'elle venait d'insinuer à sa cousine, se mit à courir, sous prétexte qu'elles étaient en retard pour déjeuner.

Marie-Thérèse, très offusquée des propos de Denise, resta en arrière, voulant dissimuler la peine qu'elle éprouvait d'une si perfide insinuation. Ce n'était pas la première fois que la jeune fille s'apercevait de la jalousie de sa cousine, et de l'empressement avec lequel celle-ci saisissait les occasions de lui dire des choses désagréables sous un faux air de cordialité. Mais Denise, bien qu'un peu plus âgée qu'elle, ayant été sa compagne d'enfance, elle ne lui gardait généralement pas rancune de ce manque de cœur, et l'attribuait à un besoin d'ironie que ne tempérait aucune douceur de caractère.

Cependant, aujourd'hui, Denise venait de

toucher un endroit sensible. Pourquoi lui avait-elle dit ces choses? Marie-Thérèse, en toute humilité, s'interrogeait : ne pouvait-elle pas être aimée pour elle-même? Il est vrai qu'un assez grand nombre de ses amies, tout aussi jolies qu'elle, certes, ne se mariaient point, faute de dot suffisante. Si Denise disait vrai ? si la raison qui décidait Hubert à la préférer aux autres s'appuyait sur un tel motif?... Elle en ressentit au cœur une émotion un peu angoissante. Mais non, Denise se trompait; dès le soir où il leur fut présenté au Casino, il parut conquis; Marie-Thérèse se souvenait qu'il la regarda avec insistance et l'invita pour toutes les valses. Il ne connaissait pas déjà le chiffre de sa dot... Qui l'en eût informé? Pourquoi, alors, supposer que son admiration se basait sur des calculs intéressés? Pourquoi ne pas croire plutôt que Denise inventait une méchanceté pour lui gâter le plaisir d'avoir plu à Hubert ? Quand elles étaient petites, la jalousie de sa cousine s'exerçait à propos de Jean, à qui elle ne pouvait pardonner de n'être pas, pour elle aussi, un complaisant esclave. Jean

ne se mettait qu'à la discrétion de Marie-Thérèse. Toute l'animosité de Denise contre le jeune homme remontait à ces lointaines années d'enfance ; cela, Marie-Thérèse le savait bien.

Oui, oui, la jalousie seule animait Denise ; la jalousie ! Voilà ce qui expliquait les paroles qui lui étaient échappées, et la cause de leur venin. Denise voulait lui faire croire que cette préférence marquée d'Hubert la laissait elle-même profondément indifférente. En réalité, elle avait du dépit... Que de mesquinerie dans cette façon d'agir ! Et dire que Denise, sa cousine, son amie, n'hésitait même pas dans la possibilité de lui être cruelle...

Marie-Thérèse avait de la bonté ; après avoir jugé l'action de sa cousine, elle lui chercha des circonstances atténuantes. Spirituelle, amusante, avec un visage aux traits réguliers, Denise manquait de ce charme féminin que possèdent parfois les plus laides ; elle avait la taille plate, la chevelure pauvre et un teint sans fraîcheur. On l'écoutait volontiers ; mais ses jolies amies une fois à côté d'elle, on ne la regardait plus. Voilà ce qui rendait

pleinement excusable aux yeux de Marie-Thérèse le mécontentement de cette âme peu encline à se réjouir du succès des autres. Réconfortée par ces réflexions, la jeune fille se trouva bien naïve d'attacher de l'importance aux inventions qui germaient dans la cervelle légère de Denise. S'alarmer pour une phrase inspirée par la malveillance lui parut un enfantillage, et, comme la cloche du déjeuner sonnait, elle rejoignit la famille dans la salle à manger, se sentant tout à fait remise de son court grand émoi.

Vers quatre heures, leurs rangements achevés, les deux jeunes filles descendirent dans le jardin et s'installèrent sur la terrasse. Leur conversation manquait d'entrain. Marie-Thérèse ne pouvait se défendre de quelque froideur, et Denise, assez ennuyée de ce silence, n'osait reprendre le seul sujet d'entretien qui l'intéressât.

La cloche de la grille ayant annoncé une visite, Denise se leva, curieuse, et revint précipitamment vers sa cousine.

— Ah! c'est trop fort! Devine qui est là?

Martholl lui-même ! Il a donc quitté Alice et renoncé à sa partie de bicyclette ?

Marie-Thérèse dissimula la satisfaction de vanité que lui procurait ce petit triomphe, et, comme le jeune homme s'avançait, elle dit simplement en lui tendant la main :

— Voilà une heureuse idée d'être venu nous voir ; ma mère en aura le plus grand plaisir.

Denise, au contraire, jeta étourdiment :

— Eh bien ! et la bicyclette ? Je vous croyais à la ferme Dutot, prisonnier d'Alice. Est-ce que la partie a été décommandée?

— Puisque vous voulez bien vous intéresser à mes faits et gestes, mademoiselle, je vais tout vous avouer. Je pense que mesdemoiselles des Blandières, les d'Ornoy et leurs amis ont passé l'après-midi à l'ombre des pommiers; mais, en vérité, je n'en sais rien. J'ajouterai même que je ne m'en soucie guère. Mademoiselle Alice a essayé de me contraindre à la suivre sur les routes poussiéreuses; j'allais m'y résigner, espérant votre présence. Quand j'ai su que vous ne viendriez pas, sans hésitation, j'ai manqué le rendez-vous. Je pense que personne

ne se sera aperçu de mon absence, d'ailleurs.

Denise éclata d'un rire bruyant; elle se représentait la déconvenue de son amie espérant en vain, dans son joli costume de cycliste, l'arrivée du chevalier qu'elle s'était choisi.

— Vous pouvez être sûr qu'Alice est furieuse; si elle a attendu, elle ne vous le pardonnera jamais.

— Elle me pardonnera, n'en étant pas à un flirt près; il y a toujours autour d'elle quelque comparse tout disposé à doubler les premiers rôles. Pourtant si elle me tenait rigueur, je ne vous cache pas que je n'en éprouverais aucun chagrin; mademoiselle Alice des Blandières m'est tout à fait indifférente.

Marie-Thérèse crut devoir donner un autre cours à la conversation.

— Je vais prévenir maman que vous êtes là!

Pendant que la jeune fille s'éloignait, Denise interrogea coquettement Hubert.

— Je suppose que le sentiment d'indifférence dont vous parliez tout à l'heure ne s'étend pas à toutes les jeunes filles dont vous avez fait la

connaissance pendant cette saison? au reste, tant mieux pour vous s'il en était ainsi. En partant, vous n'emporteriez nul regret dans vos bagages.

— Je veux croire, mademoiselle, que votre désir de connaître mes sentiments est une preuve de sympathie. En effet, mon indifférence ne s'étend pas, elle s'arrête au contraire et se transforme même en un très vif intérêt s'il s'agit de vous ou de votre cousine. Je garderai un souvenir très précieux de mon séjour parmi vous, et cela me fait déplorer vivement, je vous l'assure, la nécessité où je suis de vous quitter. Je vais maintenant vous confier mon désir. J'espère que madame de Chanzelles et madame votre mère voudront bien m'autoriser à me présenter chez elles à mon retour à Paris. Les regrets que j'emporte des jours si vite écoulés seraient trop cruels, s'il ne s'y glissait l'espoir de vous revoir bientôt.

Denise souriait encore de ce galant aveu, quand madame Aubry de Chanzelles apparut sur la terrasse avec sa fille.

— Vous êtes tout à fait aimable d'être monté

jusqu'à la villa, dit-elle en tendant la main au jeune homme.

— Hélas! madame, ce sont mes adieux que je vous apporte aujourd'hui. Je viens vous exprimer toute la joie que j'ai eue de vous être présenté et vous remercier de m'avoir si gracieusement accueilli.

— Vous partez donc?

— Après-demain, malheureusement. J'ai déjà reçu de ma mère plusieurs lettres très pressantes; je faisais un peu la sourde oreille, je l'avoue. Mais cette fois je ne peux me dérober, car la comtesse Husson elle-même me prie de ne plus tarder davantage. Les Husson sont de bons et vieux amis de ma famille. On chasse chez eux, à Valrémont; ils n'ont pas d'enfants et me considèrent comme leur fils. C'est moi qui m'occupe là-bas d'organiser les équipages. Je suis donc absolument forcé d'abandonner Étretat pour préparer l'ouverture de la chasse.

— Ce motif explique votre désertion. Je regrette de ne pas vous voir rester jusqu'à la fin de la saison. Les derniers jours sont, à mon

avis, les plus agréables. Lorsque le mouvement mondain s'est calmé, je retrouve l'Etretat d'autrefois, celui de l'époque éloignée où je venais ici jeune fille et jeune femme. Quelle différence alors! La plage était calme et solitaire; on n'y rencontrait que des pêcheurs, ce qui ne nécessitait pas ce déploiement de toilettes que nous voyons aujourd'hui. Puis, on jouissait un peu de son jardin et l'on n'était pas toujours hors de chez soi, renonçant au repos pour se livrer frénétiquement à toute espèce de sports.

— Il ne faut pas dire de mal des sports, madame, c'est sur eux que comptent les sages humanitaires pour améliorer la race. Nos voisins les Anglais ne se sont régénérés que par la pratique constante des exercices physiques. Au siècle dernier, c'était un peuple anémié; aujourd'hui il compte parmi les premiers au point de vue de l'énergie et de l'endurance; nous sommes loin de les égaler, nous autres Français, sédentaires ou bureaucrates, qui commençons seulement à comprendre quelle place doit tenir la gymnastique dans l'éducation.

— Vous avez raison, les sports sont excellents pour la jeunesse. Je sais d'ailleurs que vous en êtes fanatique, et que vous les pratiquez tous avec succès.

— Ceci est exagéré; mais en effet, j'y consacre une grande partie de mon temps.

— Peut-être les bureaucrates, à qui vous reprochez de ne pas s'adonner à ces plaisirs, selon vous si hygiéniques, n'y mettent-ils pas autant de mauvaise volonté que vous le pensez. Quelquefois, je vous assure, ils ne demanderaient qu'à être moins sédentaires, mais ils n'en ont pas le loisir. Ils sont dans l'obligation de travailler pour gagner leur vie et celle de leur famille. Vous-même, par exemple, ne négligez-vous pas d'autres travaux plus sérieux pour cultiver vos goûts sportiques?

— Ah! moi, j'ai des loisirs; je n'ai même que cela. Mais ma mère a des relations si étendues, que je trouverais sans peine une occupation si je le désirais. Pour le moment, je suis passionné d'automobilisme. J'ai commandé une petite machine, pratique et élégante, qui me sera livrée au printemps prochain, et si vous

me permettez de vous en faire les honneurs, j'en serai fort heureux, madame.

— Je vous remercie de cette offre gracieuse; ma nièce et ma fille s'occupent beaucoup de ces nouveautés : traction par l'électricité, la vapeur et le pétrole, ces choses, bientôt, n'auront aucun secret pour elles.

— Il le faut bien, ma tante. On ne serait pas du dernier bateau si l'on ignorait ça.

— Alors, j'avoue en être bien peu, mon enfant.

Hubert s'était levé pour prendre congé.

— Monsieur, à Paris, je reste chez moi le mercredi de quatre à sept heures. J'espère que vous nous ferez l'amitié de venir de temps en temps nous voir.

Martholl remercia et se retira, accompagné des deux jeunes filles qui, à Étretat, avaient pris l'habitude de reconduire les visiteurs jusqu'à la grille du parc.

Dans le jardin, Denise taquina encore Hubert sur sa désertion : Alice des Blandières allait lui faire payer cher un pareil procédé. Mademoiselle Gardanne prévoyait complaisamment

tout le mal qu'il aurait à rentrer en grâce auprès de son amie, quand il la rencontrerait dans le monde.

Lui, il l'écoutait vaguement, répondait à peine et regardait Marie-Thérèse. Elle marchait d'un pas rythmique, soulevant d'une main molle sa robe de laine gris pâle tout unie. Ce geste inconscient moulait son corps aux lignes parfaites, d'une grâce exquise en sa sveltesse. Dans ses cheveux dorés et ondés, se jouait la lumière. La tête légèrement inclinée vers le sol et les yeux mi-clos, comme s'ils voulaient garder leur secret, rendaient plus nette l'ombre des longs cils sur l'ovale régulier des joues; le nez aux narines vibrantes, la bouche aux lèvres rouges un peu fortes et bien dessinées, le menton fin, le teint transparent, faisaient d'elle sur ce fond de verdure automnale, un ravissant spectacle de beauté.

Hubert, pour la regarder plus longtemps marcher ainsi préoccupée et silencieuse à deux pas de lui, eût souhaité que Denise fût plus bavarde, et l'allée des peupliers infiniment plus longue. C'était un dilettante en manière de vivre.

Il se félicitait d'avoir pressenti « une nature » en Marie-Thérèse, et un attrait grandissant l'attachait à elle.

L'esprit blasé de Martholl, dévoyé par la vie facile qu'il avait toujours menée, trouvait un charme nouveau à l'étude de cette jolie et saine âme de jeune fille. Il n'avait jusqu'alors demandé à l'amour qu'une ivresse légère, une griserie douce. Jamais cette passagère impression ne laissait dans son cerveau, dans son cœur, d'autre trace que le souvenir d'un plaisir momentané. La tendresse faite de sacrifice, d'abnégation, de dévouement, l'amour sérieux enfin, il n'y croyait pas. Et pourtant, toutes sortes de sentiments qu'il eût impitoyablement qualifiés de « vieux jeu » autrefois, faisaient de lui leur proie maintenant. Il trouvait le pépiement des oiseaux exquis; les feuilles frémissantes chantaient à ses oreilles des mélodies inconnues; toute la nature se révélait à lui captivante et belle, et il associait dans son esprit la beauté de Marie-Thérèse à ce culte un peu païen qui le poussait à désirer s'agenouiller et à adorer Dieu dans les êtres et dans les choses.

Mais on était arrivé devant la grille. Comme jamais l'émotion n'entraînait Hubert à négliger le soin de son attitude, il prit l'une après l'autre les mains des cousines, les baisa avec respect, et, silencieux et correct, il franchit le seuil et s'éloigna.

— Bon voyage ! monsieur Dumollet ! — fredonna Denise, quand il fut un peu loin.

Puis, brusquement :

— Je file, Marie-Thérèse, car il faut que j'essaie une robe avant le dîner. A tout à l'heure !

Et elle courut à travers la pelouse, coupant au plus court.

Lorsque Marie-Thérèse fut seule sous l'allée de peupliers, en analysant ses sensations elle s'aperçut qu'un adieu définitif lui eût causé, à elle aussi, quelque peine. Elle se sentit troublée et un peu triste en songeant que les journées heureuses de cette saison si gaie appartenaient déjà au passé.

Elle remontait lentement l'avenue, toute à ses pensées, quand elle entendit marcher derrière elle. Machinalement elle se retourna et

ne put réprimer une exclamation de surprise, en apercevant Hubert.

— Vous ?

— Oui, encore moi. Excusez cette indiscrétion ; mais j'ai aperçu, de la route, mademoiselle Denise qui gravissait le talus et disparaissait sous les sapins, et je n'ai pu résister au désir de vous voir encore, de me trouver seul un instant avec vous, pour vous dire un adieu moins banal...

— Le premier l'était-il donc ?

— Dans la forme, sinon dans le fond... Je suis si malheureux de m'en aller !

— Si malheureux que cela ?

— Bien plus que cela. J'ai trouvé en vous, mademoiselle, l'idéal de la jeune fille rêvée par tout homme soucieux de voir réunis, l'intelligence, la beauté, le charme, l'élégance. Vous êtes la plus séduisante, la plus...

— De grâce, arrêtez votre énumération. Voyez, je ris pour ne pas vous montrer ma confusion, mon...

— Votre ?... achevez, je vous en conjure ! Ce trouble possède un tel attrait !... Si vous

saviez à quel point me rendent heureux cette rougeur, ce rire interrupteur d'une émotion peut-être plus forte et plus sincère...

— N'allez pas croire... j'ai voulu dire que je regrette...

— Mon départ? mon Dieu, vous diriez aussi cela à Platel, à d'Ornoy ; il n'y a pas là matière à rougir; mais, moi, je suis triste, profondément triste de vous quitter; vous en doutiez-vous?

— Nul départ n'est joyeux; j'aurais aimé que vous pussiez rester encore...

— Est-ce vrai? pourquoi alors ne pas me retenir?

— Vous devenez un peu exigeant en fait de démonstration amicale.

— Oui, j'ai à votre endroit de terribles exigences. Me permettez-vous de vous les dire, puisque vous semblez ne vouloir pas les deviner?

Mais le loyal sourire qui rayonnait sur les lèvres de Marie-Thérèse s'effaça, et son visage prit soudain une expression grave :

— Monsieur Martholl, prenez garde! Ne

vous hâtez pas d'exprimer des sentiments trop... vifs. La grande intimité dans laquelle nous venons de vivre tous pourrait vous abuser sur la nature de la sympathie que vous m'inspirez, que je vous inspire.

— Pourquoi dites-vous cela?...

— Parce que j'ai peur que vous ne donniez bien de l'importance à une attirance très reelle, sans doute, mais dont les bases sont encore trop fragiles pour impliquer un sentiment sérieux.

— Vous êtes sage exagérément.... Sachez-le, mademoiselle, je n'ai qu'un désir, maintenant qu'il me faut vous quitter: celui de vous retrouver. Et non pas seulement pour continuer une agréable relation, mais parce que je vous aime... Ne vous éloignez pas, Marie-Thérèse, je vous en conjure! Oui, je vous aime, et mon plus cher désir serait d'obtenir votre main...

— Je vous en prie, ne me dites plus rien; à Paris, je vous écouterai... Qui sait, d'ailleurs, si le séjour que vous allez faire à Valrémont ne modifiera pas vos idées?

— Comme vous êtes froide et presque mé-

chante! Les sentiments que j'ai pour vous depuis que je vous ai vue...

— Oui, oui, je connais ces jolies phrases; si sincères qu'elles soient, faites-m'en grâce, je vous en prie. Ce n'est ni l'heure, ni le lieu de me les dire, — se hâta d'interrompre la jeune fille, qu'embarrassait l'attitude pressante d'Hubert.

— Alors, il faut absolument que j'attende pour être fixé sur mon sort? interrogea-t-il, en prenant la main de Marie-Thérèse entre les siennes. Avouez que c'est un peu dur! Puis-je, au moins, aller vous rendre visite dès que je serai à Paris, dans les derniers jours de novembre?

— Venez. Maman vous y a autorisé.

— Si je pouvais croire qu'en m'accordant cette faveur, vous prenez une sorte d'engagement d'accueillir ma demande? murmura Hubert en appuyant ses lèvres sur la fine main que la jeune fille lui tendait pour un définitif adieu.

Marie-Thérèse, sans répondre, dégagea d'un souple mouvement sa main prisonnière, et, souriante, ayant passé son bras sous celui du

jeune homme, elle l'entraîna doucement vers la grille laissée ouverte, en disant :

— Cette fois, vous l'avez bien mérité, je vous mets à la porte, foulant aux pieds les devoirs de la plus ordinaire hospitalité. Mais c'est par intérêt pour votre estomac ! Il est tard, je ne veux pas vous empêcher de dîner, malgré tout le plaisir que je prends à vous entendre... Allons, adieu !

— Non ! dites : au revoir et à bientôt, sans cela je ne m'en vais pas... j'y suis décidé, et la nuit me trouvera en faction devant votre porte !...

La jeune fille sourit, et, conciliante :

— A bientôt donc, dit-elle.

Ces simples mots furent prononcés dans une inflexion de voix si suave, qu'ils remplirent Hubert d espoir. Il s'éloigna brusquement, ne voulant pas compromettre la douceur de cet adieu.

Marie-Thérèse, appuyée contre un des piliers en pierre de la grille, suivit des yeux le jeune homme qui s'éloignait dans le bleu du soir.

Sur la route déserte elle le vit longtemps.

Elle éprouvait une joie émue; ce sentiment était-il causé par celui qui s'en allait là-bas, ou par le charme enveloppant du crépuscule? Un grand calme s'épandait en elle, autour d'elle; à l'horizon la mer semblait endormie.

Hubert se retourna plusieurs fois, comme attiré par le fluide des regards de Marie-Thérèse, puis sa silhouette s'effaça, lointaine, entre le poudroiement de la route et les derniers reflets d'un amas de nuages blancs.

Lorsque le jeune homme eut disparu, Marie-Thérèse ferma les yeux un instant. Elle ne le voyait plus, mais elle gardait son image. Le plaisir qu'elle éprouvait de l'aveu entendu s'avivait encore de ce fait que celui qui l'avait prononcé possédait un sourire séduisant et des yeux persuasifs. Elle revit aussi, serrant sa main, une main longue et blanche ornée d'une curieuse bague ancienne.

— Il me plaît, murmura-t-elle.

IX

Ainsi peu à peu chacun quittait Étretat. Au Casino, sur la plage, on ne rencontrait plus que de rares baigneurs. Une vie calme, retirée au fond des villas, remplaçait le mouvement et l'animation qui régnaient pendant la saison.

Madame Aubry jouissait beaucoup du charme de l'automne ; elle goûtait alors pendant quelques semaines un repos véritable, qui lui faisait reculer son départ jusqu'aux premiers jours de novembre. Cette décision n'était pas accueillie de la même façon par les deux cousines. Dès qu'elle ne se trouvait plus entourée d'une société aimant à s'amuser et uniquement

occupée à se créer des distractions nouvelles, Denise s'ennuyait terriblement. Dans sa hâte de retrouver Paris et les visites, les courses aux magasins, elle harcelait sa tante de doléances sur l'humidité de l'atmosphère, sur la tristesse d'un tête-à-tête avec la nature, sur l'ennui de ne plus voir personne, car les villas se fermaient une à une, et l'unique distraction mondaine consistait, pendant ce mois d'octobre, à assister sur le quai de la gare, aux adieux des derniers attardés.

Marie-Thérèse, au contraire, se plaisait devant cette plage devenue déserte et lui découvrait un charme insoupçonné.

Depuis le départ de la foule bigarrée et encombrante des baigneurs, il lui paraissait que la nature changeât d'aspect. Pour recevoir ces hôtes de passage, pour ne pas effaroucher leurs yeux de citadins plus habitués aux décors de théâtre qu'à sa réelle magnificence, cette nature paraissait consentir à se montrer plus banale et moins sauvage. Ce devait être une concession faite à ces profanes, venus des villes pour se pâmer d'admiration devant elle pendant deux

mois, et qui, ce temps une fois écoulé, se hâtaient de la fuir et de l'oublier.

La mer aussi paraissait autre à la jeune fille, plus grandiose et plus tragique, battant des falaises plus abruptes, et l'horizon, que rayait seul le vol des blancs goëlands, plus lointain.

Ce paysage était-il le même que celui qu'avaient contemplé les habitués du Casino? Maintenant il y flottait de vaporeux voiles de brumes, et cette terre normande, à la verdure d'émeraude pâlie, aux horizons brisés par le brouillard, semblait, comme aux premiers âges du monde, sortir de l'onde et du chaos. Paré ainsi d'une grâce mystérieuse, ce pays dont Marie-Thérèse connaissait pourtant tous les recoins, procurait à son imagination le plaisir d'évoquer des contrées inconnues à la place des fermes, des villages et des champs qu'elle savait là.

C'était surtout aux jours où le ciel plus brumeux lui donnait ces illusions, que Marie-Thérèse goûtait le charme de ces promenades. Suivie par Flag, son colley au poil roux, elle s'en allait à travers la campagne, sans autre

guide que sa fantaisie, choisissant un sentier parce qu'il serpentait joliment entre des buissons couleur de rouille, et dirigeant ses pas du côté où lui plaisaient la teinte du ciel et la forme des nuages.

De temps en temps, elle oubliait un peu la nature pour penser à Hubert. Elle le revoyait dans l'allée de peupliers, lui baisant les mains. C'était donc vrai? il l'aimait? Personne encore ne lui avait parlé ainsi. De cette voix musicale, enveloppante, lui venaient les premières paroles d'amour qu'elle eût entendues. Pourquoi lui avait-elle plu? pourquoi elle plutôt qu'une autre? La trouvait-il donc plus séduisante, plus aimable, plus intelligente que les jeunes filles qu'il connaissait? Il l'avait remarquée au milieu de ses amies, si jolies pourtant... Jamais elle n'avait pensé qu'elle pût leur être préférée. Et cependant Hubert n'attendait qu'un mot de sa part pour demander sa main. De loin, il lui apparaissait plus charmant. Elle se rappelait avec plaisir ses attitudes élégantes, son visage distingué coupé par l'or d'une moustache brillante. La jeune fille n'était même plus agitée

par la crainte de trouver en lui un esprit superficiel, tant l'avait conquise le flirt aimable dont le souvenir s'exagérait, romanesque et attrayant, dans le silence de la solitude, et parfois elle se surprenait à compter les jours qui la séparaient de ce mercredi où elle le reverrait.

Quelle place prenait déjà dans sa vie cet inconnu d'hier! Tout occupée de lui, elle pensait aux soirées, aux bals, aux promenades, aux nombreuses occasions qu'il avait saisies avec empressement pour se rapprocher d'elle et lui confier ses secrets espoirs.

Après avoir épuisé le sujet de ces souvenirs, elle s'essayait à des projets d'avenir; seulement, lorsqu'elle imaginait ce que serait leur existence si la destinée les réunissait, elle ne se représentait que fêtes, voyages, plaisirs de toutes sortes. Quant à une vie tranquille, intime, sereine, dans le calme de la maison, il lui devenait impossible d'en évoquer l'image en compagnie de ce mondain si impérieusement absorbé par la vie extérieure.

Non, elle ne se voyait pas avec lui au coin

du feu, travaillant sous la lampe, et des enfants jouant autour d'eux. Hubert ne serait jamais un homme d'intérieur capable d'accomplir de simples devoirs, et cela était regrettable; elle voulait bien faire deux parts de son temps et en donner une au monde, mais elle eût aimé aussi imiter ses parents, qui goûtaient un tel bonheur à être toujours l'un près de l'autre! M. et madame Aubry vieillissaient ensemble dans une tendresse réciproque que n'avaient point affaiblie les années.

Leur exemple prouvait donc à Marie-Thérèse qu'elle ne se trompait pas en aimant les joies familiales. Au soir de la vie, le bonheur consiste à se retrouver en tête à tête; mais, pour goûter la douce paix du foyer, il ne faut pas l'avoir délaissé trop longtemps, sinon le charme est rompu et l'on ne sait plus s'y plaire.

L'âme forte et droite de Marie-Thérèse la rendait prudente, bien qu'elle fût sous le charme d'Hubert; et, si elle prolongeait le mystère de leur entente, c'était moins pour jouir du cher secret que pour étudier ce futur fiancé, afin de ne pas jeter à la tête d'un indigne cette belle et

noble tendresse que les cœurs aimants transforment en durable amour.

Aussi, pour se livrer à ses pensées, Marie-Thérèse recherchait-elle la solitude, d'autant que les entretiens de sa cousine l'horripilaient, en accentuant, pour ainsi dire, ce côté snob qu'elle regrettait de rencontrer chez Hubert. L'admiration de certaines gens vous fait ainsi, parfois, prendre en horreur ce qu'on serait disposé à aimer.

Un jour que la jeune fille revenait d'une longue promenade, elle trouva Denise qui lisait au salon, étendue sur un divan. Celle-ci, en voyant entrer sa cousine, l'accueillit d'un rire moqueur.

— Peut-on se mettre dans un pareil état ! Mais tu es couverte de boue! Quel étrange plaisir trouves-tu à marcher pendant des heures dans la terre mouillée ? Tu diras tout ce que tu voudras — continua-t-elle en s'étirant avec un bâillement prolongé, — la campagne est insipide à cette époque-ci, et il faut, pour s'y plaire, avoir des goûts singuliers, ou... être amoureuse ! Heureusement, ma tante vient de

m'annoncer une bonne nouvelle : nous partirons après la Toussaint, c'est-à-dire mardi. Il était temps ! je me faisais l'effet de quelque vêtement oublié dans une armoire et qui commencerait à se manger aux vers.

— J'aime assez tes comparaisons, dit Marie-Thérèse, qui regardait ses souliers humides fumer devant la flamme du foyer, elles ne sont pas banales.

— Dis donc, fit Denise qui suivait déjà une autre idée, nous allons être joliment ridicules en arrivant à Paris : des chapeaux de paille en plein novembre...

— Bah ! les reporters de la mode ne font pas la haie autour des gares ainsi qu'à la sortie de l'Hippique, et l'on ne notera pas nos toilettes comme si nous étions demoiselles d'honneur à un grand mariage.

— Je m'inquiète peu du trajet de la gare à la maison, mais je n'ai plus rien à mettre et il faut quelques jours pour se documenter sur ce qui se porte, et un certain temps pour choisir entre les créations nouvelles.

— Sois tranquille ! tu ne seras pas déshono-

rée parce qu'on t'aura rencontrée dans une toilette dont le cachet ne serait pas assez automnal.

— Ça dépend de la personne que je rencontrerai. Je ne voudrais pas que ce fût Martholl, par exemple.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il représente pour moi l'arbitre de l'élégance. C'est étonnant ce qu'il s'y connaît en toilettes féminines. As-tu remarqué qu'il nous regarde toujours des pieds à la tête comme s'il était juge dans un concours de beauté ? Enfin, on est flatté quand il dit avec flegme : « Vous avez une jolie robe » ; ou : « Ce chapeau vous sied à merveille ». Cela m'est arrivé deux ou trois fois, cet été, de glaner quelques éloges, eh bien ! j'éprouvais le même sentiment d'orgueil que le jour où j'ai gagné un lapin au tir au pistolet de la fête de Neuilly, après avoir six fois troué le noir.

— Sans doute, Martholl serait heureux s'il t'entendait ; je pense que ce genre de succès doit le flatter énormément ; oui, si j'en juge par l'effet qu'il te produit, ce jeune homme doit posséder une âme de grand couturier.

— Est-ce avec l'intention de le déprécier que tu en parles ainsi ? Il y a une certaine ironie dans tes paroles...

Marie-Thérèse ne daigna pas répondre ; Denise se tut un instant et reprit, en regardant sournoisement sa cousine :

— Veux-tu que je te dise ? Tu es une cachottière, tu ne veux pas me faire de confidences, tu dissimules ton jeu. Voyons, avoue donc qu'il t'a fait la cour ?

— Si tu t'en es aperçue, il est inutile de me le demander.

— Je voudrais savoir où en est ce flirt transcendant, et si Hubert te plaît ?

— Certes, il me plaît ; mais je ne le connais pas assez pour avoir sur lui un sentiment définitif.

— Attends-tu, pour te décider, de le revoir à Paris en tenue de ville ? Crains-tu les désillusions que nous eûmes l'année dernière en retrouvant, en chapeau haut de forme et en redingote, ce Marcel Mingot que nous avions trouvé si bien ici, avec son grand feutre gris et son surprenant costume de bicycliste ?

— Non, non ! sur ce chapitre-là je suis tranquille ; de quelque façon que Martholl soit vêtu, ce doit être toujours avec cette recherche qui lui vaut tant d'admiratrices. Je voudrais seulement, pour te donner mon avis, voir plus souvent Hubert, afin de le mieux connaître.

— Sais-tu une chose ? Eh bien, cela m'étonne qu'il se soit si fort emballé sur toi !

— Tu es plutôt gentille et cette aménité me touche !

— Avant de te révolter, attends un peu que je m'explique : Je t'accorde que tu as tout ce qu'il faut et plus qu'il ne faut pour plaire aux plus difficiles, puisque tu es riche et jolie.

— Riche surtout, pas vrai ?... Merci ; décidément, tu me rends justice !

— Seulement, continua Denise imperturbable, moralement tu n'es pas la femme qu'il lui faut, tu n'es pas assez *fast*, assez dans le train. Certes, tu as l'air d'y être, mais je te connais, je sais qu'il t'arrive bien souvent d'en descendre, parce que tu ne t'y amuses pas. Quand tu vois une gentille petite station, tu stoppes.

— Alors ?

— Alors, je parierais pour l'incompatibilité d'humeur entre vous.

— Avant de nous chercher obligeamment des motifs de rupture, il serait tout au moins prudent d'attendre que Martholl eût sollicité ma main !

— S'il ne l'a pas encore demandée, il la demandera, sois-en sûre, et je ne vois pas trop quelle raison te ferait refuser un fiancé aussi extraordinairement chic. Va, n'en doute pas, il y a quelque chance que tu deviennes bientôt madame Hubert Martholl. Tu ne veux pas avoir l'air de l'accepter trop vite ; mais c'est une tactique.

— Oh ! Denise, protesta Marie-Thérèse, pourquoi ne crois-tu pas ce que je te dis ?

— Mais tu ne me dis rien.

— Quel motif aurais-je de te confier que j'aime Hubert quand ce n'est pas encore vrai ?

— J'aime cet « encore » dépourvu d'artifice, il me semble révélateur... Ma chère, je voudrais que tu prisses une décision. Franchement, je t'avouerai que je serais contente de te

voir mariée ; d'abord, parce que beaucoup plus jolie que moi, tu me fais du tort ; ensuite, parce que nous pourrions sortir seules. Plus de chaperon, quelle chance ! Sans compter que ton mariage mettrait en circulation dans notre milieu quelques jeunes hommes de plus ; les amis de ton mari seraient mes amis ! Pourquoi ne compterais-je pas sur eux ?

— Cette fois-ci, je comprends ton désir de me voir enchaînée ; mais qu'importe pour tes projets que ce soit avec Martholl plutôt qu'avec un autre ?

— Hubert me plaît. Je le trouve très bien. Quand nous irons ensemble au théâtre j'aimerais assez l'avoir dans le fond de la loge ; les hommes comme lui font valoir les femmes qu'ils accompagnent. Il est gentleman depuis la coupe de ses cheveux jusqu'à la forme de ses chaussures, et, avec cela, une aisance, une désinvolture ! Dieu nous préserve du monsieur ordinaire, du mannequin toujours endimanché ou de la tête de coiffeur ! J'aimerais encore mieux la tête de turc !

— Que tu es donc amusante !... Mais tu

serais vraiment douloureuse si l'on avait le malheur de prendre tes boutades au sérieux! Dans ton unique recherche du chic et du bon ton, que fais-tu de cette plus noble aspiration: la tendresse de cœur qui doit identifier la femme à l'homme aimé? Les exigences du monde semblent bien mesquines, mises en balance avec cette joie de l'âme. L'intimité sans l'amour, sans un amour aussi noble, aussi doux que celui qui unit mon père et ma mère, que serait-ce pour moi? Un martyre! Permets donc que je réfléchisse avant de risquer mon avenir pour hâter ton émancipation, et te procurer la vanité très décorative de me voir prendre un mari qui ferait bien dans le fond d'une loge. En revanche, je te promets de te tenir au courant de mes décisions, puisqu'elles t'intéressent si directement! Mais, je te prie instamment, quand nous rentrerons à Paris, de ne pas claironner que je suis fiancée, car je ne le suis pas.

— Si je dis un peu trop vite tout ce qui me passe par la tête, mon excuse est que je n'y attache aucune importance.

— C'est justement ce que je te reproche, ma chère. Si tu n'attaches aucune importance à ce que tu dis, il n'en est pas de même pour ceux qui t'entendent.

— Puisque tu me grondes, je ne souffle plus mot, fit Denise en ramassant son livre qui avait glissé à terre.

Pourtant, après un court silence elle reprit, craignant d'avoir contrarié sa cousine, et voulant la sortir de sa mauvaise impression :

— Dès que nous serons à Paris, veux-tu faire toutes nos courses ensemble? Nous irons luncher au Palace des Champs-Élysées, et essayer des chapeaux, puis voir les modèles de Doucet l'incomparable, veux-tu?

Mais Marie-Thérèse n'écoutait plus. Assise devant le feu, engourdie par la fatigue de la marche et par la chaleur succédant au froid qui l'avait pénétrée, elle entendait distinctement en elle deux voix; l'une caressante, inspirée des propos de Denise et l'incitant, pour les mêmes motifs, à se montrer enchantée de l'assiduité d'Hubert; l'autre, évoquant des considérations

d'un ordre tout différent, n'ayant plus rien à voir avec la beauté, le chic ou la situation sociale du jeune homme, et celle-ci, dominatrice, impérieuse, lui conseillait d'attendre avant de se décider.

Connaissait-elle celui qui sollicitait de se lier à elle? Il est vrai que deux mois d'intimité à la mer aident à se faire une opinion sur les gens. Le temps ne lui avait pas manqué pour apprécier Hubert comme flirt; elle savait, à n'en pas douter, que c'était un sportsman accompli, que sa conversation d'homme de club distrayait agréablement ses auditeurs, mais elle comprenait aussi que, moralement, il lui demeurait parfaitement inconnu. De quoi vivait la pensée de cet homme? Quelle pouvait être la nature de ses aspirations, la valeur de sa conscience, le but de sa vie? Vers quelles ambitions ou quels rêves dirigeait-il sa volonté? Elle prévoyait déjà quelle souffrance ce lui serait de découvrir trop tard qu'ils ne s'entendraient jamais sur certaines questions, et que les choses auxquelles elle attachait le plus d'importance, qui lui tenaient le plus au cœur,

le trouveraient peut-être indifférent, voire hostile.

Loin d'imiter la plupart des jeunes filles qui ne demandent trop souvent au fiancé attendu que la fortune ou une situation enviée, elle se préoccupait surtout des qualités d'âme de l'homme à qui elle engagerait sa vie. Elle sentait que le mariage est chose grave, et qu'il ne faut pas en nouer légèrement les nœuds. Pour être sûre de demeurer toujours la main dans celle d'un compagnon choisi, il faut d'abord savoir si cette main est loyale, si elle pourra vous protéger, vous conduire, vous garder de toutes les épreuves.

Élevée par une mère intelligente et sérieuse, qui s'était appliquée à développer le cœur et l'esprit de sa fille, Marie-Thérèse avait appris qu'il est parfois dangereux de juger qui que ce soit sur des dehors plus ou moins brillants; aussi désirait-elle, pour apprécier la culture morale et intellectuelle de Martholl, d'autres circonstances qu'une période de flirt aux bains de mer. Sa jeune sagesse la portait à écouter cette voix de la raison qui lui conseillait de ne

pas hâter son choix, de ne pas précipiter des fiançailles, dans l'émotion inconsidérée de l'attrait indéniable qu'elle ressentait pour ce jeune homme.

X

Les Aubry de Chanzelles étaient revenus à Paris depuis un mois. Ils occupaient un vieil hôtel de la rue de Vaugirard. La grandeur des pièces, la hauteur des plafonds, la tranquillité de la vaste cour, où une herbe discrète verdissait les pavés, et surtout la façade au midi, sur les grands arbres du Luxembourg, en faisaient une demeure attrayante.

Malgré toute la calme raison de Marie-Thérèse, le temps écoulé entre l'arrivée et ce mercredi où elle devait revoir Martholl, lui parut long. Quel cœur de jeune fille ne serait

troublé par le mirage charmant de l'amour entrevu ?

Ce premier jour de réception si impatiemment attendu arriva enfin.

Vers trois heures, encore seule au salon, la jeune fille jouissait par avance du plaisir qu'allait lui apporter la visite d'Hubert. Comment le retrouverait-elle ? Toujours aussi épris malgré ces semaines de séparation ? Et s'il ne venait pas ? Cette idée la rendait anxieuse, elle consultait l'heure avec inquiétude.

Pour dissiper son énervement, elle s'approcha d'une fenêtre, en releva le store de vieille guipure, et regarda le grand jardin qui se déroulait devant elle.

Par cette journée ensoleillée de décembre, rien n'eût révélé l'hiver ni la nature endormie, tant l'herbe et les buissons étaient encore verts, si les arbres n'eussent dressé sur le ciel leurs branches dépouillées et nues, tels des squelettes décharnés. Une claire lumière épandait ses rayons, et les avenues fourmillaient d'enfants joyeux, printemps de chair en cette arrière saison. Des feuilles mortes mettaient en masse

serrée leurs taches jaunes et brunes sur le sable clair des allées. Les nourrices enrubannées portaient sous leurs longues pelisses le doux poids des bébés, tandis que des silhouettes pâles et cassées de pauvres vieux traînaient leurs pas lents et fatigués sous la fausse ardeur de ce soleil de décembre. Cela faisait un tableau pittoresque qui aurait dû détourner l'esprit de Marie-Thérèse de la pensée qui l'occupait; mais la contemplation du Luxembourg ne calmait guère son impatience. Ses regards distraits se détournaient souvent pour suivre les voitures qui sillonnaient la rue, et, si l'une d'elles semblait sur le point de s'arrêter devant la porte cochère de l'hôtel, la jeune fille sentait son cœur battre un peu plus vite.

Elle était là depuis un moment quand Denise entra silencieusement dans le salon. Elle s'approcha d'une glace pour contempler l'effet de la traîne de sa robe en drap rouge brodé, passa sur ses bandeaux noirs une main légère, puis, se tournant vers sa cousine qui ne l'avait pas entendue :

— Eh bien! qu'est-ce que tu fais à ce poste-vigie?

Marie-Thérèse tressaillit comme prise en faute, mais vite remise :

— Tiens, c'est toi, Denise? répondit-elle sans bouger de son observatoire, tu entres dans les chambres comme les rais du soleil, sans faire de bruit... Tu vois, je suis Sœur Anne; je regarde si le Luxembourg verdoie et si l'asphalte poudroie.

— Et que vois-tu venir, Sœur Anne?

— Rien!

— Sœur Anne est une petite menteuse, fit Denise en riant, une menteuse doublée d'une égoïste. Le verdoiement des arbres et le poudroiement de la rue lui importent peu. Elle guette tout simplement la venue de celui qu'elle attend.

Marie-Thérèse, un peu gênée, rougit. Alors Denise s'approcha d'elle, lui passa un bras autour de la taille, puis à son tour regarda au dehors.

— De quel côté doit-il venir, le beau Martholl?

— Mais il ne viendra peut-être pas, murmura Marie-Thérèse, mécontente de s'être trahie elle-même par sa hâte nerveuse de revoir Hubert.

— Eh! fit Denise incrédule, que Martholl oublie de venir, voilà, j'en suis sûre, une chose que tu ne redoutes pas! Il est facile de prévoir qu'on nous l'annoncera sur le coup de cinq heures.

Marie-Thérèse parcourait maintenant le salon. Experte à donner aux choses une allure gracieuse, elle arrangeait les fleurs dans de grands vases, changeait de place certains bibelots, relevait les coussins de vieilles soies. Elle s'approcha de la table à thé, où le lunch était déjà préparé, et, agacée de voir Denise ne pas quitter son poste d'observation, elle l'appela :

— Viens donc un peu m'aider, au lieu de tirer des horoscopes. Ton frère est-il revenu?

— Oui, avant-hier.

— Est-il content de son voyage en Autriche? Il a promptement semé le studieux Jean au cours de sa route.

— Il a mené la grande vie et a été présenté à plusieurs archiducs !

Marie-Thérèse sourit :

— Je suis certaine alors que cela suffit pour qu'il trouve le pays merveilleux.

— Méchante !

— Non, en vérité, je suis plutôt contente que Bertrand soit heureux à si bon compte ; il est de ceux qui tirent de la joie de toutes ces petites satisfactions de vanité... combien je les envie !

— Que tu puisses envier quelque chose ou quelqu'un, pour le moment, voilà ce qui ne s'explique guère.

— Pourquoi ?

— Mais parce que tu as en perspective tout ce que l'on peut rêver.

— Peut-être... murmura Marie-Thérèse distraite.

Son regard erra par le salon, puis, désignant sur une petite console Louis XV une grande coupe de cristal d'un vert teinté d'or, dans laquelle baignaient des violettes de Parme :

— Regarde la jolie coupe... Jean vient de nous l'envoyer de Bohême.

— A propos, qu'est-ce qu'il devient, votre Jean ? Ne le verra-t-on plus ?

— Il est toujours en Allemagne, lui. Je pense qu'il s'y plaît, car il ne parle pas de revenir. Jacques est allé le rejoindre et nous a écrit qu'il travaillait beaucoup. Demain, Jacques sera ici ; si tu tiens aux nouvelles il t'en donnera de plus fraîches.

— Merci de l'attention ; la santé de Jean me laisse assez calme ; je parierais qu'il va vous ramener quelque Gretchen ; il faut être allemande pour consentir à s'appeler madame Durand. Nous vois-tu affligées d'un nom pareil : madame Durand ! m'ame Durand !

— Tous les noms prononcés ainsi seraient forcément aussi laids... Alors ce qui te décidera, quand tu voudras te marier, c'est le nom chic que tu pourras faire graver sur tes cartes et donner aux comptoirs des magasins, après y avoir terminé tes achats ?

— Enfin, je ne voudrais tout de même pas cesser d'être Denise Gardanne pour devenir

madame Durand, madame Dupont ou madame Boucher; il me semble que cela me donnerait un air de vulgarité indélébile.

— J'avoue que, lorsque j'ai souhaité quelques qualités à mon mari probable, j'ai toujours omis de formuler le vœu qu'il m'apportât un nom décoratif. Ah! voici maman.

— Bonjour, tante! s'écria Denise.

— Bonjour, ma chérie, fit madame Aubry en embrassant la jeune fille. Verrai-je ta mère aujourd'hui?

— Non, tante; maman a encore la migraine cela lui arrive souvent. Mais Bertrand viendra me chercher.

La porte du salon s'ouvrit. Deux dames âgées, vêtues de noir, entrèrent discrètement. C'étaient deux parentes de province que madame Aubry accueillit avec une amabilité affectueuse. Presque aussitôt le domestique introduisait Hubert Martholl.

Denise, se penchant vers sa cousine, murmura triomphante à son oreille :

— N'avais-je pas raison de dire qu'il viendrait sûrement aujourd'hui?

Marie-Thérèse, un peu troublée, l'entendit à peine. Elle suivait des yeux Martholl, toujours élégant et correct, qui s'inclina profondément devant madame Aubry. La jeune fille s'étonna qu'un élan ne l'eût pas jeté vers elle, et trouva l'émoi qui la poignait hors de situation, tout à fait incompatible avec le savoir-vivre mondain. Quelle étrange nature elle se découvrait! Elle-même avait calmé l'essor des sentiments d'Hubert les mois derniers, et voilà qu'à cette minute elle aurait voulu qu'il manifestât son ancienne ardeur. Elle éprouvait une déception au lieu d'une joie, comme si elle eût été désillusionnée de le voir sous cet aspect de visiteur correct, maître de lui.

Après quelques instants consacrés à madame Aubry, quand il vint auprès de Marie-Thérèse, celle-ci, par un effort de volonté, recouvra son calme habituel, et l'échange de sa poignée de main avec Hubert fut banal à souhait. Devant cette curieuse réaction d'âme, ce fut Denise qui, vive et cordiale, brisa la gêne passagère éclose entre eux. Elle les entraîna au petit salon sous prétexte que l'interminable conversation

que madame Aubry avait engagée sur la famille avec les cousines de province, la troublait; elle installa Hubert confortablement, et s'écria moitié sérieuse, moitié ironique :

— Eh bien, cher ami, donnez-nous vite des nouvelles de votre cœur; est-il toujours au bon degré pour nous ?

— Certes, plus que jamais; en auriez-vous douté? il marque trente degrés au-dessus de zéro.

— Marie-Thérèse, non; elle n'en doutait pas; mais moi j'en doutais, monsieur Serre-Chaude!

— Denise! s'exclama Marie-Thérèse, vraiment froissée de l'étourderie de sa cousine.

— Eh bien, n'est-ce pas vrai?

Pour rompre l'animosité qu'il sentait naître entre les deux jeunes filles, Martholl, avec habileté, s'adressa à Marie-Thérèse :

— Ne regrettez pas ce qu'a dit mademoiselle Denise; elle vient de me rendre si heureux!

— Si heureux?

— Oui, mademoiselle, car, sans elle, peut-être ne m'auriez-vous pas laissé voir la confiance justifiée que vous avez en moi. J'ai cru que ce

mercredi n'arriverait jamais. Positivement, ces deux mois écoulés m'ont semblé contenir plus de jours que les autres. Savez-vous que j'ai éprouvé une véritable sensation de vide après vous avoir quittées toutes les deux? Je me tenais à quatre afin de ne pas retourner en arrière, et ensuite il m'a fallu un courage héroïque pour résister au désir d'aller passer quarante-huit heures à Étretat. Mais on me retenait à Valrémont. Mes fonctions m'y rendant indispensable, on me surveillait, et je n'ai pu me permettre la moindre fugue.

— Oui, oui, vous dites cela. Pourtant je suis sûre que vous vous y êtes beaucoup amusé, reprit Denise. Y avait-il de jolies femmes parmi les invitées?

— Quelques-unes. Et vous? qu'avez-vous fait pendant cette fin de séjour au bord de la mer? Ce devait être prodigieusement triste, le Casino fermé, la plage abandonnée? Je ne connais rien de plus insipide que de demeurer dans un endroit mondain quand ce n'est plus le moment de s'y trouver. En octobre, il n'y a rien à faire à la mer, c'est la saison des chasses.

Marie-Thérèse leva ses jolis yeux bruns dans une interrogation étonnée :

— Vous vous seriez déplu à Étretat pour la seule raison qu'à cette époque de l'année, il n'est pas de bon ton d'y séjourner ? Les rites de la vie mondaine exigent-ils que l'on ait une invitation dans quelque château, précisément à l'époque des chasses ?

Hubert devina une raillerie dans le sourire fin qui relevait les coins de la bouche rose de son interlocutrice; il fut dispensé de répondre, grâce à Denise qui s'écriait :

— Il a bien raison ! c'était assommant. Ce que je me suis ennuyée quand tout le monde a été parti ! Nous vivions comme des loups, il n'y avait plus personne à voir.

— C'est pour cela qu'Étretat me plaisait, reprit Marie-Thérèse. J'aime la solitude, la vie contemplative. Quel repos d'être débarrassée des indifférents !

— Est-ce pour moi que vous dites cela ? protesta Hubert.

Marie-Thérèse sourit avec malice :

— Non ; je vous aurais très bien supporté

quelques heures par jour. Ce que j'aime dans l'arrière-saison, c'est ce grand calme qui laisse au moins le loisir de penser, chose impossible quand on va constamment d'un plaisir à un autre.

Hubert comprit qu'il contrarierait Marie-Thérèse en n'émettant pas quelque opinion plus en rapport avec les goûts qu'elle venait de lui révéler; aussi crut-il prudent d'ajouter :

— Il est vrai que quand on est bien installé chez soi, avec des livres, le temps passe tout de même; et puis vous montiez à cheval, sans doute?...

— Non. Jacques et Bertrand étaient en Allemagne, nous n'avions personne pour nous accompagner. Nous nous contentions de faire de grandes promenades à pied et d'admirer les couchers de soleil; ils étaient merveilleux, n'est-ce pas, Denise?

— J'avoue que je n'ai pas l'âme aussi poétique que toi, ma chère, et que je suis moins sensible aux beautés de la nature. J'aurais donné de grand cœur tout ce décor pour une de nos bonnes soirées au Casino.

Un mouvement se fit dans le salon. Les parentes de madame Aubry se retiraient, un peu effarées par l'arrivée de quelques jeunes femmes dont les toilettes élégantes personnifiaient, à leurs yeux de provinciales timides, la redoutable insolence du luxe parisien.

Les nouvelles venues, Mabel d'Ornoy, madame des Blandières et ses filles, manifestèrent leur joie en apercevant Hubert.

— Quelle heureuse chance de vous retrouver, monsieur Martholl ! s'exclamèrent-elles.

— Justement, fit Alice, dont la figure chiffonnée apparaissait souriante et rose dans un fouillis de dentelles, justement je disais ce matin même à maman, qui dressait sa liste d'invitations pour le réveillon : n'oubliez pas M. Martholl, j'y tiens d'une façon particulière.

Hubert s'inclina :

— Je vous suis reconnaissant du souvenir que vous avez bien voulu me garder, mademoiselle.

Alice parlait avec une extrême vivacité, et le registre de sa voix demeurait dans les notes aiguës; elle continua :

— Ne me remerciez pas; mon invitation est

intéressée. De tous mes amis, c'est vous qui bostonnez le mieux; je voudrais conduire le cotillon avec vous.

Et, en parlant, elle mettait dans toute sa petite personne une grâce souriante bien propre à séduire les plus récalcitrants, ce qui n'empêcha pas Martholl de lui répondre :

— Me voilà désolé, mademoiselle, de décliner l'honneur que vous me faites; mais je ne pourrai rester pour le cotillon; je suis dans l'obligation d'aller encore à une autre soirée.

— Ah! que c'est ennuyeux! dit-elle désappointée.

Puis reprenant bien vite son aplomb, et noyant sa phrase dans un joli rire prometteur, elle ajouta :

— Au fait, je saurai bien vous retenir. C'est a la fin d'une soirée que l'on s'amuse le plus; si vous amassez chez nous des trésors de gaieté, je ne vous laisserai pas aller les dépenser ailleurs, je vous le promets!

Hubert se contenta de dire :

— L'homme est faible, et si vous employez des armes auxquelles on ne puisse résister...

— A première vue, cette jeune personne aux armes redoutables ne présente pourtant pas l'aspect mutilé d'une amazone, fit remarquer Denise, en indiquant d'un geste le buste d'Alice, dont les courbes se moulaient dans une veste de breitschwantz.

— A propos d'amazone, vous n'êtes pas montées au Bois depuis votre retour?

— Non, Bertrand travaille le matin et Jacques arrivera de Vienne seulement demain.

— Et moi qui parcourais l'allée des Poteaux tous ces temps-ci à votre recherche !... dit Hubert.

— A quelle heure montez-vous donc?

— Un peu tard; je ne suis pas matinal à cause du cercle. On y reste toujours trop longtemps. Il y a des gens qui ne peuvent se résoudre à regagner leur home; ils se cramponnent à vous et vous empêchent de rentrer à une heure raisonnable.

Tandis que la jeunesse causait ainsi, un peu à bâtons rompus, le domestique introduisit successivement Max Platel et Bertrand Gardanne. Chaque nouveau venu était reçu avec des

exclamations joyeuses. Tandis que Marie-Thérèse et Denise passaient et repassaient entre eux, offrant des tasses de chocolat, de thé et, sur des assiettes de cristal taillé, des muffins, des tartelettes, des petits fours glacés de couleur tendre, les propos volaient, les *a parte* se faufilaient.

A un moment, en toute innocence, Max Platel s'approcha d'Hubert :

— Mademoiselle Marie-Thérèse est une harmonie vivante, dit-il, tandis que son regard la suivait par le salon.

Et Hubert, involontairement, parut flatté de l'élogieuse remarque.

Le jeune romancier avait raison. Depuis sa robe en crêpe de Chine mauve jusqu'à ses cheveux d'un or si doucement cendré, tout dans la jeune fille se fondait avec délicatesse. Le son de sa voix chaude un peu voilée, accentuait encore le charme harmonieux de sa personne ; rien qu'en la voyant se mouvoir, on devinait la supériorité de sa fine nature.

Au milieu de toutes ces femmes jeunes, parées, jolies, elle demeurait une exception,

tant ses pensées fortes et sages imprégnaient sa physionomie d'une expression indéfinissable, même un peu surnaturelle. Ce jour-là, rien n'était plus mystérieux ni plus mélancolique que son jeune visage.

Absente quoique présente, les voix d'alentour coupaient le silence sans qu'elle cherchât à comprendre le sens de la phrase jetée. C'est à peine si, de loin en loin, elle y prêtait un peu d'attention.

L'une d'elles sonna tout à coup dans un rire argentin :

— Comment ? Platel est là, et on ne l'a pas encore entendu discourir ? c'est invraisemblable !

— Mabel réclame son troubadour ordinaire, s'exclama Denise.

— Le voici ! jeta gaiement Platel qui s'avança dans le cercle formé par les jeunes femmes.

Il s'assit sur un siège bas, presque aux pieds de madame d'Ornoy, et regarda curieusement autour de lui ; ce que voyant, la jolie Mabel s'écria :

— Vous faites des yeux de commissaire-

priseur, mon cher ! Qu'est-ce que vous cataloguez ?

Le romancier reporta ses regards sur la jolie personne qui, caparaçonnée de velours et de jais, se remuait dans un froissement soyeux, tandis qu'à sa ceinture résonnait un agréable cliquetis de breloques d'or.

— Excusez-moi, mon amie, j'admire. C'est la première fois que j'ai l'honneur de venir chez madame de Chanzelles ; alors, je prends contact avec ce qui m'entoure. C'est pour moi une précaution indispensable ; certains mobiliers me sont antipathiques à un tel point que je ne saurais les revoir deux fois, et le moindre bibelot m'ouvre des horizons sur le goût et même sur la qualité d'âme de ses possesseurs.

— Eh bien ! êtes-vous content de moi, et vous reverrai-je ? demanda madame Aubry, amusée par la réponse du jeune homme.

— Oui, madame, fit Platel en s'inclinant, je suis content ; il y a dans vos salons, dans votre hôtel, mieux que du luxe excusé par une sensation d'art, il y a l'art même. D'ailleurs, je ne craignais aucune désillusion ; avant de venir je

savais ce que je verrais : mademoiselle Marie-Thérèse ne peut semer autour d'elle que de la beauté.

Il y eut un murmure approbateur, des réparties moqueuses ; chacun, animé d'une joie de vivre, d'un bien-être évident, s'intéressait à soi, et Marie-Thérèse, au milieu de cette discrète animation, allait d'un groupe à l'autre, traînant sa subtile mélancolie et sa solitude.

Chez elle, au milieu de ses amis, quel curieux malaise la faisait tout à coup étrangère à ceux qui l'entouraient? Leur conversation, bruit vide, lui devenait douloureuse. Certains mots saisis au vol frappaient son cœur comme d'un marteau. Son cousin Bertrand, poussé par madame des Blandières qui dirigeait la conversation avec l'autorité que lui donnait son nom si souvent cité dans les échos mondains, racontait son voyage en Autriche, et l'accueil qu'on lui avait fait à Vienne dans le monde officiel, grâce à la recommandation de son oncle Aubry pour l'ambassadeur de France, avec qui il était en relations amicales.

Le jeune homme, grisé de grandeur, narrait ses succès, l'invitation dont on l'avait honoré pour assister à une fête donnée au château de Laxenbourg, résidence impériale.

Cette vie à peine entrevue, ce séjour parmi des magnats hongrois, des archiduchesses et quelques princes allemands, avait tourné la tête à ce fils de riches bourgeois qui, maintenant, éprouvait une réelle souffrance à considérer la simplicité de ses relations. Très fier d'avoir respiré l'air, d'ailleurs poussiéreux, d'une salle de bal honorée de la présence de têtes couronnées, il expliquait :

— Là seulement, on peut se faire une idée de ce qu'est le monde, parce qu'on y rencontre une société exclusivement composée de véritables grands seigneurs.

Et, tandis que sa bouche se plissait dans un rictus méprisant, il ajouta :

— Ce n'est pas comme en France où tous les mondes sont si affreusement mêlés.

— Vous avez raison, mon cher, appuya Martholl ; c'est fini, nous ne serons plus jamais entre nous. Ce qu'on appelle le monde, à pré-

sent, c'est un ramassis singulier de rastaquouères et de parvenus. Il faut en faire notre deuil, il n'y en a plus que pour les boutiquiers enrichis. Autrefois, on ne pouvait être reçu nulle part si l'on faisait du commerce. Hélas ! tout est changé; l'argent fait ouvrir à deux battants les portes des derniers rebelles. Aussi je m'attends à rencontrer dans le monde, un de ces jours, mon bottier, mon tailleur et jusqu'à nos grands marchands de chevaux.

— Ne dites pas des choses pareilles ! s'écria avec une indignation très noble madame des Blandières, protestant au nom de toutes les femmes qui, comme elle, faisaient profession de tenir salon ouvert.

— Alors, continua Martholl, au grand regret de Bertrand désireux de placer encore une histoire à propos d'un archiduc qui l'avait invité à courre le cerf en Styrie, c'est pour cela qu'en France la physionomie des salons a si prodigieusement changé. Vous n'en citerez pas un qui ne soit mélangé; des étrangers partout, des négociants ayant fait de grosses fortunes dans les produits alimentaires, phar-

maceutiques ou autres ; des industriels plus ou moins bien élevés. C'est triste, car personne n'a plus la tradition de cette exquise politesse française qui nous signalait autrefois aux yeux de l'Europe attentive et charmée. Cela se comprend : quelle figure voulez-vous que fassent tous ces gens, sortis pour la plupart d'une arrière-boutique ? Ils n'apportent dans les réunions mondaines qu'un esprit alourdi par le souci des affaires, et ne voient, dans la fréquentation d'un salon à la mode, qu'un débouché leur permettant de se créer des relations avantageuses. Pour échapper à la contagion et rester entre gens de sa caste, je vous assure qu'il faut se donner du mal ! Savoir garder l'attitude qui décourage certaines gens trop prompts à la familiarité, n'est pas à la portée de tous.

— Je vous crois !... Rien que d'y songer j'en ai chaud, soupira ironiquement Platel. Pauvre Martholl ! je vous plains et vous admire, car je suppose qu'à force de labeur vous avez acquis l'attitude nécessaire pour mettre entre vous et ceux dont vous parlez une infranchissable barrière ?... Horrible labeur, mon cher !

Des sourires discrets, des protestations, des exclamations critiquant ou approuvant la théorie éminemment aristocratique de Martholl, partirent de divers côtés; puis la conversation reprit son allure à bâtons rompus, tandis que Marie-Thérèse sentait grandir son singulier malaise moral. Pourquoi Martholl disait-il de telles choses? Comment osait-il les dire? De quelle cuisse de Jupiter sortait donc sa famille? Quelle noble filière de héros et de gentilshommes recouvrait ce nom de Martholl?

Le reste de la conversation échappa à la jeune fille. Une pensée décevante absorbait son esprit. Mais bientôt elle en fut tirée par un léger brouhaha plein de la chaleur des adieux. C'étaient des promesses de se revoir bientôt, des entre-croisements de poignées de main, des attitudes coquettes, des moues gracieuses, des sourires affectueux, et tous ces mouvements sémillants semblaient émaner des sentiments les plus sincères.

Hubert en profita pour se rapprocher d'elle et lui murmurer :

— Je n'ai pu vous parler seul; quand vous

verrai-je maintenant ? Puis-je venir avant mercredi prochain ?

Marie-Thérèse le regardait. Comme il était bien, comme il était séduisant ! Malgré l'inquiétude de son cœur, elle lui fit en souriant un signe de tête affirmatif et lui tendit la main, cette petite main forte et confiante d'où devaient tomber pour lui, s'il en était digne, les caresses réconfortantes de l'épouse.

Le salon, tout rempli d'animation et de gaieté quelques minutes auparavant, devint paisible et silencieux. Seuls, les divers parfums qui flottaient encore dans l'air tiède révélaient le passage des jolies visiteuses.

Madame Aubry, qui s'était mise à lire près du feu, se retourna tout à coup et vit sa fille assise dans un coin, la physionomie songeuse.

— A quoi penses-tu ? interrogea-t-elle. Tu ne dois pourtant pas être fatiguée par tes conversations de l'après-midi ; tu as à peine parlé.

— C'est vrai, maman, je suis préoccupée.

— Je m'en aperçois depuis quelque temps, ma chérie, dit madame Aubry avec tendresse.

Je ne t'ai rien demandé, j'attendais tes confidences.

— Tu lis toujours si bien ce qui se passe en mon cœur, que je n'ai que fort peu de choses à te raconter, je crois...

— Ce peu de choses, cependant, je dois le savoir... Hubert Martholl te plaît?

— Certes, mère aimée...

— Eh bien?

— C'est que...

— Voyons, je vais t'aider, mon enfant; peut-être sais-tu que tu lui plais aussi?

— Oui... mais cet attrait que j'ai pour lui suffit-il pour que je l'épouse? Je ne sais pas encore si je l'aime; cela me flatte de le voir s'occuper de moi plus que de toutes les autres jeunes filles, et je prends grand plaisir aux amabilités qu'il me dit. C'est tout pour le moment. Je m'attendais, en le revoyant, à quelque chose qui n'a pas surgi... à une plénitude d'impressions qui eût comme cimenté plus fortement cet attrait que nous avons l'un pour l'autre. Rien ne s'est produit, et j'en ai ressenti une désillusion, je vous l'avoue, mère chérie.

— Alors, réfléchis bien, ma petite. Du choix que nous faisons dépend le bonheur de notre vie. Dans une circonstance aussi grave, ne te laisse influencer par aucune futile considération. M. Martholl est bien de sa personne, il est de bonne famille, il remplit toutes les conditions désirables; je comprends donc qu'il te plaise, et si tu te décides en sa faveur, nous n'aurons aucune objection à présenter, ton père et moi; notre seul regret serait pourtant que M. Martholl restât inoccupé.

— Mais j'espère bien qu'il n'est pas absolument déterminé à passer toute sa vie sans rien faire ! Le club a une trop mauvaise influence sur les hommes pour que je me résolve à prendre un mari dont il serait l'unique passe-temps.

La porte venait de s'ouvrir; M. Aubry entrait. En apercevant sa femme et sa fille, un bon sourire anima son visage. Marie-Thérèse se leva vivement pour aller à lui, et, lui tendant son front à baiser :

— Bonjour, père chéri !

— Bonjour, ma mignonne; bonjour, mon

amie. Eh bien ! votre premier mercredi a-t-il été brillant ?

— Très brillant... Nous avons eu la visite d'Hubert Martholl.

— Ah ! ah ! déjà ? Il ne perd pas de temps ; je le soupçonne d'avoir ses motifs... Est-il toujours aussi beau ? Tu ne dis rien, Marie-Thérèse ?

— Si, père ! En effet, je trouve Hubert Martholl très bien ; et n'ai-je pas raison ? interrogea la jeune fille avec un joli sourire.

— Ma chère Mi-Thèse, nous ne devons pas voir les choses de la même façon. Si quelque jour j'ai besoin d'examiner à fond la personnalité de M. Martholl, ce ne sera certes pas à ce point de vue que je me placerai... Ah ! je prévois que cela arrivera d'ici peu de temps ; il est fort empressé, ce jeune homme ! C'est bien ton avis aussi, petite ? Que faudra-t-il lui répondre ? Tu me diras cela, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence. M. Aubry s'étendit dans une large bergère, puis, au bout de quelques minutes, il s'exclama en s'étirant :

— Mes enfants, je suis bien fatigué : j'ai

fourni aujourd'hui un travail considérable; il m'a fallu être tout à la fois, ouvrier et patron. Ce diable de Jean, en ne revenant pas, me donne une rude besogne. C'est que, à lui seul, il s'occupe de toutes les affaires, et son absence prolongée commence à me mettre dans l'embarras.

— Pourquoi ne le rappelles-tu pas, mon ami ? Il est inutile de te fatiguer ainsi.

— Ma chère femme, pour cette raison que Jean fait en Allemagne de la bonne besogne. Et puis, ajouta en souriant M. Aubry, je mets un certain amour-propre à me passer de ses services, autrement ne serait-ce pas avouer que je ne suis plus capable de conduire les affaires sans lui ?

— Nous ne croirons jamais cela, Paul, dit avec tendresse madame Aubry, mais tu as peut-être pris quelques habitudes de paresse depuis que tu sais pouvoir compter sur Jean ?

— Non, non, ce garçon est plus fort que moi; l'élève a dépassé le maître; aujourd'hui, il mène tout, je t'assure; il a eu, ces mois derniers, une idée de fabrication presque géniale.

— Quel emballement, cher papa !

— Je dis la vérité ; Jean tient dans la fabrique une place considérable, et je m'en félicite, d'ailleurs.

Depuis quelques minutes, madame Aubry regardait attentivement le visage de son mari, où se lisait une profonde lassitude.

— Enfin, conseilla-t-elle, ne te surmène pas. C'est vrai, je te trouve bien fatigué depuis quelques jours, surtout aujourd'hui...

— Bah ! bah ! ce n'est rien, le dîner me remontera ; ne va pas te mettre martel en tête, mon amie.

En disant ces mots, M. Aubry prit affectueusement le bras de sa femme et la main de sa fille, comme lorsque celle-ci était petite, et dit avec gaieté :

— Allons à table, mes enfants !

Le soir, quand Marie-Thérèse eut regagné sa chambre, elle s'installa auprès du feu avec un livre ; mais son esprit fut bientôt loin de ce qu'elle essayait de lire. Elle songeait aux incidents de l'après-midi, à cette impatience qu'elle n'avait pu dissimuler de revoir Hubert, et au

plaisir mêlé d'angoisse qu'elle avait ressenti en le retrouvant toujours charmant, épris, aimable, mais si léger!... Tour à tour les figures amies des petites des Blandières, de Platel, de madame d'Ornoy l'occupèrent. Celle de Bertrand Gardanne lui remit brusquement en mémoire les paroles d'Hubert, donnant raison à l'hôte des archiducs. Dans le monde, avait-il dit, on ne rencontre plus que des parvenus, des gens qui se sont enrichis par le commerce ou l'industrie...

Est-ce que par hasard Hubert n'accordait pas son estime à ceux qui arrivent à la fortune, grâce à leur intelligence et à leur labeur? Elle qui avait été élevée dans le culte du travail et de l'énergie individuelle, elle qui admirait l'œuvre de son père, elle était choquée de cette disposition d'esprit d'Hubert. Pourquoi parlait-il avec tant de dédain de choses respectables, nobles même? S'il l'aimait vraiment, il aurait dû comprendre combien, par sa façon de penser à ce sujet, il s'éloignait d'elle. Son père ne demeurait-il pas le type du parfait gentilhomme? et la fortune qu'il avait gagnée ne se trouvait-elle

pas plus honorable encore, étant le fruit d'un effort acharné ? Mais non, c'étaient des paroles en l'air qu'Hubert avait dites, de ces paroles insignifiantes dont sont semées les conversations mondaines.

— Il est impossible, se répétait-elle, voulant à toute force se convaincre, qu'un être intelligent comme Hubert ne préfère pas l'homme arrivé par sa propre valeur à « l'inutile », dont tout le bagage consiste en une lignée d'aïeux, ou bien en des héritages successifs.

Puis, peu à peu, elle oublia ce grief et prolongea sa rêverie, ne voulant plus songer qu'à la tendresse que le jeune homme semblait éprouver pour elle.

XI

Madame des Blandières était une amie d'enfance de madame Aubry. Orpheline et sans fortune, elle avait été mariée très jeune à Hector des Blandières, colonel de cavalerie en retraite. Pendant douze ans, elle dut partager ses soins entre son vieux mari et ses deux petites filles, menant une vie monotone et gênée, car le colonel, devenu goutteux avec l'âge, avait acquis de ce fait une humeur difficile et montrait des goûts parcimonieux. La mort de son mari la libéra. Dans le désir de fuir un endroit où elle s'était si mortellement ennuyée, elle abandonna le château des Blandières, le vendit, et

vint s'installer à Paris, avec la ferme intention de s'y dédommager des tristes années qu'elle venait de passer. Elle loua un très bel appartement rue du Général-Foy, et, la période de deuil terminée, alla dans le monde avec frénésie.

Indépendante, jolie, riche, élégante, elle fut très vite accueillie et recherchée. Cette existence de plaisir l'absorba entièrement. Sortir beaucoup, recevoir plus encore, devint sa seule préoccupation ; elle éprouvait pour la vie mondaine une véritable ferveur.

Uniquement occupée des rites, des cérémonies, des prescriptions qui régissent les obligations d'une femme qui veut réussir dans la carrière difficile de « professionnelle » mondaine, elle dissipait sa fortune pour atteindre ce but ; mais elle la dissipait gaiement, et trouvait la récompense de ses efforts dans les comptes rendus des journaux relatant ses sorties et ses réceptions. Les lignes louangeuses des échos mondains la flattaient, bien que souvent ce fût elle-même qui en payât l'insertion. Cette considération, toute secondaire pour elle, ne parvenait pas à troubler sa joie.

Ce soir de réveillon, annoncé quelques semaines auparavant chez madame Aubry, les salons de madame des Blandières présentaient l'aspect le plus gai, et l'entrain était déjà grand lorsque les Aubry arrivèrent. La première personne que Marie-Thérèse aperçut fut Hubert qui, à demi caché derrière une tapisserie de Beauvais, ne quittait pas des yeux la porte d'entrée. La jeune fille éprouva un grand plaisir à se voir ainsi attendue.

Martholl s'avança vers elle au moment où, ayant enlevé sa longue pelisse de fourrure, elle apparaissait, fraîche et lumineuse, moulée dans une robe de tulle pâle.

— Me trouveriez-vous indiscret, si je vous priais de me garder toutes les valses ? lui demanda-t-il en lui offrant le bras.

— Ce serait plus qu'indiscret et je ne puis autoriser cet accaparement, répondit en souriant Marie-Thérèse ; croyez-vous donc que je ne trouverai pas d'aussi bons danseurs que vous parmi ces jeunes gens ?

— Ce n'est pas comme danseur que je vous demande la préférence. Vous savez bien

pourquoi j'espère danser avec vous seule ce soir?

Et, tandis qu'il parlait, d'une pression douce de son bras sur lequel posait la main de la jeune fille, il la rapprochait de lui. Marie-Thérèse, gênée, chercha à s'écarter un peu.

Hubert reprit :

— Voulez-vous que je vous conduise auprès de vos amies ? Il y a, là-bas, au bout des salons, un petit coin fleuri où ces demoiselles ont établi leur quartier général. Elles sont toutes en beauté ce soir ; Mabel d'Ornoy étincelle ; mais vous allez les éclipser, vous êtes merveilleuse dans cette toilette.

— Allons, dit Marie-Thérèse d'un ton coquet, ne me faites pas tant de compliments au début de la soirée, vous ne trouveriez plus rien à me dire vers deux heures du matin !

— Vous avez une bien faible idée de mon imagination ; me croyez-vous si vite à court? D'ailleurs, l'admiration que j'ai pour vous me rend capable de broder des variations sur ce thème pendant d'interminables jours et d'interminables soirs.

— Le talent de Schéhérazade ne serait rien auprès du vôtre, alors?

— Rien! mais je plains sincèrement cette pauvre Persane qui dut parler pendant tant de nuits sans avoir les mêmes sujets d'inspiration que moi.

Tout en causant, ils étaient arrivés devant le groupe formé par les jeunes filles. Celles-ci avaient sur les lèvres un sourire moqueur depuis qu'elles voyaient s'avancer Marie-Thérèse et Hubert.

— Quelle chance! s'écria Alice de sa voix aiguë, la voilà enfin! Ma chère, si vous n'étiez pas venue, Martholl aurait passé la soirée sous les rideaux. Depuis une heure il se cachait dans les portières, guettait les arrivants et, ne vous voyant pas entrer, il commençait à faire une de ces têtes!

— Ce n'est guère aimable pour nous, une conduite pareille! se récria Jeanne, également indignée de la défection d'un cavalier si enviable.

— Le groupe charmant que vous formiez n'était pas complet, essaya d'expliquer Hubert.

J'attendais mademoiselle de Chanzelles afin de vous l'amener.

— A cause de cette bonne intention, je vous pardonne, fit Denise en donnant sur l'épaule du jeune homme un léger coup d'éventail. Mais ne recommencez plus. Mesdemoiselles, pardonnez-lui aussi ; d'ailleurs, peut-on se fâcher avec Martholl un soir de bal ? celle qu'il n'inviterait pas serait trop punie.

Et, comme le prélude d'une valse se faisait entendre, une à une les jeunes filles s'éloignèrent au bras de leur danseur. Bientôt Marie-Thérèse et Hubert furent seuls.

— Enfin ! dit le jeune homme, voici arrivé ce moment que j'attendais avec tant d'impatience. Je puis vous avoir un peu à moi ; j'ai tant de choses à vous dire ! Ne voulez-vous pas m'écouter ? Ne me regardez plus avec cet air de hautaine indifférence ; vous savez bien que je vous aime. Vous souvenez-vous de vos paroles, lorsque j'ai quitté Étretat ? « A Paris, je vous dirai si vous devez espérer... » Nous voilà réunis, répondez-moi. Je ne puis plus vivre ainsi. Ma première idée fut d'envoyer ma

mère auprès de M. de Chanzelles, mais une peur m'a retenue ; vous ne m'aviez encore rien permis de tenter. Dites-moi, je vous en prie, si vous autorisez cette démarche ? Je veux tenir la réponse de vous-même. Ne comprenez-vous pas combien je suis malheureux d'attendre ainsi ?

— Nous ne pouvons pas rester dans ce coin isolé, fit Marie-Thérèse en se levant, rentrons dans le salon.

Puis, tournant vers Hubert son visage souriant :

— Afin de vous faire patienter, je vous accorde cette valse.

Mais Hubert continuait :

— Vous ne vous débarrasserez pas de ma demande importune par le don d'une valse. Je ne vous quitterai pas ce soir sans avoir obtenu des paroles certaines.

Et, de nouveau, il pressait contre lui le bras de la jeune fille dans une prise de possession qui la troublait.

Comme ils arrivaient au seuil des salons qu'éclairaient violemment des globes électriques

tout enguirlandés de gui, Hubert l'enlaça et l'entraîna, en de savants méandres, au son d'un orchestre de tziganes.

Dans la robe de tulle qui l'enveloppait comme d'un nuage, en estompant joliment ses formes fines et pures, Marie-Thérèse était exquise. Les paroles que lui murmurait Hubert lui donnaient une animation, un éclat inaccoutumé; elle attirait tous les regards. Ces deux jeunes gens, d'ailleurs, formaient un couple si charmant, que chacun s'arrêtait pour admirer la souplesse et la grâce de leurs mouvements.

La jeune fille, en surprenant les yeux de ses amies fixés sur elle, eut le sentiment que toutes lui enviaient ce fiancé probable, et cela ne la contraria pas. Au contraire, elle en ressentit une certaine satisfaction, comme si le fait d'avoir plu à Martholl l'eût rendue supérieure aux autres jeunes filles réunies là. C'étaient des pensées auxquelles elle ne s'arrêtait guère d'habitude, mais qui, en cet instant, sous l'influence du milieu, tendaient à l'impressionner en faveur d'Hubert

Lui aussi, il jouissait de cet hommage que chacun rendait à la femme qu'il avait distinguée.

Ainsi, dans le cœur de tous deux, la vanité, satisfaite d'exciter l'envie, contaminait un peu l'amour naissant. Le contact du monde gâte ou trouble toutes les nuances du sentiment.

Ils dansèrent plusieurs fois, Hubert ne voulant pas s'éloigner de Marie-Thérèse, comme pour affirmer les droits qu'il espérait obtenir. La jeune fille s'aperçut bientôt que l'on chuchotait en souriant à leur passage; mais, gagnée par l'énervement du plaisir, et bercée par le rythme des valses, elle écouta complaisamment la prière que lui renouvelait Hubert sans songer qu'en se montrant toujours ensemble pendant cette soirée, ils prêtaient à la médisance.

Et puis, dans ce milieu de fête, elle ne comprenait guère son hésitation à répondre aux avances d'Hubert. Aucun des jeunes hommes qui l'entouraient n'avait sa fière allure. Que voulait-elle donc de plus? Ne serait-il pas agréable de se promener par le monde au bras

d'un tel mari? Denise avait raison; il était vraiment très bien.

Au moment où l'on se préparait pour le cotillon, quelqu'un vint dire à Hubert :

— Mademoiselle Alice des Blandières vous attend dans le salon bleu.

Hubert se rapprocha de Marie-Thérèse.

— Alice des Blandières me fait demander, probablement pour conduire le cotillon avec elle. Je m'y refuse. Vous voulez bien, n'est-ce pas, m'admettre auprès de vous pour cette fin de soirée?

— Ce sera très malhonnête! ne vous souvenez-vous pas d'avoir dit à Alice, lorsqu'elle vous a invitée, que vous ne pourriez assister au cotillon?

— Si; mais j'ai changé d'avis. Croyez-vous que je vais me priver du plaisir de rester avec vous pendant quelques heures encore, pour ne pas blesser cette jeune fille qui a l'aplomb de forcer le consentement des gens?

— Alors, pourquoi lui avoir raconté que vous aviez une seconde invitation ce soir?

— Afin de ne pas lui promettre une chose

que j'espérais obtenir de vous. Je supposais que d'ici-là elle aurait oublié sa fantaisie; mais il paraît que lorsqu'elle a quelque chose dans la tête...

Il fut interrompu; Alice venait vers eux :

— C'est gentil à vous, Martholl, de n'être pas parti. Est-ce Marie-Thérèse qui a su si bien vous retenir? Mes compliments, ma chère! Serais-je indiscrète en vous demandant de me céder votre inséparable cavalier? C'est aussi le cotillon, je suppose, qui l'a décidé à rester, puisque je l'avais prévenu que je comptais sur lui. Allons, un bon mouvement, cédez-moi ce cher Martholl, je rends toujours les objets prêtés, vous l'aurez donc pour quelques figures, puisque vous semblez tenir tant à lui!

Marie-Thérèse avait pâli. Le ton narquois pris par Alice, pour débiter son étrange requête, l'étonnait tellement que d'abord elle ne trouva rien à répondre. Hubert, outré de cette sortie, dit brusquement :

— Mademoiselle, si danser avec vous le cotillon est un impôt que vous prélevez sur certains de vos hôtes, je n'ai qu'à m'exécuter, au cas

toutefois où mademoiselle de Chanzelles, qui m'a fait l'honneur d'accepter mon invitation, voudrait bien me délier de mon engagement...

Marie-Thérèse, qui s'était remise, l'interrompit pour dire, froide et calme :

— Veuillez m'excuser, ma chère! mais je ne prêterai pas M. Martholl; je le garde toute la soirée et, sans doute, pour plus longtemps encore. Je suis même très heureuse que, grâce à votre manque de tact, vous soyez une des premières à apprendre une chose qui vous causera un certain plaisir, je n'en doute pas : M. Martholl et moi nous sommes fiancés...

Alice, complètement abasourdie par cette réplique, ne trouva rien à dire. Confuse, elle balbutia quelques vagues félicitations; puis, prenant un air affairé, elle se mit à la recherche d'un autre danseur, non sans répandre immédiatement la grande nouvelle.

Restés seuls, Marie-Thérèse et Hubert demeurèrent stupéfaits. En lui, bientôt, se fit jour un sentiment de triomphe; en elle, un trouble infini. Grâce à l'indiscrète intervention de cette étrangère, Marie-Thérèse venait d'engager

sa parole. Pourquoi si vite et si légèrement? Elle sentait naître en son cœur un vague remords à la pensée du piètre mobile qui l'avait poussée à l'accomplissement de cet acte si grave. Elle était confuse et effrayée de sa décision.

Hubert redoutait presque un revirement de la jeune fille, tant il comprenait peu qu'un incident si futile, frisant le ridicule, eût si brusquement entraîné l'aveu qu'il sollicitait.

Et ils restaient là, tous deux muets et gênés, sans joie, sans bonheur, abasourdis et cherchant une attitude.

La foule des danseurs qui s'installaient pour le cotillon, en les forçant à se mouvoir, les délivra en partie de leur embarras. Dans le brouhaha des appels, du remuement des chaises, des premiers accords de l'interminable valse, Hubert murmura enfin quelques mots de gratitude :

— Vous venez de me rendre bien heureux, heureux au delà de ce que vous pouvez imaginer. Merci, Marie-Thérèse!

Alors, elle balbutia, rougissante, la gorge serrée :

— Madame votre mère peut venir voir mon père.

. . . .

Dans l'ombre du coupé, Marie-Thérèse, encore un peu tremblante, raconta à sa mère, en s'excusant, ce qui venait de se passer. Madame Aubry comprit le motif qui avait poussé sa fille à agir avec autant de précipitation. Loin de lui faire aucun reproche elle la serra contre elle avec tendresse en lui demandant :

— Tu ne regrettes rien, au moins?

— Non, chère maman. Ce soir, je m'étais rendu compte que je ne pouvais prolonger plus longtemps cette situation. Hubert voulait une réponse définitive, cet incident ne l'a donc avancée que de fort peu de temps. Certes, j'aurais aimé que notre entente se produisît autrement; ce brusque consentement jeté comme un défi à la pauvre Alice, notre attitude confuse ensuite, tout cela était gauche, sinon légèrement cynique. Mais il y a une chose que je désire, et j'espère en cela ne pas être en désaccord avec vous : c'est que nos fiançailles durent plusieurs mois.

— Ceci te regarde trop personnellement, mon enfant, pour que je veuille intervenir dans tes projets; il en sera comme tu voudras.

Marie-Thérèse se pencha vers sa mère, et, l'embrassant :

— Comme vous êtes bonne, chère maman, de céder ainsi à tous mes désirs !

Au moment où la voiture entrait sous la porte cochère de l'hôtel, Marie-Thérèse se pencha à la portière. M. Aubry avait quitté, bien avant ces dames, la soirée des Blandières; mais sans doute il travaillait encore, car la fenêtre de son cabinet découpait un grand carré lumineux sur le mur sombre de la cour intérieure.

— Papa veille donc? dit Marie-Thérèse, alors allons le prévenir; comme il va être ému !

— Pas plus que moi, chérie.

Et, ce disant, la mère étreignit tendrement sa fille.

XII

Hubert attendait le retour de sa mère qui, ce jour-là, demandait pour lui la main de Marie-Thérèse. Il arpentait le salon en fumant et commençait même à s'énerver. Bien qu'il ne souffrît pas d'une trop grande inquiétude, il était impatient de connaître l'impression de sa mère sur Marie-Thérèse et sa famille. Pour lui, cette opinion pesait d'un grand poids.

Afin de se calmer, il calculait que la distance est assez longue entre le Luxembourg et la rue d'Astorg où demeurait madame Martholl, et qu'en somme ce retard ne pouvait être que de bon augure, la visite s'étant sans doute prolongée.

Madame Martholl, née de Reversy-Follambeau, avait une grande influence sur son fils. Orgueilleuse et fière, elle pensait identifier en sa personne les classes « dirigeantes et supérieures ». Par cela même, elle s'adjugeait le droit d'en imposer à tous, et croyait fermement personnifier le bon ton.

Elle n'était pas éloignée de se considérer comme un rouage essentiel au maintien de l'ordre social. Ayant de nombreuses relations, elle les entretenait comme si c'eût été un devoir d'État, et pensait avoir amplement rempli les obligations de charité qui lui incombaient quand elle avait inscrit son nom sur la liste des dames patronnesses de toutes les œuvres pouvant se glorifier d'une illustre présidence. Cependant elle faisait tout avec condescendance, le monde, pour elle, se composant presque uniquement d'inférieurs.

Veuve de bonne heure de Patrick Martholl, conseiller d'État du second Empire, elle avait élevé son fils d'une façon singulière, cultivant presque son égoïsme naturel. Elle toléra les écarts élégants qui pouvaient intéresser à lui

les gens de leur monde; mais elle se montra d'une extrême sévérité sur le choix de ses relations et sur l'accomplissement des devoirs extérieurs qui convenaient, pensait-elle, à un jeune homme de son rang.

Sur le chapitre du mariage, en particulier, ses idées étaient très arrêtées, Hubert les connaissait bien; d'ailleurs il approuvait la ligne de conduite que depuis longtemps elle lui avait tracée. Madame Martholl exigeait de sa belle-fille au moins trente mille francs de rente. Il fallait aussi qu'elle fût d'une famille bien pensante, noble autant que possible, en tout cas d'une honorabilité parfaite. De plus, elle devait être jolie, distinguée, bien élevée, obéissante et pieuse.

Hubert, qui voyait beaucoup de eunes filles, commençait pourtant à désespérer de trouver la femme rêvée par sa mère, lorsque, à Étretat, il rencontra cet idéal en Marie-Thérèse. Tout d'abord séduit par sa grâce, il s'informa de la position de son père, et ayant appris que Marie-Thérèse répondait absolument, quant à la fortune, au nom et à l'honorabilité,

au programme qui lui était imposé, il s'empressa, dès son retour, de parler d'elle avec enthousiasme à sa mère; madame Martholl s'intéressa à ce qu'il lui en dit et, à peu près conquise, elle s'exécuta de bonne grâce quand il la pria de faire une démarche officielle auprès de M. Aubry de Chanzelles.

Au coup de sonnette qui annonçait le retour de sa mère, Hubert s'empressa d'aller au-devant d'elle. C'était une femme maigre, longue, froide et pâle. Toujours vêtue de noir, elle avait fort grand air.

— Eh bien! ma mère, êtes-vous contente? la jeune fille vous plaît-elle, et m'apportez-vous une bonne réponse des parents?

— Il eut été surprenant, dit-elle en s'asseyant dans une haute cathèdre, dont la forme rigide encadrait à souhait l'allure hautaine de sa personne, que l'on ne se fût pas trouvé heureux de votre demande. La réponse est conforme à vos espérances, mon fils.

— Comment avez-vous trouvé Marie-Thérèse et les Chanzelles?

— Mademoiselle Marie-Thérèse m'a plu, elle

est distinguée et ne ressemble pas, j'en conviens, à toutes ces jeunes filles évaporées d'aujourd'hui. La famille est bien, c'est incontestable; mais vous allez avoir une déception : la situation pécuniaire n'est pas aussi belle que vous le pensiez.

— Ah! fit Hubert inquiet, l'écart est-il grand entre mes suppositions et la réalité?

— La fortune de M. de Chanzelles étant placée dans les affaires, il ne donne à sa fille que trois cent mille francs en argent comptant; mais il lui servira une rente annuelle de quinze mille francs. Il importe maintenant de savoir si cette maison Aubry est assez solide pour garantir le paiement régulier et continu de la rente promise. M. de Chanzelles m'a exprimé aussi son désir de ne point vous voir demeurer oisif. Cette requête m'a étonnée, je lui ai fait observer que vos deux fortunes réunies vous assuraient l'indépendance, mais j'ai ajouté cependant que vous consentiriez volontiers à accepter une occupation, pourvu qu'elle fût en rapport avec vos goûts et les idées que nous professons à ce sujet. Je ne lui ai pas

caché qu'avec le gouvernement actuel, la politique vous est fermée, et que j'ai les affaires en horreur, les considérant comme des aventures où je ne vous laisserais pas facilement traîner votre nom. J'ai déjà pris des renseignements sur la maison Aubry ; jusqu'ici je n'ai rien découvert qui ne lui fût favorable. Cependant il faut vous renseigner encore ; dans ces sortes d'affaires, on ne saurait être trop prudent.

— C'est vrai ; mais j'aime Marie-Thérèse, et, en l'épousant, je ne contracte pas uniquement un mariage de convenance.

— Cette jeune fille vous plaît, je le comprends, et j'approuve votre dessein d'en faire votre femme ; mais vous le savez comme moi, si elle n'apporte pas en dot autant que vous, la vie vous sera difficile et vous aurez peine à tenir votre rang. Il faut tant d'argent aujourd'hui pour faire figure dans notre monde ! A part cette restriction, je n'ai aucune autre objection à présenter; la jeune fille me convient parfaitement. Je vous prie donc, mon fils, de recueillir de sérieuses informations sur cette

Verrerie, qui représentera, en somme, une partie importante de vos revenus. Vous imaginez-vous le chiffre d'affaires de cette maison diminuant et, du coup, vos rentes réduites, peut-être supprimées ?

— Soyez tranquille, ma mère, un mariage médiocre ne me conviendrait pas plus qu'à vous et bien que Marie-Thérèse soit assez charmante pour justifier un entraînement irréfléchi, je serai circonspect. D'ailleurs, je vous le répète, ma décision ne date que du jour où j'ai été informé de la solidité de la maison Aubry.

Hubert prit la main de madame Martholl et, l'ayant portée à ses lèvres, il ajouta :

— Il ne me reste plus qu'à vous remercier chaleureusement de votre démarche.

— C'est bien, mon fils. Pensez à mes recommandations, et soyez sûr que c'est le souci de votre bonheur et de votre situation qui conduit tous mes actes et m'inspire la prudence que je vous conseille. Agissez discrètement ; mais ne vous en tenez pas uniquement aux apparences, bien qu'elles soient excellentes, j'en conviens. Adieu, mon cher enfant.

— Adieu, ma mère.

Lorsque Hubert quittait le sombre appartement de la rue d'Astorg, il emportait toujours une teinte de pessimisme. Ce jour-là, l'inquiétude qui assombrissait son esprit se traduisit par d'obsédantes questions d'argent. Ce sujet lui était particulièrement pénible ; il tenait à ce que ses intérêts fussent sauvegardés, parce qu'ils pouvaient ainsi lui rapporter jouissances et plaisirs ; mais il était assez grand seigneur pour détester d'en parler.

— Allons, songeait-il avec mélancolie en s'en allant, ce n'est pas fini ; il faudra encore faire des démarches, s'enquérir ; pourvu que je n'aie pas de désillusion et que le chiffre des recettes de cette Verrerie soit bien celui qu'on m'a certifié ! Ma mère est vraiment trop méfiante : hommes et événements, tout lui est sujet de suspicion. Qu'avons-nous à redouter, puisque les renseignements déjà obtenus sont parfaits?

Plongé dans cette méditation, il se hâtait de se diriger vers la Madeleine. Un violent désir lui vint tout à coup de voir Marie-Thérèse ; il s'arrêta sur le bord du trottoir, leva sa canne

dans un geste d'appel ; un fiacre s'approcha. Il se fit conduire chez les Chanzelles espérant que le joli visage de sa fiancée dissiperait l'ennui dont cette conversation avait embrumé son esprit.

XIII

Les premiers temps des fiançailles de Marie-Thérèse se passèrent en présentations, en dîners, en plaisirs toujours renouvelés. Hubert était un incomparable organisateur de fêtes. Avec lui, impossible de rester sans distractions ; d'ailleurs, il s'entendait merveilleusement à les varier. Marie-Thérèse se croyait transformée en une princesse des contes de fées, n'ayant plus que le souci de s'amuser du matin au soir, sous la conduite d'un maître de cérémonies qui ressemblait au Prince Charmant. Les matinées se passaient au Bois, les après-midi apportaient toujours quelques divertissements nouveaux ;

quant aux soirées, elles se terminaient invariablement au théâtre ou dans le monde.

En chacune de ces circonstances, la jeune fille finit par s'apercevoir qu'Hubert se préoccupait surtout de l'effet que produisait la beauté de sa fiancée, et que ses jouissances croissaient en raison directe de l'admiration qu'on témoignait pour elle et de l'envie qu'il inspirait. Toujours rempli de ce sentiment de vanité, il conseillait à Marie-Thérèse certains arrangements de toilette qu'il croyait plus propres à la faire valoir, et il recherchait, pour l'accompagner, les réunions et les endroits où ils attiraient l'attention. Enfin, dans tous ses actes, apparaissait le désir de former avec elle le couple qu'on remarque et qu'on admire.

Marie-Thérèse pensait tristement :

— Est-ce donc seulement pour ces dons extérieurs qu'il m'aime ?

Et elle se demandait, un peu anxieuse :

— Trouverait-il le même plaisir à être avec moi si j'étais un peu gauche et moins bien habillée ?

Elle ne goûtait pas une grande somme

de joie à être riche, élégante, remarquée. Au fond de son cœur, elle eût préféré qu'Hubert lui prouvât sa tendresse d'une autre façon.

Puis, elle observait aussi un léger changement dans son attitude depuis qu'ils étaient fiancés. Cette appréhension un peu émue qu'il montrait au début, alors qu'il espérait seulement, s'était déjà transformée en accoutumance; cela, d'une façon imperceptible peut-être pour les autres, mais qui, pourtant, n'échappait pas aux yeux clairvoyants de la jeune fille. Hubert, maintenant, manifestait diversement son affection ; Marie-Thérèse lui trouvait moins de douceur, de soumission heureuse, plus de familiarité et d'assurance conquérante. Hubert oubliait un peu vite combien il avait craint qu'elle ne le repoussât. Cette prise de possession, qui ne lui apportait nul bonheur plus intime, la gênait sans la charmer. Puis, par intervalles, elle se disait :

— Mon Dieu, que je suis difficile à contenter! N'ai-je pas un sort enviable? Toutes mes amies me répètent qu'elles voudraient être à ma

place; alors, pourquoi ne suis-je pas enchantée? Quelle idée maman a-t-elle eue de me préparer à une vie de devoir? Pourquoi a-t-on pris soin de me donner, depuis mon enfance, une éducation destinée à me faire envisager les choses avec gravité? Combien de jeunes filles attachent peu d'importance à ces exhortations et sèment vite en route cet encombrant fardeau! Il se trouve précisément que moi, qui n'en ai pas besoin, j'ai pris tout au sérieux; je ne puis arriver à oublier ces leçons austères, et je me sens envahie par des scrupules devant la perspective de trop de plaisirs. Est-ce bien cela qui me trouble? Ne serait-ce pas plutôt le regret de ne pas suffire uniquement à Hubert et de ne compter, pour lui, que comme l'accessoire d'un décor de fête ?... Mais je suis ridicule! Pourquoi me soucier de tant de choses? C'est une injure envers la Providence que de ne pas me déclarer entièrement satisfaite.

Ainsi, elle percevait le vide et la futilité de l'existence où Hubert l'entraînait, et d'amères prévisions la hantaient quand disparaissait l'excitation passagère de ses meilleures distrac-

tions. Elle se résolut donc à confier ses craintes à son fiancé.

Par une pluvieuse après-midi, le hasard les fit se trouver seuls dans le grand salon. La jeune fille venait de jouer un nocturne de Chopin « parce que, avait-elle dit, cela accompagne bien un temps gris et mélancolique. »

Jugeant le moment favorable, elle quitta le piano et alla s'asseoir auprès d'Hubert.

— Marie-Thérèse, vous interprétez cette musique d'une façon saisissante ; on est ému en vous écoutant.

— Je suis contente de vous avoir fait sentir ce qu'il y a de beau dans ces pages. N'est-ce pas que j'ai bien choisi ? Ce nocturne convient à la minute présente. Je cherche le plus possible à établir des harmonies entre le temps, mes pensées et les choses. Voulez-vous que nous continuions dans cette note ? Parlons sérieusement, cela ne nous arrive pas souvent, et aujourd'hui, j'ai peu envie de m'amuser.

— Vous me faites peur ! Les paroles sérieuses sont presque toujours inutiles.

— Cet été vous auriez dit, quand, moins sûr

de moi, vous en étiez encore à l'emploi du langage fleuri pour me conquérir : « Il n'y a pas de paroles inutiles lorsque c'est vous qui les prononcez... » Pourquoi ne vous exprimez-vous plus ainsi ?

— Vous me les avez assez reprochées, mes phrases aimables ! Vous les trouviez emphatiques et exagérées et, à présent, vous les regrettez ? Voilà bien les femmes !

— Soit ; nous sommes changeantes et diverses, et il est difficile de nous satisfaire ; vous voyez, je vais au-devant de vos reproches. Mais revenons au sujet que je voulais aborder devant ce ciel morose.

— Alors, j'ai raison d'être inquiet puisque vous m'annoncez une conversation couleur du temps, et que vous convenez qu'il est morose ?

— J'ai dit : « parlons sérieusement », rien de plus. Faisons des projets d'avenir, voulez-vous ? Par exemple, avez-vous trouvé une situation qui puisse vous convenir ?

— Comment ! s'exclama Hubert moqueur, vous aussi, vous pensez à cela ? Je croyais que c'était seulement une idée de M. de Chanzelles,

et que j'avais tout le loisir possible pour suivre ses conseils.

— Mon père ne comprend guère qu'on reste inoccupé ; il faut lui pardonner ce travers, que je partage d'ailleurs, car il a toujours donné l'exemple d'un incessant labeur et de la plus grande activité. Vous savez, sans doute, qu'orphelin et sans ressources, il a, de ses propres mains, édifié et fait prospérer cette maison qui représente aujourd'hui notre fortune ? Il m'avait toujours dit qu'il ne consentirait pas volontiers à accorder ma main à un oisif. Connaissant son amour du travail, élevée aussi dans l'admiration de l'effort individuel, je m'étais bien promis de me conformer à son désir, dans le choix que je ferais d'un mari. Mais voilà qu'un hasard... heureux... vous a conduit vers moi, et que je ne peux plus tenir mes promesses. Je cherche donc à tout concilier ; comprenez-vous pourquoi j'insiste ?

— Je ne demande qu'à vous faire plaisir, mais je ne puis pas trouver une occupation tout de suite. Il me faut une situation honorable, peu assujettissante, et qui rapporte assez pour

être l'excuse de cette relative déchéance... c'est difficile. Voyons, réfléchissez : avec mes quarante mille francs de rente et votre dot, nous avons l'existence assurée. Nous pouvons voyager, vivre au gré de nos fantaisies. Avouez que, sans nécessité, vous allez entraver tous mes projets.

Un peu ironique, il ajouta :

— Est-ce pour vous savoir plus indépendante que vous désirez me voir chercher un emploi? Si c'est cela, vous n'avez rien à craindre ; je serai toujours assez pris dans l'engrenage mondain pour vous laisser libre pendant de longues heures, pour peu que cela vous plaise ! Croyez-moi, vous serez la première à me remercier de la façon dont j'aurai tout organisé au mieux de notre convenance à chacun.

— Ce n'est pas la pensée de me délivrer de votre affectueuse tutelle qui me fait vous solliciter ; je regrette même que vous ayez pu le supposer, reprit la jeune fille un peu attristée, essayant encore de convaincre son fiancé, mais a-t-on jamais une fortune assurée? Connaît-on l'avenir ? Il y a des catastrophes

financières célèbres... Sans chercher si loin, mon père, dont la fortune consiste, pour la plus grande partie, dans sa verrerie de Créteil, pourrait être fort atteint par quelque malheur imprévu...

Ces derniers mots firent éprouver à Hubert un certain malaise ; pour échapper aux appréhensions qu'ils lui suggéraient, il interrompit la jeune fille et dit, affectant une terreur comique :

— Quel malheur ? Vous me faites frémir ! Volons au secours de ce cher père !

— Ne riez pas... il y a les grèves... les révolutions... et tant d'autres calamités... Ce ne serait pas la première fois qu'on verrait s'effondrer une importante maison industrielle.

Grèves et révolutions parurent à Hubert des dangers assez problématiques, ce qui ramena la paix dans son esprit.

— Mon amie, fit-il en prenant les mains de sa fiancée, je n'aime pas entendre votre jolie voix prédire de si lugubres événements, ni vos lèvres prononcer de si fâcheux présages... Voici le soleil revenu, parlons donc de choses

gaies, puisque c'est l'état du ciel qui vous inspire vos sujets de conversation.

Marie-Thérèse comprit que les sentiments qu'elle invoquait ne feraient jamais vibrer aucune corde chez Hubert. Elle renonça à le convaincre et reprit, conciliante :

— Comme vous devez me trouver ennuyeuse! Pardonnez-moi ; mon père m'inspire tant d'admiration que je suis mal préparée pour apprécier ceux qui n'ont pas son idéal de vie. Et puis, je serais désolée qu'il survînt quelques nuages entre vous deux, et c'est à ce sujet précisément que je les appréhende.

— Nous reprendrons cet entretien, je vous le promets. Pour le moment, je vais vous initier à mes projets, j'espère qu'ils vous agréeront : aussitôt après notre mariage, nous partirons pour Florence ; c'est une ville intéressante que vous aimerez. Puis, nous irons à Palerme rejoindre le yacht que mon cousin Martholl-Grainville met à notre disposition pour une croisière dans l'Adriatique.

Mais la jeune fille n'eut pas le temps d'approuver ce programme. Le bruit insolite

d'une voiture, qui pénétrait sous le porche de l'hôtel, l'inquiéta.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle en se levant.

Presque aussitôt des sonneries électriques et des appels résonnèrent dans le silence de la maison. Marie-Thérèse s'excusa et sortit précipitamment.

Quelques minutes après, la porte du salon s'ouvrait, livrant passage à M. Aubry, soutenu par sa fille et son fils.

Le maître-verrier était très pâle ; il se laissa tomber lourdement sur un fauteuil ; puis, apercevant Martholl :

— Veuillez m'excuser de me montrer dans ce triste équipage... Je me suis évanoui à la fabrique, et l'on a dû me ramener en voiture comme un colis.

En prononçant ces mots d'une voix blanche, M. Aubry essayait de sourire.

— Monsieur, protesta Hubert, en vous excusant ainsi vous me rendez confus ; j'espérais être déjà considéré par vous comme appartenant à votre famille...

A son tour, madame Aubry entra. Elle vint

à son mari, lui saisit les mains et interrogea, tremblante :

— Mon ami, que vous est-il arrivé?

Jacques l'interrompit :

— Chère mère, ne vous tourmentez pas. Le médecin qu'on a fait venir au moment où père s'est trouvé mal, m'a rassuré ; c'est un excès de faiblesse causé par du surmenage.

— Cela ne m'étonne pas, ton père s'est beaucoup fatigué depuis quelque temps.

— Oui, mais il y a encore autre chose et j'en puis parler tout de suite puisque nous sommes en famille... Mon père a dû recevoir dans la journée une nouvelle qui l'aura bouleversé.

— C'est vrai, avoua M. Aubry d'une voix faible, j'ai eu une secousse... morale... une grande contrariété... Je ne sais plus ce qui s'est passé ensuite, car je me suis évanoui.

— C'est Rousseau, le chef d'atelier, qui, vers trois heures, a trouvé père étendu sans connaissance dans son bureau. En voyant son patron en cet état, il a eu heureusement l'idée d'envoyer chercher un médecin et de m'appeler par téléphone.

— Ne t'inquiète pas, chère amie; — et M. Aubry, qui voulait rassurer sa femme, essaya de raffermir sa voix : — je suis déjà mieux. Seulement je vais me mettre au lit. Jacques, fais-moi le plaisir de télégraphier à Jean de revenir immédiatement; j'ai besoin de lui.

Et comme Jacques sentait son père agité par une préoccupation grave, il se hâta de le tranquilliser :

— Soyez sûr, père, que Jean sera ici dès demain soir, si c'est possible. Je cours au télégraphe.

— Excusez-moi, monsieur Martholl, fit M. Aubry en se levant péniblement, je vais gagner ma chambre, je n'en puis plus...

Et, soutenu par sa femme et sa fille, il sortit du salon.

Marie-Thérèse redescendit bientôt, le visage assombri et les yeux humides.

— Ma chère Marie-Thérèse, ne vous tourmentez pas, affirma Hubert, ce ne sera rien certainement, un peu d'anémie, sans doute.

— Je suis bouleversée de voir mon père en

cet état; il n'a jamais été malade. Vous trouvez aussi qu'il a bien mauvaise mine? Il est tourmenté, cela lui donne la fièvre. Mon Dieu, que je voudrais que Jean fût déjà ici! lui seul peut s'occuper utilement de nos intérêts, éviter tout tracas à mon père.

— Ce Jean dont vous parlez, est-ce le grand beau garçon d'aspect sauvage qui avait l'air de tant s'ennuyer à Saint-Jouin le jour où nous y sommes allés en bande?

— C'est lui. Excusez-moi, Hubert, de vous laisser seul encore, je dois remonter auprès de mon père.

— Allez, chère amie; du reste je vous dis au revoir, je viendrai demain prendre des nouvelles.

— Oh! oui, venez! C'est si bon de se sentir entourée, protégée, quand le malheur plane... Venez, Hubert, pour mon bien-aimé père, pour moi surtout! Je vous attendrai...

Et comme le jeune homme lui baisait respectueusement la main, puis s'éloignait sans avoir trouvé un mot réconfortant à lui dire, elle ressentit une grande déception. Elle, qui

d'ordinaire envisageait les événements avec calme, se sentit tout à coup au cœur une telle détresse qu'elle s'affaissa sur un canapé en sanglotant.

XIV

Monsieur Aubry passa une nuit très agitée, et la journée du lendemain ne fut pas meilleure. Le médecin, sans se prononcer d'une façon catégorique, recommanda le plus grand calme. Madame Aubry et Marie-Thérèse, très inquiètes, ne quittèrent plus la chambre de leur cher malade; mais, vers le soir du second jour, alors qu'il s'était assoupi, Marie-Thérèse profita de cet instant de répit pour aller chercher un livre.

Elle traversa le cabinet de travail de son père et entra dans la bibliothèque. Tandis qu'elle examinait les volumes, elle entendit

ouvrir la porte du cabinet. Le domestique y introduisait quelqu'un. D'abord elle ne bougea pas, très ennuyée de se trouver prisonnière dans cette pièce dont on ne pouvait sortir sans passer par le bureau de M. Aubry. Mais elle était en robe de maison, et il lui était désagréable de se montrer ainsi à un visiteur. Pourtant elle eut la curiosité de voir qui attendait là.

Elle s'approcha avec précaution de la baie vitrée à petits carreaux Louis XVI qui séparait les deux pièces, et, soulevant légèrement un coin du rideau de soie, elle regarda.

En face d'elle, violemment éclairé par la lueur d'une lampe électrique, Jean était là. Pâle et le visage étrangement amaigri, il semblait contempler ardemment quelque chose sur le côté du mur qu'elle ne voyait pas. Elle laissa presque échapper un cri de surprise tant il lui parut changé.

Que regardait-il donc avec ces yeux extasiés? Tout à coup elle se souvint : sur le panneau faisant face au bureau de son père, un grand portrait la représentait à l'âge de huit ans, un

ravissant portrait en pied, par Boldini, où son jeune visage souriait sous l'ombre dorée de ses longs cheveux.

Elle tint ses regards attachés sur le jeune homme, stupéfaite de son absorption. Pourquoi donc avait-il cet air de souffrance devant ce portrait? Quelle peine infinie et secrète pouvait lui contracter ainsi les traits? Cette figure d'homme exprimait une pensée si torturante que Marie-Thérèse, sans en comprendre la cause, se sentit profondément émue. Tout à coup, des yeux sombres, toujours passionnément fixés au même point, coulèrent des larmes.

Elle en demeura bouleversée, et plus tard, quand elle se rappela cette courte scène muette, il lui sembla être restée longtemps, bien longtemps ainsi, à regarder pleurer Jean.

Le jeune homme fut tiré de son extase douloureuse par le bruit de la porte qui s'ouvrait. Un domestique venait le chercher pour le conduire auprès de M. Aubry.

Hâtivement, Jean passa son mouchoir sur son visage et sortit de la pièce.

Alors Marie-Thérèse y pénétra, et, à son

tour elle s'arrêta devant l'image qui venait de susciter cette crise douloureuse. Une mélancolie monta en elle tandis qu'elle considérait son portrait. Sur un fond clair aux tons dégradés, s'enlevait une élégante silhouette d'enfant, dont la robe courte laissait voir de fines chevilles et des pieds étroits chaussés de petits souliers vernis.

Elle songeait qu'au temps où elle ressemblait à cette fillette, Jean était son grand ami. Et quel doux, complaisant grand ami ! toujours prêt à lui plaire, ne se rebutant jamais de ses caprices.

Elle se prit à sourire au souvenir d'un certain jour où portant cette même robe elle voulut à toute force jouer au voyageur qui traverse le désert, et, pour cela, contraignit le pauvre garçon au rôle ingrat de dromadaire. Sur un signe d'elle, Jean se pliait aux situations les plus humiliantes, et cela n'étonnait pas l'enfant habituée à cette joyeuse soumission de la part du jeune homme. Comment, par la suite, aurait-elle eu conscience de la façon dont l'action du temps, lente et sûre, avait transformé en

d'autres sentiments cette ardeur qu'il mettait à la servir?

A présent, le voile se déchirait; de ces larmes surprises jaillissait la vérité. Tout s'expliquait: la tristesse persistante de Jean pendant son séjour à Étretat, ses vacances abrégées, et cette retraite en Bohême où il s'était réfugié pour la fuir, sans doute...

— Jean, mon pauvre Jean, murmura-t-elle, comme il va souffrir!

Son regard monta encore une fois vers le portrait, et il lui sembla qu'elle éprouvait un sentiment de gratitude pour sa jeune image, cause de l'explosion de chagrin qui éclairait enfin son esprit.

— Devant moi, pensait-elle, il n'aurait jamais eu cet élan de sincérité, et j'aurais toujours ignoré son secret... Cela n'eût-il pas mieux valu, après tout? Que faire, maintenant que je sais?

Préoccupée de ce douloureux problème, elle regagnait sa chambre, quand sa mère l'appela:

— Mon enfant, soyons plus tranquilles; Jean est arrivé, ton père en paraît heureux. Je crois

qu'il n'avouait pas combien il désirait sa présence.

— Tu as vu Jean, mère?

— Oui. Il dîne avec nous.

La jeune fille rentra chez elle. Pour se calmer elle essaya d'examiner de quelle façon il lui faudrait se comporter vis-à-vis de Jean; mais c'est en vain qu'elle s'efforçait de suivre le cours de ses réflexions; toujours sa pensée revenait, avec une désespérante obstination, sur l'étrangeté de sa découverte. Aurait-elle jamais imaginé que ce Jean, qu'elle savait volontaire et même un peu brutal, fût capable d'aimer avec une retenue si pleine de désespoir? Comme il avait eu raison de s'éloigner! C'était là, certainement, le parti le plus sage. Mais qu'allait-il faire à présent que, ramené auprès d'elle par la force des événements, il se trouverait de nouveau mêlé à sa vie, témoin des épanchements affectueux entre elle et son fiancé? A cette dernière supposition, Marie-Thérèse se sentit remuée par une grande pitié. Pour rien au monde, elle ne consentirait à infliger un tel spectacle à cet ami qui souffrait

de l'aimer. A tout prix, il faudrait qu'il s'éloignât encore.

Puis il se fit un revirement dans sa pensée. Elle s'étonna de prendre tant à cœur les sentiments dont elle croyait Jean possédé; fallait-il qu'elle eût l'esprit romanesque pour imaginer de pareils tourments d'amour, couvant ainsi, en son honneur, dans l'âme des jeunes hommes! Elle se moqua d'elle-même, se voyant sur le point de tomber dans ce travers ridicule qu'ont certaines jeunes filles de se persuader qu'elles inspirent de violentes passions. Après tout, elle pouvait s'être trompée sur la nature de l'émotion qu'elle avait surprise, et Jean n'était peut-être pas aussi désespéré qu'il le lui avait paru Vraiment, elle était folle! Non, certes, Jean ne l'aimait pas, c'était invraisemblable, impossible.

Alors, du fond d'elle-même, de la région obscure où naissent les sensations ignorées, il lui sembla que montait un regret... Pourquoi?

A ce regret, à cette hésitation sentimentale, se mêlait confusément une ineffable douceur d'impressions nouvelles; l'aveu de cet attache-

ment, surpris si inopinément, mettait en son âme une étrange mélancolie. Elle subissait soudain le charme supérieur du lien moral qui l'unissait à Jean. Il n'était pas pour elle l'indifférent qu'elle avait cru ; les larmes qui coulaient tout à l'heure des yeux du jeune homme, Marie-Thérèse les sentait tombées une à une dans son cœur qui se fondait d'une singulière tendresse sous cette amère rosée ; et les moindres inflexions de la voix lente et basse de Jean, s'adressant à elle, semblables à celle du prêtre devant l'autel où il adore, revenaient à sa mémoire, musique mystérieuse.

Elle venait de découvrir chez lui le sentiment exclusif, passionné, qui depuis longtemps faisait converger ses efforts vers la recherche d'une perfection à laquelle ne se fût point haussée une ambition ordinaire. Subitement Marie-Thérèse était frappée de la grandeur, de la persévérance de cette énergie infatigable, en se rappelant les origines de l'enfant devenu cet homme de valeur.

Sur le champ de bataille du monde, Jean rencontrait pour ennemis le dédain, l'injus-

tice, la jalousie, l'égoïsme, la méchanceté sous toutes ses formes. Marie-Thérèse l'avait-elle une seule fois secouru ? Non ! L'abandonnant sans comprendre ses efforts, elle l'aimait d'une affection froide et tranquille, comme on aime un compagnon, un allié fidèle, un humble, qu'on daigne tolérer; elle n'avait pas compris qu'à toute minute il risquait sa vie, mieux que sa vie, la paix de son cœur, dans la poursuite d'un idéal qu'elle constituait tout entier.

Oui, Jean s'était formé pour elle, acquérant, en vue d'elle seule, l'instruction, l'éducation et jusqu'à cette sobre élégance qui venait de la frapper, quand elle avait entrevu le jeune homme dans le bureau.

Une âme ardente, loyale et sincère telle que celle de Marie-Thérèse, ne pouvait sèchement s'enorgueillir d'un tel triomphe sur une âme forte. Sans se leurrer, elle comprit ce que, avec la plus exquise délicatesse, Jean avait espéré, ce qu'il avait attendu d'elle dans le respect et le silence. A la pensée de la plénitude de cet amour qu'elle ne devait pas agréer et cependant qu'elle avait involontairement suscité, une

sensation d'épouvante la remplit. La nécessité de son mariage avec Hubert lui rendit une minute la vie intolérable, et, par un retour de pitié vers Jean, agitée d'un curieux mélange de pensées contradictoires, elle murmura :

— Pauvre garçon, pauvre garçon ! S'il m'aime avec toutes les nobles énergies de sa belle nature, combien le réveil sera cruel et combien il laissera, après lui, de vide et de désespoir !...

Et des larmes jaillirent de ses yeux, pareilles à celles de Jean, sorties d'une même secrète douleur ; larmes de l'esclave des lois, des conventions sociales, qui sent ses chaînes, souffre des blessures qu'elles causent et pleure sa liberté.

Lorsque, quelques heures plus tard, Jean descendit pour dîner, au seuil de la salle à manger il eut une défaillance. Derrière cette porte il allait se retrouver en face de celle qu'il aurait voulu fuir et dont l'impérieux souvenir le possédait. Ah ! comme elle le hantait et remplissait son être tout entier, la chère vision ! Mais aussi comme elle était bien à lui, uniquement à lui, l'aimée qui le suivait partout, qui apparaissait éblouissante

et fascinatrice devant ses yeux hallucinés ! Elle habitait son cœur, cette Marie-Thérèse de ses rêves, et rien jamais ne pourrait les séparer, ni l'absence, ni l'épaisseur des murs, ni la longueur des routes... Mais il fallait revoir l'autre, la vraie, celle qu'il devait féliciter, parce qu'elle allait devenir madame Hubert Martholl...

En voyant entrer Jean, une singulière émotion étreignit Marie-Thérèse. Lui, très pâle, s'approcha, et, prenant la main qu'elle lui tendait :

— Marie-Thérèse... commença-t-il.

Mais profitant de l'hésitation de Jean, une force inconsciente poussa la jeune fille à lui couper la parole, afin de lui épargner le chagrin de prononcer la phrase qu'elle devinait.

— Enfin, vous voilà, Jean ! dit-elle presque gaiement. Nous sommes tous heureux de votre retour; fallait-il donc que mon père fût malade pour vous décider à revenir ?

— Vous vous êtes aperçue de mon absence ? Je vous en remercie.

Madame Aubry, qui depuis quelques instants

regardait le jeune homme avec attention, coupa innocemment la réponse de sa fille, en disant à Jean avec affection :

— N'as-tu pas trop travaillé là-bas? Je te trouve bien maigri, mon enfant.

— Ce n'est rien, j'ai été un peu souffrant.

— Et tu n'es pas revenu près de nous pour te faire soigner? C'est mal; ne suis-je plus ta mère?

Jean envoya à madame Aubry un sourire reconnaissant; puis, désireux qu'on ne s'occupât plus de lui, il reprit :

— Vous m'avez dit que M. Aubry était très agité jusqu'alors. Depuis que nous avons causé ensemble, il me paraît plus calme. Si je pouvais arriver à le tranquilliser tout à fait!

— Pourquoi mon mari est-il si inquiet?

— Il nous arrive une chose qui peut avoir des conséquences graves : la banque Raynaud frères a sauté, et M. Aubry y avait une très grosse somme, toute la partie liquide de sa fortune, je crois.

— Est-ce possible? Je n'en savais rien... Toi non plus, Jacques?

— Non, mère; Jean m'en apprend la nouvelle; ce désastre nous touche-t-il beaucoup?

— Je le crains. Depuis quelques mois je ne sais pas exactement ce qui s'est passé au bureau, je ne puis donc rien dire de précis; pourtant je ne serais pas étonné que M. Aubry eût encore fait à cette maison d'importants versements après mon départ. Comme les explications qu'il essaie de me donner à ce sujet sont pour lui une cause d'agitation, je n'ose pas trop le questionner. Il est profondément regrettable que cette catastrophe nous atteigne au moment où nous venons de faire de si grosses dépenses pour nos recherches de verres anciens.

— Alors, tu attribues à l'annonce de cette faillite la grande émotion qui a été le point de départ de la maladie de mon père?

— Probablement.

— Pourquoi nous as-tu quittés si longtemps, Jean? Toi présent, mon mari aurait mieux supporté ce coup. Il était déjà fatigué, bien qu'il ne voulût pas en convenir. Pour lui seul, maintenant, la fabrique est lourde à diriger.

— J'étais obligé de faire ce voyage, madame.

D'ailleurs, il sera fructueux; je rapporte un procédé nouveau dont nous avions besoin pour essayer un genre de fabrication plus économique.

— Enfin, je suis heureuse que tu sois revenu, cela me rassure déjà beaucoup.

— Je vous remercie de cette confiance, elle me touche vivement, murmura Jean.

On se leva de table pour passer au salon; le jeune homme s'armant enfin de courage s'approcha de Marie-Thérèse.

— Votre mère m'a annoncé vos fiançailles pendant mon séjour en Bohême, commença-t-il d'une voix un peu sourde.

Puis, tandis que son regard triste montait du bas de la robe flottante jusqu'au pur visage, il ajouta après une courte lutte intérieure :

— Laissez-moi vous exprimer tous les vœux que je fais pour que vous soyez heureuse...

Sa voix s'angoissait; Marie-Thérèse, attristée de le voir contraint à ces pénibles félicitations, dans un élan plein de pitié prit la main qui s'appuyait au dossier d'un fauteuil, et, la gardant entre les siennes, elle prononça avec

une intonation de tendresse qui la surprit elle-même :

— Merci de vos vœux, Jean. Je le sais, je n'ai pas de meilleur ni de plus sûr ami que vous, et cette assurance m'est une grande joie, je vous le jure...

Jean fit un brusque mouvement de recul; mais, cette fois, elle ne s'étonna pas, et sachant qu'ils ne trouveraient plus rien à se dire, elle s'éloigna.

Quelques minutes après, on vint prévenir le jeune homme que le malade le réclamait; madame Aubry aussitôt intervint, inquiète :

— Mon cher Jean, si tu lui parles d'affaires ce soir, il va s'agiter et ne dormira plus de la nuit.

— Ne craignez rien, chère madame, je vais le tranquilliser; il vaut mieux, au contraire, que je le voie avant de partir. Lorsqu'il m'aura tout expliqué, il sera plus calme.

Mais la conversation fut longue et ne se termina que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, l'état du malade se ressentit de l'effort cérébral qu'il avait fait pour mettre

Jean au courant de la situation; la fièvre augmenta, aussi Marie-Thérèse commençait-elle à être sérieusement inquiète.

Martholl, en venant faire sa visite habituelle, la trouva dans cette triste disposition d'esprit. Après lui avoir posé quelques questions banales sur la santé de son père, Hubert conclut avec désinvolture à un malaise passager dont il ne fallait pas s'inquiéter outre mesure, puis, d'un air indifférent il passa à d'autres sujets.

— Ah! j'y pense, fit-il tout à coup; j'ai pris pour ce soir une loge au Théâtre-Français; vous savez, il s'agit de cette première que vous désiriez voir.

— C'est aimable à vous d'avoir pensé à me faire ce plaisir, mais je ne puis y aller, je n'ai aucune envie de m'amuser aujourd'hui.

Un mouvement de contrariété échappa au jeune homme.

— Vos inquiétudes me semblent un peu exagérées, ma chère amie. Il n'y a vraiment pas encore de raisons suffisantes pour vous tourmenter à ce point. Vous pourriez bien vous absenter pendant deux heures. En somme,

votre père n'a qu'un simple accès de fièvre, résultat d'une grande fatigue; il ne court aucun danger; il y a ici assez de personnes pour le soigner. Songez aussi à moi, au plaisir que je me faisais de vous emmener ce soir.

Marie-Thérèse fut désagréablement surprise de la façon dont parlait son fiancé, de la légèreté avec laquelle il accueillait ses appréhensions; elle reprit :

— Sait-on jamais quel nom donner à une maladie qui commence? presque toutes débutent par les mêmes symptômes. Le médecin lui-même ne peut rien dire.

— Attendez alors pour manifester de telles craintes.

— J'ai peur; parfois le mal s'aggrave vite, fit tristement la jeune fille.

Puis, croyant avoir trouvé un argument décisif, elle ajouta :

— D'ailleurs, je suis bien sûre que maman ne voudra pas quitter la maison.

— On peut tout arranger, proposa Hubert conciliant, j'offrirai deux places dans la loge à madame Gardanne et à votre cousine.

Venez, je vous en prie, Marie-Thérèse, je serais très contrarié si vous manquiez cette première.

— Il me coûte beaucoup de vous refuser, puisque c'est à mon intention que vous avez pris une loge... Enfin, puisque vous tenez tant à ma présence, prévenez toujours ma tante; mais je ne promets de venir que si mon père n'est pas plus mal.

Jusqu'au soir Marie-Thérèse s'occupa de soigner M. Aubry, dont l'état de fièvre et de faiblesse resta le même.

La soirée était déjà assez avancée lorsque Jean arriva, l'air soucieux. Quelques minutes après, madame Gardanne faisait dire qu'elle attendait sa nièce en bas, dans sa voiture.

— Oh ! qu'il m'en coûte de partir ! s'exclama Marie-Thérèse, et surtout de te laisser seule ici, maman.

— Mais votre mère ne sera pas seule puisque je suis là, dit Jean. D'ailleurs je venais surtout ce soir avec l'intention d'exiger que vous vous reposiez toutes les deux; je veux veiller votre père, c'est mon tour.

— Mon cher Jean, intervint madame Aubry, tu travailles bien assez dans la journée, je m'oppose absolument à ce que tu te prives de sommeil.

— Je me passe très bien de dormir, et je ne suis jamais fatigué. D'ailleurs, que je sois ici ou chez moi, je devrai toujours examiner ces papiers toute la nuit.

Et Jean montrait sa serviette débordant de paperasses.

— Le temps presse, il faut que je me rende exactement compte de la situation ; il y a là de quoi me tenir éveillé pendant plus d'une nuit. Dans tous les cas, soyez certaine que l'affaire s'arrangera, et laissez-moi la joie d'être doublement utile à mon cher maître.

— Puisque tu le veux, mon ami... dit madame Aubry.

— Je vais m'installer dans sa chambre, derrière le haut paravent, et je suis sûr qu'il dormira, malgré la faible lueur de ma lampe : ma présence le calme.

Puis, se tournant vers Marie-Thérèse :

— Vous voyez, vous pouvez sortir sans

crainte; je vous prie même de le faire, afin de me prouver votre confiance en moi.

— Eh bien, va t'habiller, ma fille, conseilla madame Aubry. Jean insiste si affectueusement que j'accepte. Apprête-toi vite. En attendant, je vais faire prier ta tante de monter, elle doit se morfondre dans la voiture, et je lui tiendrai compagnie; tu nous trouveras dans le petit salon.

Madame Aubry descendit aux appartements de réception.

Marie-Thérèse resta seule avec Jean. Encore hésitante, elle lui demanda après un court silence:

— Vous n'êtes pas choqué que je passe la soirée au théâtre?

— Nullement, c'est très naturel. Et puis je suis toujours content de vous voir prendre un plaisir.

— Oh! cette première n'est pas pour moi un plaisir, inquiète de père comme je le suis...

— Aussi, je suppose que ce n'est pas pour la pièce que vous allez au théâtre ce soir.. ne put s'empêcher de dire Jean.

Mais il s'arrêta,honteux, ne sachant comment finir sa phrase sans ironie, et il ajouta, la voix subitement changée, avec une intonation triste, presque repentante :

— Donnez-moi au moins cette pauvre joie d'avoir l'air de vous servir à quelque chose.

Marie-Thérèse se tut, ayant la sensation que tout ce qu'elle pourrait dire désormais serait, pour Jean, une tristesse nouvelle.

— Jacques vous accompagne sans doute? interrogea encore le jeune homme.

Marie-Thérèse n'y avait pas songé; elle réfléchit, et approuva cet arrangement.

— Vous avez raison! Ce sera bien mieux ainsi... Je vais prévenir mon frère. De cette façon, ma tante ne sera pas forcée de m'attendre, nous la rejoindrons aux Français; et puis, si je veux partir avant la fin du spectacle, ce sera plus commode. Merci de votre idée, Jean!

Et dans un élan cordial elle lui tendit la main pour l'adieu; il la serra faiblement dans la sienne.

Cette remarque de Jean qui l'induisait à une

combinaison pratique, la laissant libre de ses faits et gestes pendant cette soirée, prouvait une fois de plus à Marie-Thérèse combien ses moindres actes avaient d'importance aux yeux de son ami.

Le rideau tombait sur la fin du premier acte, quand Marie-Thérèse et Jacques se firent ouvrir l'avant-scène d'Hubert.

Dès qu'ils entrèrent, ils furent accueillis par les exclamations d'Hubert, de madame Gardanne et de sa fille.

— Enfin, vous voilà ! dit Martholl en aidant Marie-Thérèse à ôter son manteau, tandis que sa tante ajoutait :

— Il était temps ! Heureusement que nous ne vous avons pas attendus, sans cela nous perdions le premier acte qui est ravissant. Pourquoi êtes-vous si en retard ?

— Jusqu'à la dernière minute ma sœur ne savait si elle viendrait...

— Tout est bien qui finit bien, Jacques ! riposta assez gaiement Martholl en installant Marie-Thérèse entre sa tante et Denise.

Comme il regardait les deux jeunes filles, il

ne put s'empêcher de dire, en s'adressant à sa fiancée :

— Ne trouvez-vous pas votre cousine exquise ce soir ?

Denise était en effet fort élégante dans une robe blanche discrètement décolletée. En entendant ces paroles louangeuses, elle ne put dissimuler un sourire de triomphe.

Tandis que Marie-Thérèse la complimentait aussi, Hubert ayant reporté sur sa fiancée un œil scrutateur, ajouta sur le même ton qu'il aurait pris pour reprocher une inqualifiable faute de tenue :

— Pourquoi donc avez-vous mis cette robe de drap sombre ? Votre toilette est un peu déplacée ici un soir de première.

En effet, Marie-Thérèse, poursuivie par d'autres préoccupations jusqu'au moment du départ, n'avait pas songé à revêtir une robe élégante.

Blessée de cette remarque, qu'elle jugeait inopportune, la jeune fille répondit avec vivacité :

— Vous êtes étrange ! croyez-vous que l'on

n'ait jamais que cela en tête, s'habiller et se déshabiller ?

— Pardonnez-moi, ma chère, mais j'ai parlé par amour de l'opportunité et de la correction !

Après cette réponse, Hubert vexé se rejeta un peu en arrière. Alors madame Gardanne, comme si elle eût voulu prévenir une querelle d'amoureux, déclara conciliante :

— C'est un si grand dérangement, un malade dans une maison !

— Je vous remercie, ma tante ; mais je n'ai pas besoin d'excuse, déclara froidement Marie-Thérèse.

Le rideau se levait, tout le monde se tut.

Dès les premiers mots des acteurs, la jeune fille s'aperçut qu'elle ne pourrait s'intéresser à ce qui se passait sur la scène. Son attention ne se soutenait pas, quoiqu'elle fût sollicitée par l'intérêt de la pièce, le jeu des acteurs, et les distractions qu'offrait l'aspect d'une salle très sélect. Ce qui était là, ces gens, ce bruit, ces lumières, disparaissaient devant sa préoccupation. Ses yeux, refusant de voir la réalité

offerte, regardaient au dedans d'elle-même le tableau que son imagination inquiète lui représentait. A la place de cette salle de théâtre, où les jolies femmes fleurissaient entre les velours rouges et les ors vifs, elle eut l'aperception d'une chambre sombre, du lit de son père, et, sous la lumière voilée de la lampe, penché sur un amas de papiers, d'un visage grave aux traits tirés.

Elle entendit rire Hubert et Denise. Pourquoi? Elle n'avait rien compris. Ils suivaient la pièce, sans doute ; elle essaya de faire comme eux, de ramener son esprit fugitif, mais ce fut en vain : l'image de Jean réapparaissait. Elle le voyait alignant des chiffres dans la lueur triste de la chambre. Il n'était pas comme les autres, celui-là ! il ne ressemblait à personne parmi ceux qui l'entouraient. Ne connaissant que le travail et le devoir, l'impérieux besoin de mondanité quand même n'existait guère pour lui.

Pourtant il avait dit : « Allez vous distraire, je suis heureux de rester ici ». Mais que devait-il penser d'elle, du peu d'hésitation qu'elle avait

eu à laisser son père malade pour venir au théâtre ?

— Qu'est-ce que je fais ici? pensait-elle ; pourquoi suis-je venue ?

Elle se souvint que c'était dans l'unique but de faire plaisir à Hubert; elle se retourna vers lui afin de se convaincre au moins que sa présence le rendait heureux. Mais Hubert ne la regardait pas, son attention était consacrée à mademoiselle Brandès qui se trouvait en scène, et par elle seule il semblait intéressé.

— Je serais bien contente de rentrer... pensait Marie-Thérèse.

Il lui fallut pourtant attendre la fin du second acte, et même assister à une partie du troisième; alors, n'y tenant plus, et malgré l'insistance mise à la retenir, elle présenta ses excuses à sa tante, remercia Hubert, et pria son frère de l'accompagner à la maison.

A peine était-elle sortie de la loge, que déjà Denise se tournait vers le fiancé abandonné, pour dire, compatissante :

— Je ne comprends pas Marie-Thérèse. S'en

aller ainsi au moment le plus intéressant, c'est absurde... C'est même impoli pour vous. N'avez-vous pas pris cette loge à son intention? Entre nous, mon oncle n'est pas tellement malade qu'elle n'eût pu rester jusqu'à la fin.

— Elle est inquiète, dit Hubert; c'est très compréhensible, elle adore son père.

— Oui, mais ce soir c'est une exagération d'amour filial, et presque une atteinte à votre amour conjugal!

— Enfin, j'espère que M. de Chanzelles sera bientôt remis, alors je reprendrai tous mes droits de fiancé.

Cela est à souhaiter, fit madame Gardanne. Mon pauvre frère a, je crois, en ce moment, de graves intérêts en jeu; il ne serait pas bon qu'il fût malade longtemps.

— Ah, vraiment? ne put s'empêcher d'interroger le jeune homme.

— Oui, mon mari se préoccupe à ce sujet depuis quelques jours.

Hubert comprit l'indélicatesse du procédé consistant à surprendre de la sorte des choses susceptibles de l'intéresser; aussi, au léger

désappointement de Denise, il montra un visage indifférent, et parla d'autre chose.

Un grand calme endormait la maison lorsque Marie-Thérèse rentra. Rassurée par ce silence, elle monta sans bruit jusqu'à la chambre de son père, et comme la porte était entr'ouverte, elle se glissa, légère, par l'entre-bâillement. Sur le seuil elle s'arrêta.

C'était bien le tableau qui la hantait tout à l'heure au théâtre : la tête pâle du malade reposait sur les oreillers, et la blancheur du lit s'estompait sous les rideaux retombants. Dans un coin, derrière le paravent, faiblement éclairé par une lampe basse, Jean écrivait.

Elle s'avança doucement vers la table de travail, et le jeune homme ayant levé les yeux vit émerger de la pénombre le visage qu'il aimait. Il ne parut pas surpris; fixant l'apparition avec un sourire extatique, il murmura comme en rêve :

— Cher fantôme!

Marie-Thérèse n'en était plus à s'étonner des étranges effets hallucinants d'une pensée absorbante. N'avait-elle pas tout à l'heure évoqué

ce qu'elle voyait là, dans cette chambre? Elle comprenait que sa réelle image venait de se superposer au rêve intérieur de Jean; alors, respectueuse de sa folie, elle resta devant lui, muette et pensive, n'osant plus bouger.

Mais Jean s'était ressaisi; il balbutiait, les yeux levés vers elle:

— C'est vous?... C'est vous?.. Déjà!... Vous êtes revenue avant la fin du spectacle? Excusez mon ahurissement, mais je suis plongé dans d'abominables comptes.

Marie-Thérèse, sans paraître remarquer le trouble de Jean, dit:

— Je n'ai pas eu le courage d'entendre le troisième acte; l'inquiétude me torturait.

— Pourquoi, puisque j'étais là? C'est mal d'avoir si peu de confiance en moi. Regardez, votre père est tranquille; il se réveille de temps en temps, m'appelle, puis se rendort satisfait de me voir travailler auprès de lui.

— Ah! que c'est bien à vous, de le veiller ainsi!

Jean regardait toujours la jeune fille; il reprit en souriant:

— Est-ce que vous croyez vraiment que je fais quelque chose de méritoire? J'espère que non, n'est-ce pas? Car je penserais alors que vous n'êtes pas très difficile sur le choix des actions louables.

Marie-Thérèse, sans répondre, évolua doucement dans la chambre. Elle découvrit bientôt ce qu'elle cherchait, un en-cas placé sur une petite table: du jambon, du poulet froid, des rôties, du beurre, du miel, un flacon de rhum, et tous les ustensiles nécessaires pour faire le thé.

Elle revint alors vers le jeune homme:

— Jean, mère a fait préparer quelques aliments pour vous aider à passer la nuit. Voulez-vous que j'installe votre souper?

— Merci, je n'ai besoin de rien.

— Si! vous devez absolument prendre quelque chose.

— Non, non, je vous assure.

Ils parlaient à voix basse; les mots étaient à peine un murmure. Jean regardait tout proche de lui le cher visage, les beaux yeux rêveurs qu'il évoquait si souvent, et, dans le silence de cette chambre de malade, un trouble l'envahit.

Marie-Thérèse, comme si elle avait conscience de ce qui se passait en lui, croyant déjouer ce piège tendu par la solitude et l'exaltation de la veillée, prononça avec une intonation impérieuse et mutine :

— Je ne vous demande pas votre avis, d'ailleurs : il faut manger ; cette petite table démontre d'une façon péremptoire l'ordre de mère... vous avez beau sourire et secouer la tête négativement, vous mangerez, Jean ! Qu'est-ce qui m'a donné un ami si entêté ? Vite, une allumette pour allumer le réchaud de la bouilloire. Ah ! vilain Jean, vous étiez un grand ami bien plus obéissant, autrefois... Dans ce temps-là, vous faisiez toutes les volontés de la petite Mi-Thèse !

Il tressaillit, et, sans force au ressouvenir de ce cher passé qui demeurait sa seule joie, il tendit sa boîte d'allumettes. D'une voix redevenue sérieuse et câline, Marie-Thérèse continua :

— Quittez un moment vos chiffres. Voulez-vous que je partage ce thé avec vous, dites ?... Nous allons porter la table dans le cabinet de toilette ; nous laisserons la porte non plus seu-

lement entre-baîllée, mais l'un des battants largement ouvert, pour veiller sur père sans qu'il nous entende. Allons, allons, abandonnez vos papiers pendant cinq minutes, et venez faire la dînette...

Jean ne résistait plus. Il dit :

— Alors, permettez-moi de vous servir... N'est-ce pas ainsi que cela se passait quand vous étiez la chère toute petite Mi-Thèse?

Avec mille précautions, et s'appliquant à ne rien heurter afin de ne pas réveiller M. Aubry, il transporta la table et se mit à manier habilement les ustensiles divers, versant le thé, beurrant les rôties.

— Comme vous êtes adroit! ne put s'empêcher de remarquer Marie-Thérèse.

— Cela vous étonne? Ne savez-vous pas qu'un bon verrier est forcément adroit de ses mains?

Pour ne pas faire de bruit dans la chambre en dérangeant quelque meuble, Jean attira à lui un tabouret bas et s'assit presque aux pieds de la jeune fille. Ils burent et mangèrent en silence. Jean obéissait aux moindres volontés

de Marie-Thérèse, trouvant une étrange volupté à lui résister d'abord, pour entendre un ordre et subir ensuite la joie de l'obéissance.

— Jean, encore ce sandwich ?

— Non, vraiment.

— Il faut !

— Je n'ai plus faim !

— Je veux !

— Je vous assure...

— Puisque je veux !

Et il mordait le sandwich, tendu par deux doigts délicats. Que n'eût-il avalé pour voir le fin sourire de triomphe qui entr'ouvrait les lèvres de son amie ? Il murmura :

— C'est du gavage... heureusement le thé me secourt contre ce despotisme ; sinon vous m'auriez déjà étouffé.

— Étouffez, mais tout bas...

Et ils se souriaient, confiants et doucement joyeux.

M. Aubry ayant fait un mouvement, ils craignirent de le réveiller, revinrent auprès de lui et demeurèrent silencieux dans la paix de la chambre close.

Alors, sous l'influence un peu mystérieuse qui venait du calme de l'heure et de la lumière discrète de la lampe, l'oubli secourable chassa de l'âme de Jean tout ce qui n'était pas le réel bonheur de la présence chère. Plus rien n'exista pour lui que cet être fait de délicatesse et de charme ; il lui semblait vivre en un songe, il ne voulait plus savoir en quel endroit de la terre il se trouvait ainsi seul avec elle. Et ce paravent, qui de nouveau les abritait, devint un infranchissable obstacle dressé entre eux et le reste du monde.

Oui, elle était là, si près qu'il sentait la fine odeur d'iris dont elle parfumait ses cheveux, si près qu'il toucherait le bord de sa robe en avançant la main. Hélas! tant de fois ce geste avait fait évanouir son rêve, qu'il n'osait plus le risquer maintenant.

Quant à Marie-Thérèse, elle était retenue sur ce canapé comme par d'invisibles liens. Pourtant Jean ne la regardait pas et aucune parole ne sortait de ses lèvres. Mais, semblables à un nuage d'encens, les effluves d'adoration qui émanaient de lui enveloppaient la jeune

fille d'une atmosphère de tendresse, et elle jouissait d'une sensation de bonheur jusqu'ici ignorée.

Elle-même à son insu brisa l'enchantement : ayant avancé la main sur la table, dans l'orbe lumineux de la lampe voilée, des lueurs s'allumèrent au rubis cabochon de sa bague de fiançailles, et l'œil de Jean, attiré, vit saigner la lueur rouge sur la petite main qu'il aimait.

Par ce simple jeu de lumière, la réalité s'empara à nouveau de son esprit en maîtresse impérieuse ramenant, brutalement lié à la bague, le souvenir du fiancé. Jean s'abandonna dans une lassitude découragée et appuya au mur sa tête douloureuse. Marie-Thérèse le regardait ; elle lui dit, sans comprendre le véritable motif de cette subite défaillance :

— Vous vous fatiguez trop ; je vous en prie, ne travaillez plus ce soir. Regardez : père dort, il est inutile que vous restiez à veiller toute la nuit.

Comme elle s'était levée, se dirigeant vers le lit, Jean eut une exclamation d'insouciance :

— Qu'importe que je dorme ou que je veille?... Adieu, Marie-Thérèse!..

Et il la reconduisit jusqu'à la porte de la chambre.

XV

Le lendemain Hubert vint faire sa cour habituelle.

Lorsque son fiancé l'eut quittée, Marie-Thérèse demeura désemparée. Elle s'en rendit compte, chercha pourquoi l'heure qu'elle venait de passer avec Hubert la laissait si énervée.

Aussi quelle idée avait-il eue de lui reprocher encore cette robe sombre qu'elle avait mise la veille pour aller aux Français! Ah! qu'il était donc toujours le cercleux léger, l'homme chic, éternellement requis par des préoccupations de snob! et cela, au moment même où elle aurait tant désiré sentir auprès d'elle une émotion

attendrie, une sollicitude affectueuse capable de la réconforter durant la période d'inquiétude qu'elle traversait.

Oui, ce jour-là, tout l'irritait en lui : sa jaquette impeccable, ses cheveux admirablement brillants, sa tête de mondain placide, reflétant un si intime contentement de soi.

Pourtant, après avoir pendant quelques instants donné libre cours à son irritation, elle finit par conclure qu'il n'était peut-être pas très raisonnable de sa part d'en vouloir ainsi à son fiancé. Parce qu'elle était triste, il ne s'ensuivait pas qu'il dût changer sa façon de s'habiller. Puis, s'examinant avec sincérité, elle découvrit une autre cause à sa mauvaise humeur ainsi qu'aux distractions qu'elle avait eues pendant la visite de Martholl.

En effet, tandis qu'elle écoutait Hubert lui dire, de sa voix aux intonations travaillées, les choses aimables et banales dont il était coutumier, le souvenir d'un visage aux traits creusés, à l'expression angoissée et ardente, vint frapper son esprit d'une façon singulière. Après s'être oubliée un instant à y penser, elle

reporta son attention sur son interlocuteur, et il lui sembla qu'elle ne revoyait plus avec la même bienveillance ces moustaches soyeuses qui lui avaient plu autrefois.

Ah! Hubert n'avait pas l'air fatigué, lui! et elle ne croyait pas que ce fût à soigner des malades qu'il se fatiguerait jamais.

En agitant ces pensées, elle se sentit tout à coup envahie par un remords : c'était mal de songer si souvent à Jean depuis qu'elle s'en savait aimée, mal d'accueillir les émotions qui lui venaient de ce souvenir. Fiancée d'Hubert, elle ne devait pas permettre à un autre d'occuper sa pensée. Elle essaya de se prouver que son trouble venait de l'étonnement dans lequel l'avait jetée la découverte de l'amour de Jean. Et puis, il est si triste de voir souffrir! Et Jean souffrait. Elle demeurait encore émue d'avoir rencontré son regard désespéré. Dans sa naïveté, elle mit sur le compte de la pitié les fréquents retours de sa pensée vers Jean.

Mais, puisqu'elle allait se marier, quitter la maison, il se consolerait sans doute quand il ne la verrait plus. Les sentiments les plus vio-

lents ne résistent pas aux longues séparations. Pourquoi alors tant s'inquiéter de cette douleur passagère? Elle-même aussi devait l'oublier. Pour arriver à ce résultat, elle essaya de concentrer toute sa puissance d'évocation sur les mois d'été, pendant lesquels Hubert l'avait conquise, dans la gaieté de cette plage normande si complaisante aux flirts. Ainsi, Marie-Thérèse espérait se reprendre ; mais, par malheur, son état d'esprit ne la portait pas pour le moment aux réminiscences joyeuses ; elles ne s'accordaient plus avec sa tristesse, non plus que les aveux d'Hubert, faits en des jours de fête et recueillis en des instants de plaisir.

Pourquoi donc cet amour ne la soutenait-il pas dans l'épreuve? Pourquoi n'était-il pas le refuge des heures sombres?

Elle ne pouvait admettre qu'en recherchant sa main, Hubert eût agi par vanité. Non, non! Elle se refusait à y croire. Et pourtant, quel vide laissait encore dans son âme l'amour de son fiancé! Ah! comme elle aurait voulu qu'il sût lui murmurer des paroles consolatrices! Quelle barrière arrêtait donc chez lui ces épan-

chements si naturels entre deux êtres destinés l'un à l'autre? S'il ne lui témoignait pas plus de compassion dans son malheur, où devait-elle en chercher la cause? Sans doute, la nature peu sensible du jeune homme ne l'incitait pas à pénétrer la peine qu'elle éprouvait devant les fatalités qui menaçaient les êtres les plus chers à son cœur. Mais elle-même n'avait-elle rien à se reprocher? S'était-elle confiée à lui comme à l'ami secourable auprès duquel on abrite sa faiblesse, on apaise sa douleur? Il est vrai que l'impassibilité d'Hubert l'avait pour ainsi dire décontenancée, et que ses confidences s'étaient trouvées arrêtées par cette indifférence apparente; mais il fallait bien reconnaître qu'au lieu de lui révéler ses angoisses, elle s'était contentée d'écouter avec distraction les propos de salon et les histoires de club, qu'en son inconscience Hubert ne jugeait pas hors de saison. En bonne justice elle se reconnut un peu coupable; aussi prit-elle la résolution de mettre plus d'abandon affectueux dans ses prochains entretiens. Ce serait sans doute le meilleur moyen de susciter la sensibilité

latente dont elle ne voulait pas douter qu'il ne fût doué.

L'esprit plein de ces pensées, elle se rendit dans la chambre de son père ; mais lorsqu'elle fut près de lui, toutes ses préoccupations disparurent devant le sentiment, lancinant comme une douleur physique, de son impuissance à soigner le cher malade, à rien tenter dont le résultat fut appréciable. Dans la demi-obscurité, elle entrevoyait cette face pâlie et creusée, déjà marquée d'une expression de souffrance qui altérait, jusqu'à la rendre presque méconnaissable, cette physionomie tant aimée. M. Aubry ne sortait guère d'une espèce de torpeur qui touchait au coma, et Marie-Thérèse passa les lentes heures de la journée à veiller cette somnolence. Vers le soir, il s'agita, et demanda Jean avec insistance. Aussi Marie-Thérèse éprouva-t-elle un singulier soulagement lorsque parut le jeune homme, comme si sa présence eût apporté le remède souverain.

Dès le seuil, Jean dut répondre aux interrogations fiévreuses de M. Aubry. En les entendant parler d'affaires, la jeune fille se retira

et descendit au salon pour attendre son fiancé qui devait venir dîner.

Quelques minutes après, Hubert arrivait en habit, ainsi qu'il en avait l'habitude. Même dans l'intimité de ces dîners de famille, il ne se départissait pas des formes conventionnelles des milieux mondains. Le moule d'impeccabilité select qu'il s'était imposé l'enserrait si bien maintenant, qu'il en perdait le sens intime et familier de l'existence. Même seul avec sa fiancée, il ne désarmait pas, et ce dont il l'entretenait le plus volontiers se rapportait généralement à toutes les manifestations de la vie élégante et sportive.

Les premières paroles qu'il adressa à la jeune fille n'étaient pas faites pour l'encourager à lui ouvrir son cœur, ainsi qu'elle se l'était promis. Avant même qu'elle se fût assise auprès de lui, Hubert commença d'un ton joyeux :

— Je suis enchanté, j'ai essayé cette après-midi mon auto. C'est un bijou, vous verrez ; il file et vous abat du soixante à l'heure. Demain matin je vous emmène ! Nous irons à Versailles, et nous déjeunerons aux Réservoirs.

— Mais vous savez bien que mère et moi nous ne sortons pas ces temps-ci, fit Marie-Thérèse qui, pour demeurer fidèle à son programme, ne se formalisa pas du manque de mémoire d'Hubert, oublieux de la maladie de son père.

Elle se rapprocha même de lui, empressée et aimable, tâchant de faire naître l'incident sur lequel elle comptait pour mettre plus d'épanchements affectueux dans leur causerie.

A ce moment on ouvrit la porte du salon et Jean entra.

Brusquement il eut sous les yeux ce groupe : Marie-Thérèse, tournée vers son fiancé assis sur un canapé, et penchée vers lui, tandis que tout en parlant il gardait dans sa main la main de la jeune fille. Le pauvre Jean tressaillit, mais à force de volonté il se maîtrisa ; n'était-ce pas un spectacle auquel il devrait s'habituer désormais ?

Marie-Thérèse, assez troublée, présenta les deux jeunes gens l'un à l'autre, bien qu'ils se fussent déjà rencontrés à Étretat. Hubert salua sans se lever. Pour lui, Jean n'était qu'un

employé. La jeune fille remarqua cette attitude, en fut blessée, et voulant épargner à Jean l'humiliation de s'en apercevoir, elle essaya de détourner son attention en lui demandant vivement :

— Eh bien! Jean, comment avez-vous laissé mon père?

— Il est très nerveux. Je descends pour me soustraire à ses questions. Je suis obligé de lui répondre, cela le fatigue, je ne veux plus rien lui dire ce soir. Comme je dîne chez vous, madame votre mère m'a conseillé de me réfugier ici. Je ne vous gêne pas?

— Du tout, mon ami! se hâta de répondre Marie-Thérèse.

Tout en parlant, Jean s'approcha d'une table, y prit des journaux, et s'isola dans un coin du vaste salon. Il essaya de lire, mais la feuille qu'il tenait tremblait étrangement dans ses mains. Devant son impuissance à se contraindre au calme, il demeura hésitant entre le désir de s'en aller, pour ne plus voir les deux fiancés, et la crainte de paraître ridicule en quittant le salon parce qu'ils s'y trouvaient.

L'entrée de madame Aubry et de Jacques le tira de sa détresse.

— Mon cher, dit Hubert à ce dernier, si j'avais su où vous prendre aujourd'hui, je serais allé vous chercher; j'ai essayé ma machine, c'est une merveille.

— Hélas! je travaillais et je n'aurais pu profiter de votre aimable invitation. Je passe mes journées à piocher mon Mourlon, ce n'est pas drôle.

Puis, se tournant vers Jean, Jacques ajouta :

— Eh bien! mon vieux, quoi de neuf aujourd'hui? Vas-tu nous rassurer ou augmenter nos inquiétudes?

Madame Aubry aussi se rapprocha du jeune homme.

— Tu n'as pas l'air satisfait, mon enfant, est-ce que les choses se compliquent?

Jean répondit à voix basse, mais Hubert, en entendant ces interrogations demeurées pour lui sans réponse, se rappela soudain les propos inquiétants de madame Gardanne, lorsqu'elle avait fait allusion à une affaire qui pouvait être préjudiciable à son frère.

Pendant le dîner, Hubert posa adroitement quelques questions auxquelles il fut répondu évasivement, tous étant, au fond, beaucoup plus préoccupés de la santé de M. Aubry que de sa situation commerciale. Quant à Jean, il essayait de se raisonner et de supporter courageusement sa souffrance morale, afin que personne ne la soupçonnât; ne devait-il pas s'accoutumer à l'idée de voir à un autre celle qu'il aimait? Pour échapper à ce supplice, il n'avait même pas le droit de fuir : tout le rivait à cette maison, en ce moment où deux ombres menaçantes planaient sur elle : la ruine, la mort. Son devoir était là, il ne pouvait se dérober à l'inéluctable tâche.

Pour chercher à oublier l'heure présente si pénible, faisant abstraction du milieu dans lequel il se trouvait, il se plongea dans le douloureux problème des événements qui allaient surgir et qu'il fallait à tout prix éviter. Oui, il lutterait, il tenterait de suprêmes efforts, et cela surtout pour Marie-Thérèse, afin de lui épargner un chagrin, un souci, une larme. Ce fut tout ce qu'il trouva pour se consoler de la

persistance qu'elle mettait à poser sur un autre la radieuse lumière de ses yeux.

Après le dîner, madame Aubry, très fatiguée par son rôle de garde-malade, s'assoupit bientôt dans un fauteuil. Jacques monta auprès de son père, et les deux fiancés, malgré Marie-Thérèse qui s'évertua d'abord à entraîner Jean dans une conversation à trois, se réfugièrent dans un coin du salon et se mirent à causer.

Alors Jean prit un livre et lut sous la clarté d'une lampe; mais bientôt il succomba à l'irrésistible tentation de regarder ceux que la destinée ironique mettait en face de lui pour le torturer. Il venait même de trouver, une bonne raison pour se permettre cette demi-indiscrétion.

— Il faut bien, se dit-il, que je me résigne à les voir d'un œil impassible, et que je me fasse à cette idée de les savoir unis par des liens plus étroits encore. Je ne m'habituerai jamais à cette souffrance si je la fuis toujours.

Laissant son livre, il se croyait fort et maître de ses sensations, tandis qu'il fixait sur les fiancés des yeux de fou. Pensant que Marie-

Thérèse était trop occupée pour prendre souci de lui, il ne songeait guère à dissimuler le trouble qui l'agitait.

L'eût-il pu d'ailleurs? Sorti du peuple, par cela même plus proche de la nature, encore dominé par l'instinct, il ne tenait pas de plusieurs générations de mondains l'art de se composer une attitude et de se faire un visage hypocrite. Il était facile de surprendre tous les sentiments qui passaient sur ce masque d'un être passionné et simple, ravagé par un amour contre lequel sa volonté ne pouvait rien. Comme Jean se trouvait en pleine lumière, pas un tressaillement de ses traits n'échappa bientôt à Marie-Thérèse, elle put, sans en avoir l'air, se rendre compte de l'émotion intense et douloureuse qui le faisait vibrer à ses moindres gestes et à ceux d'Hubert. Incapable de continuer à infliger à Jean un pareil supplice, Marie-Thérèse se leva.

— Je suis une bien mauvaise maîtresse de maison, messieurs! Puisque ma pauvre maman sommeille, si nous passions dans le petit salon? Venez avec nous, Jean, je vais jouer du Mozart

sur le clavecin de Marie-Antoinette. Nous fermerons la porte, nous ne ferons aucun bruit, car les notes maigres du clavecin ne s'entendent pas à l'étage supérieur.

Le petit salon était exquis avec sa tenture Louis XVI de moire blanche rayée bleu pâle, ses meubles en vieille laque de Coromandel, et ses glaces longues et frêles posées sur de délicates consoles. Derrière un paravent dormait le vieil instrument.

— Vous allez voir, dit la jeune fille en ouvrant le clavecin, quel joli son il a encore?

Tandis que Jean, qui les avait suivis, cherchait à faire oublier sa présence, Martholl s'installait auprès de Marie-Thérèse, tout en émettant quelques réflexions de connaisseur sur les jolies choses qui les entouraient.

— Est-ce par héritage que vous avez eu cette épinette, et savez-vous si vraiment elle a orné quelque Trianon?

— Vous ignorez donc qu'on ne rencontre jamais un clavecin de l'époque, sans qu'il ait appartenu à la Reine? Je suppose que celui-ci n'échappe pas à la loi commune, et bien qu'il

provienne tout simplement de la vente d'un collectionneur célèbre, j'entretiens pieusement cette légende, dont l'authenticité a pour suprême garantie ma propre autorité renforcée de celle de monsieur le profane vendeur.

La jeune fille se mit à jouer un Lied de Mozart, puis elle chanta la romance de Martini « Plaisir d'amour ».

Les notes s'envolaient comme des soupirs, leur timbre vieillot et suranné rendait ce chant, soupiré par cette voix fraîche, plus adorable encore.

Jean, les yeux fermés, goûtait le charme de cette mélodie d'antan, qui semblait l'écho lointain d'un passé mort. N'était-ce pas l'histoire de son pauvre amour que chantaient ces notes cassées, toutes chevrotantes d'émotion, trouées de temps en temps par le silence d'une corde brisée? Oui, elles pleuraient sur lui, tandis que les paroles de Florian, murmurées doucement par Marie-Thérèse, sanglotaient à son oreille :

« Chagrin d'amour dure toute la vie... »

— Ce sera vrai pour moi, pensait Jean

Et il se sentait triste à mourir.

Un cri effrayé de la jeune fille l'arracha à sa rêverie douloureuse. Il ouvrit les yeux, et vit tout près de Marie-Thérèse une flamme claire qui montait vers le plafond.

Un double mouvement jeta en sens inverse Jean et Hubert. Tandis que celui-ci pressait en toute hâte le bouton de la sonnerie électrique, Jean saisissait l'abat-jour de vélin qui avait pris feu, et les morceaux de musique allumés à son contact, puis, serrant fortement les papiers enflammés, il les éteignait entre ses mains.

— Vous avez eu peur, Marie-Thérèse? demanda-t-il anxieux. Moi aussi, d'ailleurs. J'ai craint un instant que le tulle léger de vos manches ne reçût quelque étincelle.

— Non, je n'ai rien, merci, Jean, répondit la jeune fille.

Puis elle regarda en riant Martholl qui revenait vers elle, et ajouta, un peu malicieuse :

— Qu'êtes-vous allé faire près de la porte au lieu d'éteindre ce feu d'artifice?

— Mais, j'appelais!

En effet, le domestique entra en ce moment;

il n'eut qu'à ramasser les débris d'abat-jour et les feuilles noircies qui parsemaient le tapis.

— Et si personne n'était venu à mon secours, continua Marie-Thérèse en souriant, j'étais peut-être victime de cet accident. Je ne vous le reproche pas; mais vous avez allumé ces bougies de cire qui veulent être du temps, et c'est en reposant maladroitement l'abat-jour que vous l'avez fait flamber.

Puis, redevenue sérieuse et saisissant à l'improviste les poignets de Jean.

— Montrez-moi donc vos mains, je suis sûre que vous êtes atrocement brûlé, vous?

Des marques blanches apparaissaient en effet, striant la paume des mains que Marie-Thérèse tenait entre les siennes.

— Ce n'est rien, dit Jean, un vieux verrier sait jouer avec le feu.

— J'ai vu tout de suite qu'il n'y avait aucun danger, reprit Hubert, essayant vaguement de se justifier, j'avais le temps d'appeler, et ne me croyais pas obligé de me souiller les mains par un empressement inutile. Il est ridicule de perdre la tête pour si peu de chose.

— Mais, fit Marie-Thérèse sur un ton de douce ironie, je n'aurais pas détesté de vous voir braver pour moi la nécessité de vous salir un peu les mains !

Puis, après un silence, elle ajouta :

— C'est fini, je ne peux plus jouer après une telle émotion. D'ailleurs, il est tard ; je vous demande la permission de vous renvoyer, Hubert.

Elle avait ouvert la porte de l'autre salon et montrait sa mère endormie près de la cheminée.

— Regardez ma pauvre maman, je ne veux pas la forcer à rester ici plus longtemps. Je vais vous reconduire, ajouta-t-elle en voyant que le jeune homme la suivait obéissant.

Il parut à Jean que Marie-Thérèse restait une éternité dans la solitude du vestibule.

Que faisaient-ils ? que lui disait cet homme qui maintenant avait presque des droits sur elle ? Non, non, il le sentait, il ne guérirait jamais de cette jalousie affolante.

Et il haletait, dans une rage de fauve, devant son impuissance morale.

Lorsque la jeune fille revint, elle fut effrayée de l'air désespéré de Jean. Alors, dans son trouble, toutes ses résolutions de calme et de froideur l'abandonnèrent. Un sentiment qu'elle prit pour de la pitié l'entraîna d'une façon irrésistible vers cet être qui souffrait par elle, et ce fut avec un élan de tendresse qu'elle demanda :

— Sentez-vous encore vos brûlures, Jean ? Non, dites ? Venez, nous allons monter ensemble, voulez-vous, mon ami ?

Elle avait passé son bras sous celui de Jean, et instinctivement elle cherchait un appui contre cette épaule robuste. En se trouvant ainsi près de lui, comme autrefois, il lui revenait en foule des souvenirs d'enfance, alors que Jean était le protecteur :

— Vous souvenez-vous du temps où j'étais petite ? Je pleurais pour me faire porter par vous dans les escaliers ; quel triomphe quand vous cédiez à mes caprices de bébé, vous, le grand garçon si fort et si sage !

— Si je me souviens ! fit Jean.

Et mentalement il pensait :

« Ne se doute-t-elle donc pas que c'est de ce passé que je vis ? Ah ! l'avoir ainsi près de moi, libre encore ! »

Pour s'étourdir, lui aussi chercha quelque souvenir à évoquer :

— Et ce grand fouet que vous vous étiez fait donner pour mieux me taper quand nous jouions au cheval ? Vous déclariez que c'était de frapper fort qui donnait l'air d'un vrai cocher.

— Oh ! Jean, que je devais vous faire mal ! Pourquoi supportiez-vous avec une telle patience ces exigences d'enfant gâtée ?

Il leva vers elle un regard de bête blessée, et, malgré lui, il murmura :

— Jamais, à ces minutes-là, je n'ai souffert aussi cruellement que maintenant !

Marie-Thérèse tressaillit, mais elle ne put répondre, car madame Aubry qui montait derrière eux les rejoignit et s'écria, en voyant entrer Jean chez son mari :

— Tu veux veiller encore ce soir, mon enfant ? mais c'est le tour de Jacques, il me semble.

— Je vais seulement voir si mon cher maître ne me réclame pas, répondit Jean avec simplicité, et si Jacques ne s'est pas endormi.

Puis, ayant serré les mains de madame Aubry et de Marie-Thérèse, il partit.

XVI

Le lendemain matin, Hubert reçut un message de sa mère qui l'invitait à passer chez elle sans retard.

Un peu inquiet, il se rendit rue d'Astorg et trouva madame Martholl installée à son grand bureau. Toujours méthodique, elle termina d'abord la lettre qu'elle écrivait ; ensuite, tendant la main à son fils :

— Vous êtes exact, j'aime cela. Je regrette de vous avoir dérangé de si bonne heure ; mais j'ai à vous entretenir de choses sérieuses et urgentes. Malgré la prière que je vous avais faite, vous ne vous êtes pas pro-

curé de nouveaux renseignements sur la maison Aubry?

— Non, en effet, balbutia Hubert avec embarras.

— C'est avouer que vous n'avez pas tenu compte de mes avis.

— Je vous ai dit, ma mère, que les renseignements déjà obtenus me semblaient décisifs.

— Vous vous trompiez. Il y a des choses qui ne sont jamais décisives. Enfin, ce que vous n'avez pas jugé à propos de faire, je l'ai fait.

— Et qu'avez-vous appris de plus?

— Que la maison Aubry vient d'être gravement atteinte par la faillite d'une certaine banque Raynaud, et qu'elle aura beaucoup de mal à se relever de ce coup, si même elle s'en relève.

— Ah! fit Hubert visiblement contrarié.

— Ces événements concordent d'une façon fâcheuse avec la maladie de M. Aubry. Je ne serais pas éloignée de croire que cette maladie résulte de la commotion dont il a été atteint en apprenant ce désastre financier. J'ai su aussi que la maison Aubry était mal préparée pour

supporter un pareil choc ; M. Aubry est moins un industriel qu'un artiste ; l'année dernière il aurait dépensé des sommes énormes dans ses recherches. Ce terrible événement le surprend donc en plein embarras pécuniaire. Voilà quelle est la situation. Vous le voyez : elle n'est pas brillante.

— Qu'y puis-je ? Je ne saurais décemment reprendre ma parole... Après tout, j'aime Marie-Thérèse !

Madame Martholl fixa ses regards froids sur son fils et prononça :

— Bien entendu... Je ne vous conseillerai jamais une semblable vilenie. La vie n'est pas faite uniquement de questions d'argent, et un homme comme vous ne peut rompre un mariage pour une telle raison ; mais, s'il est impossible de vous retirer dès à présent, vous pouvez du moins aider aux événements en agissant de telle sorte qu'on vous rende votre parole. Il y a, pour arriver à ce résultat, divers moyens parfaitement convenables...

Hubert considéra sa mère avec stupéfaction ; il la savait très forte, mais cette astucieuse

habileté le déconcertait. Après un silence il reprit cependant :

— Je vous l'ai déjà dit, ma mère. J'aime Marie-Thérèse ; une rupture me rendrait très malheureux.

— Je comprends ce sentiment, concéda madame Martholl toujours maîtresse d'elle ; il est justifié par le charme de la jeune fille. Pourtant, envisageons la question sous son vrai jour. Considérez un instant que si cette maison, par suite de la catastrophe qui m'a été annoncée, faisait de mauvaises affaires, si, par surcroît de malchance, M. Aubry qui est gravement malade venait à mourir, ce serait la ruine à bref délai. Or, il ne s'agirait plus cette fois d'une rente impayée, mais d'une fille sans dot, avec la perspective d'avoir la mère à sa charge. Que feriez-vous alors, mon pauvre Hubert ? Ce ne sont pas vos quarante mille livres de rente qui suffiraient à tout cela et vous permettraient de mener la vie telle que vous la comprenez. Réfléchissez, mon fils, et vous finirez par être d'accord avec moi. C'est l'expérience, la raison et, j'ose dire, la sagesse, qui me conseillent de

vous parler ainsi, quelque regret que j'aie de renoncer à une telle bru.

— Et si je me rangeais à votre opinion, que faudrait-il faire selon vous, puisque vous convenez qu'il ne serait pas honorable de me libérer pour un si piètre motif que la question d'argent ?

— Il s'agirait de traîner les choses en longueur, dit lentement madame Martholl, de trouver des prétextes pour prolonger vos fiançailles indéfiniment. Le temps, si souvent, se charge d'apporter des solutions aux problèmes les plus embarrassants ! C'est un grand auxiliaire, j'y ai pleine confiance.

Hubert quitta sa mère, attristé et mécontent, mais bien décidé à garder la parole donnée à Marie-Thérèse.

Rentré chez lui, il parcourut les journaux et put y lire les détails de la faillite Raynaud, ainsi que le récit de la mort tragique de Paul Raynaud, que l'on avait trouvé dans sa chambre, la tempe trouée d'une balle de revolver. Plusieurs maisons importantes, disait-on, se trouvaient englobées dans ce désastre.

Hubert jeta la feuille avec colère; tout se liguait ce jour-là pour lui certifier la catastrophe. Afin de se distraire de ces préoccupations si nouvelles pour lui, il décida qu'il irait déjeuner au cercle.

Mais en chemin il fut repris par ses pénibles réflexions. Qu'allait-il faire? suivre le conseil de sa mère? Ce serait dur d'abandonner une si charmante fiancée. Aurait-il l'héroïsme de l'épouser sans dot? Il ne manque pas de ménages qui vivent avec quarante mille francs de rente. Aussitôt il essaya d'équilibrer un budget sur cette fortune modeste; mais il eut beau chercher, combiner, rogner, toutes ses prévisions l'entraînaient au delà de cette somme.

Il se fatigua vite de ce travail, et, découragé, constata que sa bonne volonté ne pouvait rien contre les exigences créées par son milieu, son éducation et ses goûts. Qu'arriverait-il s'il ne tenait pas compte des appétits qu'il se sentait? Aurait-il jamais l'esprit de sacrifice? Un cortège de privations, le long chapelet des économies, se mit à défiler devant lui : plus de voyages,

plus de chevaux, plus de parties de plaisir coûteuses. Puis il s'abîma en des visions pour lui terrifiantes : un tailleur de second ordre, une femme mal habillée, contrainte à pratiquer les omnibus et les tramways. Très vite il s'avoua qu'il souffrirait de toutes ces petites déchéances, et, en s'apercevant combien les choses qui intéressaient son bien-être et sa vanité avaient pris d'importance dans son âme futile et légère, il devint presque triste. Ces habitudes de luxe et de confort étaient maintenant ses maîtresses tyranniques et souveraines ; elles ne laisseraient plus jamais grandir en lui un sentiment désintéressé.

Clairvoyant et désabusé, il constata avec une louable sincérité :

— C'est trop tard, l'ivraie a crû. Je lutterai, mais je ne suis pas sûr de la victoire. Pauvre Marie-Thérèse ! Pauvre moi !

Il passa quelques jours dans une pénible alternative, ne sachant que faire. Décidément, dans le mariage, les questions d'argent s'alliaient mal avec l'amour. Il s'aperçut alors que la pensée de Marie-Thérèse, qui autrefois le

charmait, lui devenait maintenant une source de préoccupations énervantes, et il songeait :

— Je veux l'aimer, mais non avec la perspective de tant d'ennuis. J'en suis déjà écœuré et las. Il n'y a rien de pareil pour tuer tout noble élan d'amour que ces terribles questions de lutte pour la vie.

Sous l'empire de ce sentiment, plein d'une prudente hésitation, le jeune homme se rendait de plus en plus irrégulièrement à l'hôtel de la rue de Vaugirard.

Marie-Thérèse semblait changée, elle aussi; elle n'était plus gaie; sa tristesse, justifiée par la maladie persistante de M. Aubry, venait renforcer les réflexions désolées d'Hubert.

Pendant ses visites, qu'il faisait toujours plus courtes, il évitait avec habileté toute espèce d'allusion aux événements fâcheux qui venaient d'atteindre la Verrerie. Un jour, pourtant, il trouva sa fiancée si visiblement en peine, qu'il lui fut impossible de ne pas en demander la cause :

— Qu'avez-vous, Marie-Thérèse? On dirait que vous venez de pleurer?

– C'est vrai, j'ai pleuré. Il est si pénible de

voir souffrir un homme énergique comme papa! Il a traversé les plus grandes épreuves avec courage, et le voilà terrassé par la maladie. Ce qui m'est dur par-dessus tout, c'est la pensée que son état se trouve aggravé par tant de soucis! Savez-vous, Hubert, que les affaires de la Verrerie vont mal? Cette faillite Raynaud nous occasionne des pertes considérables, et il est triste pour père de voir l'œuvre de sa vie mise en péril par la faute d'un spéculateur imprudent. Je comprends ce que mon père souffre; je suis sûre qu'à cause de nous il se désespère de voir sa fortune amoindrie. Mon Dieu! qu'importe l'argent! Il me semble que je m'en passerai aisément pourvu que je garde auprès de moi ceux que j'aime... En vérité, c'est tout ce que je désire.

Paralysé par la nouvelle attitude qu'il s'imposait, Hubert n'eut pas un élan.

Lorsqu'il avait reproché un excès de défiance à sa mère, il se connaissait mal. A son tour il en était atteint au point de rester froid, compassé, correct devant cette affliction. Le tour que prenait la conversation le jeta dans un

cruel embarras, et pourtant les paroles franches et simples de la jeune fille réveillèrent en lui, pour un court moment, des sentiments assez chevaleresques, mais contre lesquels il s'empressa de lutter et dont il triompha.

Si jusqu'alors il n'avait pas été méfiant, il le devenait sans doute ; quittant les régions sentimentales où le conduisait à son insu le désintéressement exprimé par Marie-Thérèse, il entra bientôt dans des considérations qu'il jugea pleines de perspicacité. En effet, pourquoi sa fiancée lui confiait-elle pour la première fois les soucis d'argent par lesquels passait son père? N'était-ce pas une manœuvre habile, afin de le préparer à l'idée de se faire épouser sans dot? Peut-être voulait-elle l'attendrir par des larmes, et lui arracher ainsi des protestations et des serments qui le lieraient mieux? Les jeunes filles sont parfois si rusées! Il était impossible que, vivant dans le luxe depuis son enfance, Marie-Thérèse fît aussi vite bon marché de la perte de sa fortune. Et, d'induction en induction, Hubert accueillait les hypothèses suggérées par son égoïsme soupçonneux.

— Je ne veux pas être dupe, résolut-il.

Il éprouva même quelque vanité à constater combien il était maître de lui et des événements, et se sut gré de se trouver à l'abri des défaillances de sa sensibilité. Non! il ne serait pas le naïf susceptible de tomber dans un piège, ce piège lui fut-il tendu par la plus attirante des femmes. Or, comme il ne pouvait en même temps se féliciter intérieurement de juger si nettement la situation et, d'autre part, trouver des paroles consolatrices afin d'alléger le chagrin de la jeune fille, tout à fait incapable de mener de front ces deux opérations, il ne sut rien dire, et se contenta de donner une expression compatissante à son visage de mondain bien élevé.

Marie-Thérèse, inattentive à ces mouvements d'âme, ne pouvait dans sa loyauté saisir le sourd travail de cette défection. Absorbée par de plus poignantes inquiétudes, elle continua de penser tout haut:

— Je ne sais ce qui va arriver. Heureusement Jean connaît l'affaire à fond, et il assure que ce n'est qu'un moment difficile à passer, et

dont nous sortirons la tête haute. Pour moi, ce qui seul m'occupe, c'est la maladie de père, et ce que je souhaite par-dessus tout, c'est sa guérison. Quant au reste, il arrivera ce que Dieu voudra.

Hubert avait enfin trouvé quelque chose, même quelque chose qu'il tenait essentiellement à dire. D'une voix tendre, dont les intonations musicales et émues étaient destinées à adoucir ses paroles significatives, telle une sauce savante arrosant un mauvais mets, il prononça :

— Vous avez raison, Marie-Thérèse, d'avoir pour unique souci la santé de M. de Chanzelles. Qu'importe le reste auprès de cela ? Nous saurons attendre avec patience des jours meilleurs ; nous resterons fiancés un an... deux ans, s'il le faut.

Marie-Thérèse, toute à la pensée de la maladie de son père, n'attacha d'abord aucune importance à cette proposition faite sur un ton tendrement affectueux.

Pendant une heure encore, ils échangèrent des paroles banales, sans s'apercevoir que, tandis qu'ils étaient là, côte à côte, leurs deux âmes,

perdues en des spéculations différentes, se trouvaient déjà loin l'une de l'autre.

En quittant Marie-Thérèse, Hubert était presque content ; il se sentait délivré d'un grand poids. Pourquoi donc ce soulagement? A la réflexion, il comprit qu'il en avait fini avec la période d'hésitation que son goût pour sa fiancée, et quelques velléités de détachement des biens de ce monde, lui avaient fait traverser. Il venait de prononcer les premières paroles libératrices. Déjà il entrait sans regret, sans effort, dans la voie indiquée par l'expérience de sa mère.

Cela s'était fait sans violence ; il n'avait eu qu'à se laisser diriger par les événements, lesquels se trouvaient secondés par sa nature égoïste. La solution, sous la forme d'une rupture probable, qui l'effrayait peu de jours auparavant, lui paraissait aujourd'hui presque désirable et même nécessaire, si les affaires devaient aller plus mal. En ce moment tout était pour le mieux : Marie-Thérèse avait paru consentir à reculer leur mariage à une date lointaine et indécise. Hubert, satisfait de cette vague détermination qui éloignait l'échéance de son

mariage, et en laissait se perdre le terme dans un avenir brumeux, se promit de ne rien brusquer. Les affaires tournant bien, il serait heureux d'épouser Marie-Thérèse; si au contraire la débâcle s'affirmait, il se déroberait correctement par quelque dernière habileté. Il lui resterait toujours le plaisir d'avoir été admis dans l'intimité de cette fille charmante, car il la trouvait toujours charmante, si fine, si jolie!

Et pourtant, depuis quelques jours elle montrait un caractère trop enclin à la mélancolie. Dès le début de la maladie de son père, elle s'affectait déjà outre mesure; à l'heure présente cela passait les bornes de la piété filiale. Hubert goûtait peu chez sa fiancée cette tendance à dramatiser les faits, à se transformer subitement et sans un regret, de mondaine en garde-malade. Que diable! il faut savoir se faire une raison; ce ne serait pas drôle tous les jours si, une fois mariés, il leur fallait suspendre le cours ordinaire de l'existence chaque fois qu'il y aurait quelqu'un de souffrant dans la famille; il n'attendait pas cet excès de sensibilité de la

future madame Hubert Martholl. Il voulait une femme qui prît la vie du bon côté, heureuse de jouir de son luxe, satisfaite d'être « du monde », et contente de s'amuser en sa compagnie. Il bâtissait en son esprit un nouvel avatar de cette madame Hubert Martholl; il lui faisait quitter comme un vieux vêtement la forme délicate et gracieuse sous laquelle il la désirait depuis plusieurs mois. Le charme qui l'avait retenu près de Marie-Thérèse s'était envolé au souffle de la fortune adverse, et il ne pensait même plus à mettre quelque façon pour substituer au doux visage qui lui plaisait pourtant encore, celui de miss Maud Watkinson, jeune beauté américaine à laquelle il venait d'être présenté chez la comtesse Husson.

Celle-là, certes, s'intéressait à ce qui se peut inventer de plus excitant en fait de distractions de toute espèce. S'il n'eût pas été fiancé, il aurait pris plaisir à rechercher la société de cette jeune Yankee. On la disait très riche; mais, à part cette qualité essentielle, elle était protestante et de famille incertaine, et répondait fort peu à la seconde partie du programme

tracé par madame Martholl qui, sans doute, n'accepterait jamais cette bru d'Outre-Atlantique.

Le souvenir de miss Maud Watkinson rappela à Hubert qu'il était invité pour le lendemain à une partie de golf où elle devait se trouver chez les de Brimont, à Compiègne.

Depuis quelques temps, obsédé par les malheurs qui éprouvaient Marie-Thérèse, et croyant bienséant d'y prendre quelque part, il avait vécu dans ce qu'il appelait la retraite, c'est-à-dire que, sauf le club et quelques dîners d'intimes, il s'était montré rarement dans le monde. Mais les paroles dites à Marie-Thérèse le déliaient. Évidemment, si ses fiançailles devaient se prolonger, il ne continuerait pas cette vie d'anachorète. Pour le moment il avait bien assez sacrifié aux liens superficiels qui l'unissaient à la jeune fille, il lui était permis de se distraire, et il conclut en son for intérieur :

— Demain, sans plus tarder, je partirai pour Compiègne; on m'oublierait si l'on ne me voyait plus chez les de Brimont ni aux chasses à courre du marquis de Gerfaut. D'ailleurs, je

tomberais malade dans cette maison des Chanzelles; ils sont d'un lugubre à désespérer, depuis que la maladie les a frappés et que la ruine les menace! Quand je suis resté là une heure, je sens qu'il me pousse des cheveux blancs. Même pour Marie-Thérèse, — résuma-t-il, essayant de se placer à un point de vue psychologique, pour se persuader qu'il avait raison, — pendant quelque temps il vaut mieux que je la voie moins souvent. Je ne puis aimer dans la tristesse, et j'éprouve un tel ennui devant les faces de malades et les yeux en larmes, que j'aurais bientôt toute la maison en grippe. Pour rien au monde je ne voudrais voir cette pauvre amie constater que je prends chez elle de la mauvaise humeur.

Ce fut donc par pure charité qu'Hubert se résolut à se rendre plus rarement chez les Aubry. En même temps il jugea que, dans son état d'esprit, il lui serait bon de se divertir, et, comme il passait devant les Variétés, il y entra et loua une baignoire, afin d'y aller le soir même en joyeuse compagnie.

XVII

Loin de décroître, la maladie de M. Aubry semblait chaque jour s'aggraver; il avait d'intolérables douleurs de tête; le moindre bruit, se répercutant dans son cerveau endolori, lui causait une vive souffrance; aussi évitait-on tout ce qui pouvait troubler son repos. On parlait bas, on marchait en étouffant ses pas; la maison, si gaie autrefois, semblait habitée maintenant par des ombres tristes et silencieuses. De la rue même ne venait plus aucun bruit. On avait pris soin d'étendre devant la maison une épaisse couche de paille pour assourdir le bruit des chevaux et des voitures.

La lumière aussi était proscrite de la chambre du malade, la vision s'accompagnant chez lui d'une sensation douloureuse, on le gardait dans l'obscurité des volets clos et des rideaux tirés, à la lueur tremblante d'une veilleuse. Dans ces conditions, rester près de lui pendant des journées entières devenait une réelle fatigue; n'ayant jamais été malade, M. Aubry ne montrait aucune patience. En dehors de Jean, il ne tolérait dans sa chambre que sa femme et sa fille, et ne voulait être soigné et servi que par elles.

Comme garde-malade, Jacques ne comptait guère; son père ne pouvait supporter la maladresse de ses gestes. Le jeune homme était naturellement brusque et, malgré son bon vouloir, se pliait peu aux circonstances: les meubles, les porcelaines, les fioles semblaient trembler à son approche. La nuit, on ne pouvait compter sur lui; l'atmosphère lourde de la chambre l'endormait promptement, et les vagues plaintes de son père étaient impuissantes à le réveiller.

Le plus souvent Jean veillait donc M. Aubry. Celui-ci d'ailleurs l'appelait sans cesse, ayant

le besoin constant de l'avoir auprès de lui pour l'entretenir des affaires de la Verrerie. Généralement le jeune homme calmait ses inquiétudes ; mais parfois il avait fort à faire, lorsque la nécessité d'obtenir une signature s'imposait. Alors M. Aubry sortait de son morne abattement pour tomber dans une sorte de fièvre exaspérée. Il tenait Jean debout pendant des heures, l'interrogeait, et parfois la nuit entière s'écoulait en discussions interminables. La patience du jeune homme demeurait inaltérable et il passait, sans se plaindre, du labeur de ses jours à la fatigue de ses nuits.

Marie-Thérèse s'habituait aussi à compter sur sa présence. Lorsque sonnait l'heure de l'arrivée de Jean, elle guettait son pas dans l'escalier. Tout d'abord elle le fit machinalement, anxieuse de voir son père plus tôt calmé ; mais un soir, surprise d'attendre Jean si fébrilement, elle s'étonna... Comme son camarade d'enfance la préoccupait depuis quelque temps ! Était-il donc un homme nouveau, ou l'avait-elle méconnu jusque-là ?

Elle dut s'avouer que son intérêt pour lui

avait été, pour ainsi dire, paralysé longtemps par des considérations tout extérieures, les manières de Jean n'ayant pas toujours eu cette aisance de convention qu'on rencontre chez les hommes d'un certain monde.

Oui, elle le reconnaissait ; l'enveloppe jugée « quelconque » l'avait induite à ignorer l'âme de cet être supérieur. Combien en ce moment elle déplorait ce snobisme qui, tant de fois, lui avait fait prêter plus ou moins d'attention bienveillante aux jeunes gens selon le mérite d'apparences superficielles et futiles ! Jean, d'ailleurs, ne choquait plus les idées exagérées qu'elle avait sur la nécessité d'une certaine recherche dans la tenue ; au contraire, la simplicité élégante du jeune homme lui plaisait, elle s'harmonisait avec cette nature de lutteur infatigable qui ne ménageait ni son temps, ni ses forces. N'était-il pas mieux ainsi, que s'il eût rempli les conditions oiseuses et un peu ridicules que les goûts légers de la jeune fille réclamaient autrefois ?

Assise dans le grand fauteuil, près du lit de son père, et ne pouvant dans cette obscurité

se livrer à aucune occupation pour aider les lentes heures à s'écouler, elle passait ces instants de loisir forcé à élucider les pensées nouvelles qui naissaient dans son esprit.

Bercée par le tic-tac monotone de la pendule, elle appuyait sa tête lasse contre le haut dossier du fauteuil, laissant errer ses regards de la flamme du foyer aux ombres qui dansaient sur les murs, et songeait à Hubert et à Jean.

Marie-Thérèse possédait ce sens critique, cet esprit d'analyse qui sait démêler dans un fait autre chose que l'incident banal. Depuis que les jours se passaient pour elle en longues rêveries, cette soirée où s'étaient rencontrés les deux jeunes gens, lui était bien souvent revenue à la mémoire, et la scène de l'abat-jour brûlé, qui l'avait fait rire d'abord, lui suggérait maintenant de sérieuses réflexions.

Toute l'opposition de caractère, existant entre ces deux hommes, lui apparaissait dans le geste impulsif qu'avait eu chacun d'eux, en agissant sous l'influence de l'instinct. Ce geste l'éclairait sur la différence complète de leurs deux indivi-

dualités. A la façon dont s'étaient comportés Jean et Hubert dans cette circonstance où, n'ayant pas le temps de la réflexion, ils obéissaient à l'essence même de leur nature, Marie-Thérèse comprenait que l'attitude de l'un et de l'autre était la franche expression de leur éducation et de leur milieu. De déductions en déductions, un jugement raisonné se formulait dans l'esprit de la jeune fille.

Certes, elle ne mettait pas un instant en doute la bravoure d'Hubert, et ne s'exagérait pas non plus l'importance de l'acte de Jean. Ce n'était pas par manque de courage que celui-ci, habitué des salles d'armes, recourait à un domestique pour éteindre des papiers enflammés; c'était tout simplement pour ne pas accomplir une besogne qui lui paraissait indigne de lui. A ce sentiment se joignait une certaine impuissance physique : il appelait à son aide par ignorance, ne sachant pas plus éteindre un feu que l'allumer.

Il existe dans les puits souterrains, au plus profond des entrailles de la terre, des animalcules qui vivent et se reproduisent depuis

des siècles dans ces couches obscures, et ne remontent jamais vers la lumière du jour. En mère économe, ennemie du gaspillage, la nature enlève à chacune de ses créatures les organes qui lui sont inutiles. Ces habitants des régions ténébreuses n'ayant pas besoin du sens de la vue, toute trace d'œil a fini par disparaître de leur anatomie. Il en est de même pour l'homme; en lui se transforment et s'atrophient au moral comme au physique toutes les facultés inemployées. Hubert représentait d'une façon précise le type de l'homme tel que l'ont fait ses habitudes, dans un décor de luxe machiné et facile. Il ne sait plus se donner aucune peine pour l'accomplissement des besognes de tous les jours. Désaccoutumé d'une existence rude et difficile, il n'a rien gardé de son énergie primitive. Alors, ces gestes qu'il ne fait plus, n'ayant nul besoin de lutter contre les obstacles que dressait autrefois devant lui la nature, il les a oubliés, et quand par hasard des difficultés se présentent, il se trouve ignorant, impuissant et désarmé.

Marie-Thérèse n'allait pas jusqu'à regretter

l'homme des cavernes, défendant sa compagne au fond des grottes, avec l'épieu et la hache de pierre; mais elle voyait avec regret ce que deviennent les fils de la bourgeoisie, qu'une éducation imprévoyante éloigne comme à plaisir de tout esprit d'initiative et de tout effort individuel. En général, chez eux, l'énergie a disparu; et si l'on cherche cette primordiale vertu de l'homme, on ne la retrouve plus guère que dans l'âme des êtres contraints à la lutte pour se faire une place au soleil.

Toutes les jeunes filles, même les plus sensées, sont un peu romanesques. Marie-Thérèse l'était-elle lorsqu'elle s'imaginait quelque adversité la forçant de vivre en un lieu désert avec le compagnon choisi? Elle se voyait ainsi, dans une petite maison perdue au fond des bois, ne pouvant tirer secours d'un personnel asservi, ne devant compter que sur l'homme qui serait auprès d'elle. Si c'était Hubert, que deviendrait-elle? que saurait-il faire pour assurer son existence et la protéger?... Tandis que Jean?... Rien ne l'embarrasserait, sans doute, dans l'épreuve de cette vie sauvage, où il faudrait

lutter pour se défendre, agir pour subsister. Il serait bien celui auprès duquel la femme n'aurait rien à craindre, l'être véritablement fort contre qui, confiante, elle appuierait sa faiblesse.

En découvrant qu'il lui venait un peu d'amertume à cette pensée, elle en conclut pour se railler :

— Heureusement ces choses n'arrivent pas à nous autres filles riches, d'être réduites à vivre comme aux premiers jours du monde; nous n'avons pas besoin que nos fiancés nous apportent des qualités qui ne sont plus de notre temps... C'est égal, je suis sûre que, grâce à sa réelle et complexe valeur, Jean saura rendre sa femme heureuse, car si physiquement il est fort, intellectuellement il sait penser...

Elle en était là de ses rêveries quand la voix faible de M. Aubry appela :

— Marie-Thérèse?

La jeune fille se leva et, penchée sur le lit :

— Que désirez-vous, père?

— Quelle heure est-il?

— A peine sept heures.

— Comment se fait-il que Jean ne soit pas encore là ?

L'impatience de M. Aubry commençait à se manifester avec la fièvre du soir, et son énervement alla croissant jusqu'à l'arrivée du jeune homme.

D'une voix tendre, Marie-Thérèse tâchait de le calmer :

— Il n'est pas en retard, vous savez qu'il ne peut être ici avant huit heures.

— Aujourd'hui il a dû faire certaines démarches dont j'attends anxieusement le résultat ; il le sait et devrait se hâter !

— Ne vous agitez pas, père chéri, dit Marie-Thérèse en inclinant son doux visage sur le visage du malade, Jean va venir.

M. Aubry regarda tendrement sa fille :

— Ma chère petite, comme tu es dévouée ! Je suis exigeant, n'est-ce pas?

— Mais non, papa ; seulement, je crains tant que vous ne vous énerviez ! Le médecin vous recommande le calme, vous le savez ; il faut être sage, père chéri.

M. Aubry se tut un instant, puis il reprit :

— Dis-moi? pourquoi ne me parles-tu pas de Martholl, et pourquoi ne monte-t-il plus me voir?

— Je pense qu'il a peur de vous fatiguer.

— Ah! fit distraitement M. Aubry qui paraissait suivre une idée; demande-t-il de mes nouvelles au moins? Il me semble qu'il ne vient plus très souvent; on ne t'appelle plus tous les jours pour le recevoir comme dans les premiers temps de ma maladie.

— Il espace un peu ses visites; sans doute il s est rendu compte que je n'avais guère le loisir de le recevoir; en ce moment je ne me sens tranquille qu'auprès de vous.

— Me dis-tu la vérité, mon enfant? interrogea M. Aubry d'un air attristé.

— Mais oui, père; pourquoi cette question?

— Parce que... j'ai certaines inquiétudes... je veux en parler à Jean...

— Confiez-les-moi?

— Ce serait inutile; tandis que Jean verra clair, lui; je veux en parler à Jean.

— A Jean? protesta la jeune fille effrayée, je vous en prie, papa, ne parlez pas d'Hubert à

Jean A quel propos d'abord? Que peut-il savoir à son sujet?

— Il est de bon conseil et j'ai besoin de connaître des choses que lui seul... Est-il enfin huit heures? Descends, demande s'il n'est pas arrivé. Je suis sûr que ta mère ou Jacques le retiennent en bas.

— Vous ne voulez pas que je reste?

— Non, non, je suis fort, ne t'inquiète pas inutilement. Va, petite, va, et envoie-moi Jean.

Au moment où elle sortait de la chambre, Marie-Thérèse en se penchant sur la rampe de l'escalier vit Jean; alors, soucieuse de ce que son père pourrait lui dire à propos de son fiancé, bien qu'elle jugeât cette action peu correcte, dans son grand désir de savoir elle se jeta précipitamment dans le cabinet de toilette qui donnait sur la chambre, et, cachée derrière la tenture, elle écouta.

— Enfin, te voilà, Jean! gronda M. Aubry, d'une voix un peu haletante, tandis que la porte s'ouvrait. Comme tu viens tard! Tu savais bien que je serais tourmenté aujourd'hui en attendant les nouvelles. Pense combien ma situation

est horrible : me sentir si menacé, et être là, immobilisé, incapable de me mouvoir, et même de penser ! ajouta-t-il, en portant les mains à son front, dans un geste de visible souffrance.

— Croyez-moi, mon cher maître, si vous étiez plus calme, vous seriez déjà debout.

— Plus calme ! plus calme ! c'est facile à dire. Comment veux-tu que j'assiste impassible à la crise que nous traversons ?

— Je voudrais que vous eussiez en mon savoir-faire une entière confiance, répondit Jean qui évidemment voulait éviter les questions de chiffres et d'affaires.

— Ah ! mon pauvre Jean, je l'ai tout entière cette confiance, va !

— Eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi vous inquiéter ? Je vous affirme que je parviendrai à rétablir notre crédit et à remettre notre maison dans l'état où elle était, grâce à cette fabrication à très bon marché dont j'ai eu l'idée cet été. Je vous en prie, cessez de vous tourmenter ; je suis sûr de l'avenir. Vous pouvez me croire, puisque je vous l'affirme ; voudrais-je vous tromper ? Les modèles que j'ai fait rapidement

exécuter ont plu. Nous avons déjà de très importantes commandes, ce qui m'a permis de prendre des engagements à échéance fixe, pour les paiements qui vous préoccupent; notre ancienne vente marche toujours, et marche même particulièrement bien; le présent et l'avenir sont assurés, je vous en réponds, croyez-moi, mon cher maître.

— Tu accomplis des tours de force... ton énergie, ton initiative, me confondent... Ah! mon Jean, tu me sauves...

— Mais non, mais non, rien n'était en péril; je vous aide, tout simplement.

Tandis que le jeune homme parlait, Marie-Thérèse le regardait: comme son visage avait changé sous la triple influence des tourments de son cœur, de son activité cérébrale et des veilles multipliées! Sa figure brune avait pâli, s'était affinée; ses grands yeux noirs, brillants de fièvre, accompagnaient singulièrement le sourire résigné qui détendait les lignes carrées de son menton volontaire. Enfin l'âme apparaissait sous la rude enveloppe et donnait maintenant une beauté à sa physionomie sévère. La voix

vibrante, chaude, avait un grand charme lorsqu'elle prenait, comme en ce moment, une autorité mêlée de douceur.

— C'est bien, j'ai foi en toi, reprit M. Aubry, qui s'affaiblissait. Tu réponds de l'avenir et du présent de la Verrerie; mais un autre présent me préoccupe: je m'inquiète de la situation subitement faite à ma fille par la faute de ces coquins... En fiançant cette petite, j'ai pris des engagements, et, ceux-là, tu ne peux pas m'assurer que je les tiendrai?

— Pourquoi? répondit Jean, très calme; il s'agit de savoir quels engagements vous avez pris?

Mais M. Aubry s'exaspérait:

— Tu ne comprends donc rien? Tu devrais pourtant prévoir qu'ayant fiancé ma fille, j'ai promis une dot... Oui, quinze mille francs de rente et trois cent mille francs d'argent liquide. Mes affaires embrouillées vont-elles me permettre de faire sortir cette rente chaque année de la maison?

Jean, tout en aidant M. Aubry à se soulever sur ses oreillers, dit alors:

— On peut s'arranger de façon que vous

teniez vos promesses sans toucher aux rendements de la fabrique, indispensables à notre production et à la reconstitution du capital englouti dans la banque Raynaud.

— Comment? dis vite? Par quels moyens? J'ai cherché, je n'ai rien trouvé...

— C'est très simple. Tant que la maison ne sera pas complètement remise à flots, je renonce à mes appointements; de ce fait, voilà déjà dix mille francs de rente assurés à votre fille; madame Aubry, en économisant dans la maison, aura vite trouvé les cinq mille francs complémentaires. Pour le capital de trois cent mille francs, je rapporte au fonds social les cent mille francs que vous m'avez fait gagner. Vous les mettrez dans la corbeille, en priant M. Martholl de vous accorder un peu de temps pour lui redonner les deux autres cent mille francs. Ceci donnera au jeune ménage quelques années d'absolue sécurité, même si la fabrication allait mal, ce que nous n'avons pas à redouter, convenez-en, patron.

Pris d'une grande émotion, M. Aubry murmura d'une voix tremblante :

— Jean, mon enfant, je ne consentirai jamais à de tels sacrifices, jamais, mon fils... mais je te remercie ; c'est bien, c'est grand ce que tu me proposes là si simplement; c'est d'un noble cœur. Tu as gagné cet argent en économisant, je ne puis l'accepter, ce serait te spolier.

— Ne dites pas cela, mon cher maître, vous me rendez malheureux ! Comment ne comprenez-vous pas la joie que j'ai à reconnaître dans de si infimes proportions, tout ce que vous avez fait pour moi ? Si Jacques eût pris l'initiative de ce que je vous propose, l'auriez-vous accepté ? Avouez-le, vous auriez consenti Alors ne me refusez pas, sinon vous établiriez ainsi une différence entre Jacques et moi, et je ne vous croirais plus lorsque vous m'appelleriez votre fils.

— Jean ! Jean ! — se contentait de répéter M. Aubry, que sa faiblesse et son émotion dominaient. — Oui, tu es bien aussi mon fils !

— Laissez-moi tout combiner comme je l'entends. J'exige que pour le moment vous ne vous occupiez de rien. Si votre cerveau travaillait moins, vous seriez déjà rétabli : soyez donc

calme, je vous en prie. Quant au mariage de Marie-Thérèse, ne le retardez pas pour cette misérable question d'argent. Il est impossible que vous refusiez d'assurer le bonheur de votre fille par de si simples arrangements.

— Son bonheur?... Voilà bien ce qui me préoccupe... Si tu savais combien la pensée que ma fille peut se ressentir de ce qui est arrivé me rend malheureux!

— Elle n'en souffrira pas, il ne faut pas qu'elle en souffre! assura Jean de sa voix énergique. Elle ne saura rien, jamais, de notre combinaison; les choses se passeront comme si cette catastrophe ne nous avait pas atteints... Ah! mon cher maître, tout, pourvu qu'elle soit heureuse!

— Mais, dit avec hésitation M. Aubry, qui cherchait un moyen de refuser l'offre généreuse de Jean, peut-être Martholl souscrirait-il à de nouvelles conditions?... Il aime Marie-Thérèse...

— Je vous en prie, ne risquez aucune démarche dans ce sens. Ce ne serait pas agir avec dignité, croyez-moi; cela ne servirait qu'à

jeter le discrédit sur nos affaires. Et puis, songez donc? si ce monsieur montrait quelque froide méfiance pour des propositions venant modifier les conventions?... Est-ce à nous qu'il appartient de mettre le doute et l'alarme dans l'âme de Marie-Thérèse? Elle croit en cet homme; elle l'aime... Cher patron, je vous en prie, faites sans hésiter ce que je vous conseille.

— Mais que deviendras-tu, toi, mon enfant? Je te dépouille. Et puis tu peux te tromper? Si, malgré tes intelligents efforts, notre maison ne se relevait pas?...

La voix du jeune homme mollit dans une inflexion de tendresse :

— Pensez d'abord à Marie-Thérèse, à elle seule; qu'importe le reste! il s'agit d'elle, ne vous occupez pas de moi, je n'ai aucun besoin. Pourvu que je travaille jusqu'à mon dernier souffle et que vous me gardiez ma place auprès de vous, je vivrai résigné, sinon heureux...

Marie-Thérèse, qui prêtait une oreille attentive à cet entretien, se sentit incapable d'en entendre davantage; elle quitta le cabinet de

toilette par la porte de service, et se réfugia dans sa chambre pour y pleurer.

Ainsi, voilà ce que Jean voulait faire pour qu'elle pût épouser Hubert Martholl? Jean qui, s'il eût été semblable à bien d'autres hommes, aurait dû employer sa volonté à créer des obstacles à un mariage détesté. Ce n'était donc pas assez de souffrir en silence? il voulait encore donner tout ce qu'il possédait... Quelle âme généreuse et rare! L'admiration que la jeune fille éprouvait lui fit subitement sentir ce que la conduite si peu affectueuse d'Hubert avait de singulier. Pourquoi donc la rareté de ses visites se trouvait-elle coïncider avec le mauvais état des affaires de M. Aubry? Pourquoi avoir exprimé le désir de reculer leur mariage? Était-ce bien seulement la délicatesse, l'unique souci de la laisser tout entière aux soins qu'exigeait le malade, qui avaient dicté à Hubert cette proposition?

Oui, oui, elle comprenait maintenant; il craignait qu'elle n'eût plus de dot, et prenait ses précautions. Il savait sans doute que la Verrerie était atteinte par le désastre de la banque

Raynaud. Vraiment, son fiancé faisait triste figure à côté de ce Jean que, dans sa petitesse d'esprit, elle avait considéré pendant des années comme d'une caste inférieure à la sienne. En ce temps-là, elle croyait donc à une aristocratie d'argent? Quelle honte elle ressentait en constatant qu'elle n'avait rien su deviner de la valeur morale de cet humble, et qu'il fallait de telles circonstances pour la lui révéler! Alors elle s'accusa d'ingratitude, elle dont l'amour de Jean faisait une idole. Hélas! c'était bien sur l'autel qu'il lui avait élevé, qu'il apportait en holocauste son cœur déchiré et le fruit de vingt ans de labeur...

On frappa à la porte; la femme de chambre venait la prévenir qu'on l'attendait pour le dîner. Elle se leva, alla vers une glace; comme la trace de ses larmes était visible encore, elle ne voulut pas descendre, craignant d'inquiéter sa mère, et puis surtout elle n'osait plus revoir Jean. Elle répondit que, fatiguée, elle se mettait au lit. En effet, une lassitude l'envahissait, elle aurait voulu dormir, ne plus penser, entrer dans ce repos qui libère de tous

soucis; mais sa surexcitation trop grande retardait le sommeil bienfaisant. Ce n'était pas sur les ténèbres qu'elle fermait ses yeux encore humides, mais sur l'image de Jean, emprisonnée sous ses paupières closes. Elle revoyait ce mâle visage, tandis que, penché vers M. Aubry, il expliquait de sa voix chaude son rude et multiple travail, et les décisions à prendre pour ne point retarder le mariage annoncé. Quelle âme énergique et tendre elle découvrait en lui ! Par un phénomène singulier, elle était moins touchée de son désintéressement que de cette passion silencieuse qui ressemblait à un culte. Tous les flirts éclos autour d'elle l'avaient peu préparée à ce noble et grand amour qui s'exprimait avec tant d'abnégation. Quels mots de tendresse avait donc prononcés Jean? Aucun. La passion pure qui le dévorait n'avait pas besoin de paroles pour que la jeune fille fût sûre de sa profondeur, plus sûre que de celle qu'un autre, il y avait peu de temps encore, par tant de déclarations et de serments, lui affirmait ressentir.

— Hubert et moi nous nous sommes dit des

mensonges très doux, songeait-elle, mais lui, qui n'a pas osé parler, comme il a su trouver le chemin de mon cœur !

Puis elle se jugea trop sévère pour Martholl; en somme elle ne pouvait rien lui reprocher de décisif qui pût motiver ce revirement. Son admiration pour la conduite de Jean suffisait donc à la rendre injuste? Elle soupira, ne comprenant plus rien à ce qui se passait en elle. Et cependant, dans ce chaos d'impressions, elle voyait encore assez clair pour s'effrayer du bonheur qu'elle éprouvait d'avoir inspiré un si grand amour. Émue plus profondément qu'elle ne l'aurait voulu, elle resta éveillée de longues heures, tour à tour goûtant une joie singulière à faire revivre les incidents qui lui avaient révélé la passion de Jean, puis désolée et pleine de remords à la pensée de ce qu'elle croyait être sa défection à l'égard d'Hubert.

Il était déjà fort tard dans la nuit lorsqu'il lui sembla entendre des plaintes. Elle se leva, passa en hâte un long peignoir blanc et, ouvrant sa porte, perçut en effet des gémissements qui venaient de la chambre de son père.

Elle y courut.

Jean était penché sur le lit.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle tout bas, anxieuse.

A sa voix, le jeune homme tressaillit et répondit sans se retourner :

— Il souffre... Je ne le trouve pas bien... il n'a pas encore pris une minute de repos.

— Pourquoi n'avez-vous réveillé personne ?

— C'était bien inutile; il n'y a rien à faire qu'à lui donner la potion calmante prescrite par le docteur, mais cette fois elle ne le calme guère ; il a eu tout à l'heure une courte syncope, je crois qu'il est un peu mieux; je viens, d'ailleurs, de téléphoner au médecin.

Jean passait doucement sur le front moite de M. Aubry un mouchoir imbibé d'éther. Marie-Thérèse s'inclina sur le lit, et, entourant de son bras la tête de son père, elle le contempla avec une tendresse inquiète. Ce masque douloureux, envahi par une barbe grisonnante et mal taillée, était-ce le visage d'autrefois? Ce rapide changement, survenu chez un être si

cher, la remua de douloureuse pitié au plus profond d'elle-même.

Soudain cette physionomie morne prit une autre expression. M. Aubry parut sortir de sa torpeur, il promena autour de lui des yeux sans regard, et un vague sourire disjoignit ses lèvres desséchées. Puis, passant sur son front une main hésitante comme pour ramener ses pensées, il se mit à parler vite, à voix basse et entrecoupée :

— C'est toi, Jean?... ah! oui, je savais bien que c'était toi qui me sortirais de ce trou, hors des ténèbres... tu as un bras robuste... robuste... oui, oui, je t'attendais... je savais que tu allais venir... oh! j'étais mal, si mal!... mais tu es là... ôte la pierre... ici, ici, sur ma poitrine, sur ma tête.

— Ah! mon Dieu! s'écria Marie-Thérèse effrayée, il a le délire!... Père?... Père?.. Je suis là... je t'aime... père, m'entends-tu? Oh! père! père ne délire plus!

M. Aubry continuait:

— Tu sais, Jean... mon fils, mon vrai fils.. oui, toi, Jean... j'ai trouvé le moyen .. cela

t'étonne... attends... attends... Ah! ah! ah! Voilà... voilà... le moyen!...

Et M. Aubry attirait Jean vers lui de ses mains tremblantes.

— Écoute, je vais te dire le moyen... ah! ah! tu seras bien heureux... Écoute-moi... je vais te donner le... Ah! mon Dieu... Je... quoi?... quoi? donner...donner... mon... ma fille chérie... oui... c'est ça!... Marie-Thérèse à toi... à toi! tu travailleras pour elle, toi... pour qu'elle soit toujours heureuse... Jean? Jean? promets... promets...

Jean, pâle jusqu'aux lèvres, avait d'abord essayé d'arrêter M. Aubry; mais à mesure que ce dernier parlait, le jeune homme était envahi par une émotion si poignante qu'il restait muet, écoutant affolé les paroles de fièvre du malade, et les sanglots étouffés de Marie-Thérèse.

Tout à coup, M. Aubry parut apercevoir sa fille :

— Tu es là aussi ma chérie?... je suis heureux... toi... lui... réunis... garde-la bien, Jean... garde-la!... ne la laisse pas prendre...

par... le malheur ! le malheur !... garde... garde...

Et, d'un suprême effort, saisissant entre ses mains les deux têtes inclinées vers lui, il les rapprocha l'une de l'autre dans une étreinte.

Jean tressaillit tout entier en sentant contre son visage la chair parfumée de Marie-Thérèse, et la caresse de ses cheveux.

— ...Voilà... ainsi... c'est bien ! poursuivait M. Aubry, je puis m'en aller... ah ! vous voir tous les deux là... sur mon cœur... restez, restez...

Il ouvrit les bras et retomba calme sur ses oreillers.

Une atmosphère troublante planait sur eux, et Marie-Thérèse, à bout de forces, continua de sangloter sur l'épaule de Jean.

Affaibli par les fatigues et les veilles, hors d'état de commander plus longtemps à ses nerfs, encore exaspérés par les paroles de M. Aubry, de plus en plus affolé par le contact de Marie-Thérèse qui, défaillante, s'appuyait contre lui, Jean ne put résister. Entourant la jeune fille de ses bras, il la serra contre lui et d'une voix ardente, passionnée, il dit enfin son secret :

— Marie-Thérèse, je vous aime!

Elle balbutiait éperdue, sans force:

— Mon Dieu! mon Dieu!...

L'heure qui venait de s'écouler avait été si angoissante pour leurs âmes troublées que, n'ayant plus conscience de rien, ils restèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre, croyant vivre un rêve.

La jeune fille fut la première à se ressaisir; elle écarta les bras de Jean et, lui montrant la fenêtre :

— Il faut ouvrir, dit-elle, nous ne voyons plus mon père.

Jean obéit.

Une pâle clarté d'aube naissante entra dans la chambre.

Sur sa couche, le malade s'était assoupi; ses traits tout à l'heure contractés par la souffrance, se détendaient peu à peu; la respiration devenait moins haletante, plus régulière.

Marie-Thérèse, épuisée, se blottit dans le grand fauteuil, tandis que Jean, revenu vers elle, se penchant sur le dossier :

— Marie-Thérèse, prononça-t-il d'une voix

grave, me pardonnerez-vous jamais d'avoir osé?... Dites au moins que je suis excusable, dites-le, je vous en prie? Depuis si longtemps j'écrase mon cœur et je scelle mes lèvres, afin de vous cacher ma folie! Mais tout à l'heure les paroles que j'entendais n'étaient-elles pas de nature à me faire perdre la raison? Je sais bien qu'il ne me faut pas garder d'espoir; je n'en ai jamais eu, je vous le jure; je sais que vous en aimez un autre... Ces paroles, je les ai prononcées malgré moi, mon amie, ma sœur, en vous sentant pleurer sur mon épaule. Je vous en prie, dites que vous me pardonnez?... Je ferai ce que vous voudrez, je ne vous verrai plus, je renoncerai à la seule joie que j'aie encore: celle de vous contempler. Je puis tout supporter, excepté votre blâme.

Et comme la jeune fille restait muette, affolée par cette situation nouvelle qu'avait créée l'aveu de Jean, il ajouta, interprétant mal son silence:

— Mais regardez-moi donc, comprenez combien je souffre! Est-ce que je ne mérite pas votre pitié? Ah! ayez pitié! Ayez seulement pitié!

Involontairement, elle tourna vers lui sa tête renversée sur le coussin. En rencontrant les regards de supplication qui brûlaient dans ce pâle visage, elle fut envahie par une étrange angoisse, et, pendant que Jean implorait :

— Je vous en supplie, Marie-Thérèse, dites que vous n'êtes pas irritée contre moi... pardonnez !

L'émotion de la jeune fille devint si forte que sa gorge serrée ne put livrer passage à aucun son ; alors, aussi incapable de formuler ce qui se passait en elle que de se soustraire aux sensations qui l'agitaient, elle lui tendit la main et détourna les yeux.

Qu'aurait-elle dit, d'ailleurs, puisqu'elle ne se reconnaissait pas le droit de prononcer les paroles qui montaient de son cœur à ses lèvres ?

En cette heure décisive, elle était prise tout entière ; Jean lui avait révélé l'amour véritable, celui qui sort vibrant et farouche de l'humanité. Ah ! ce cri qui résonnait encore à ses oreilles, quelles fibres il remuait en son cœur ! Elle le sentait clamé par le sang et par la chair, par l'esprit et par l'âme de l'homme

qui l'avait jeté! Magie de la voix humaine, la parole d'amour brûlait son cœur et la pénétrait d'une douceur incomparable.

Pourquoi était-elle liée? Pourquoi ne pouvait-elle pas briser cette banale promesse, et donner à Jean, non seulement la joie de lui pardonner, mais encore l'ivresse d'accepter son amour?

Dans cette triste chambre close, sous la froide lumière matinale, Marie-Thérèse, meurtrie par une veillée douloureuse, laisserait sortir de ses lèvres l'aveu sincère. Il ne lui serait plus arraché dans une fête par l'excitation, mauvaise conseillère, ni exhalé dans le bruit et le mensonge pour la confusion d'une amie trop coquette. Si le souvenir d'Hubert ne l'eût poursuivie ainsi que la conscience du devoir, comme elle se fût jetée dans les bras de celui qui demeurait frémissant à côté d'elle!

Épouvantée de l'élan irrésistible qui la soulevait, et voulant échapper à la tentation de montrer à Jean son visage éperdu de tendresse, elle se leva et quitta la chambre sans prononcer un mot.

Jean la vit s'éloigner, et crut avoir perdu pour toujours tout ce qui lui restait encore d'elle : sa confiance et son amitié. Il fut pris d'une douleur immense dont l'acuité l'étonna ; il avait cru souffrir jusqu'alors ; pourtant ce n'était rien en comparaison de ce qu'il éprouvait en ce moment, torturé par la certitude d'être devenu ridicule ou odieux à celle qu'il aimait.

XVIII

Après cette crise, M. Aubry fut plusieurs jours en danger. Pendant quelque temps les médecins jugèrent son état désespéré. Enfin, les soins dont on l'entoura, unis à la force de sa constitution, triomphèrent de la maladie.

Hubert était venu prendre des nouvelles, mais de plus en plus il se sentait glacé à la vue de cette maison triste et de cette famille éplorée. D'ailleurs, ce qu'il apprenait sur les risques que courait la Verrerie augmentait encore sa réserve et sa contrainte. Sa mère et lui considéraient avec une inquiétude croissante les événements probables : la mort de

M. Aubry et, peut-être même, la maison déclarée en faillite.

Madame Martholl conçut des craintes tout à fait sérieuses. Ne se souciant pas que son fils s'enlizât dans une situation fâcheuse, elle devint pressante et persuasive. Hubert se montra docile aux exhortations maternelles; il ne parut pas vouloir s'entêter à témoigner à Marie-Thérèse des sentiments hors de propos; cependant, faible, hésitant, il n'osait se décider à susciter une franche rupture. Avec obstination, madame Martholl se mit en quête de quelque trouvaille « honorable » pour les tirer d'embarras; mais son imagination, rompue pourtant aux habiletés diplomatiques, restait inféconde, ne lui offrant que des moyens évasifs et dilatoires. Enfin, à force d'apporter à cette idée qui la hantait toutes les ressources de son esprit fin et délié, elle s'avisa d'un expédient.

Un jour, à bout de patience, comme son fils revenait de la rue de Vaugirard apportant de très mauvaises nouvelles, elle lui dit:

— Mon cher Hubert, il faut en finir, et ne

pas vous éterniser dans cette situation. Si vous ne brusquez pas les choses, nous pouvons être surpris par les événements et nous trouver dans l'impossibilité de nous dérober. Plus vous attendrez, plus il vous deviendra difficile d'échapper aux responsabilités qui vous menacent. Et puis, quelle attitude prendrez-vous sous le coup de certaines émotions ? Le spectacle de la douleur et de la mort nous rend sensibles, et vous risquez de ne point agir raisonnablement, influencé par la vue d'une fiancée en larmes.

Hubert trouvait bien que la prudence de sa mère prenait des allures quelque peu machiavéliques, mais il ne lui en voulait pas ; il savait qu'il faut être indulgent aux compromissions où se hasarde parfois l'amour maternel. Celui de madame Martholl lui fit enfin trouver le fameux moyen « honorable ».

D'après ses conseils, Hubert devait dire à sa fiancée que madame Husson venait de tomber malade à Valrémont, où elle était allée passer quelques jours. Lui et sa mère se voyaient dans l'obligation de partir pour entourer de leurs

soins affectueux cette excellente amie qui les appelait et comptait sur eux.

Hubert mit ce projet à exécution, au moment où l'état de M. Aubry inspirait les plus vives inquiétudes ; il annonça à Marie-Thérèse qu'il serait absent pendant quelques semaines.

La jeune fille accueillit avec soulagement la nouvelle de ce départ ; les visites d'Hubert lui devenaient pénibles depuis qu'elle avait constaté la tiédeur de son amour, comparé à celui de Jean.

Elle souffrait aussi dans sa droiture qu'elle jugeait en faute. Cette nuit de douleur et de délire où les paroles de son père lui révélèrent l'état d'âme de Jean avaient mis entre elle et Hubert un détachement imprévu. Souvent déjà elle aurait voulu lui confier l'affection grandissante qu'elle ressentait pour Jean, et lui dire les sacrifices qu'il était prêt à faire afin que leur mariage ne fût pas retardé. Mais comment aborder une telle question sans commettre une indiscrétion vis-à-vis de Jean, et laisser entrevoir une suspicion vis-à-vis d'Hubert? Elle craignait d'humilier injustement ce dernier en lui

déclarant qu'elle ne deviendrait sa femme que s'il la prenait sans dot, ne trouvant digne ni de lui, ni d'elle, d'accepter le sacrifice de Jean.

Tout en souhaitant sortir du labyrinthe où ses pensées se perdaient, elle ne trouvait pas le sentier que sa conscience tourmentée lui suggérait de prendre pour se retrouver sur la grande route où elle évoluerait loyalement.

Mille scrupules l'arrêtaient; si elle avait été sûre que son fiancé ne souffrît pas d'une rupture, elle eût sans hésitation dégagé sa parole. Mais, en fait, Hubert n'avait rien dit qui parût justifier, de la part de Marie-Thérèse, un si soudain changement d'idée. Qu'il voulût rompre des fiançailles datant de six mois, pour cette misérable question d'argent, lui paraissait une supposition grave et nullement justifiée. En effet, pourquoi soupçonner Hubert d'avoir été seulement épris de sa dot? Il trouverait peut-être tout naturel de renoncer aux avantages pécuniaires qu'elle ne pouvait plus lui apporter. D'autre part, elle s'apercevait aussi d'un certain détachement chez son fiancé, mais cette impression n'était nullement une certitude. Ce doute,

qui lui venait d'une attitude nouvelle d'Hubert, qu'elle croyait basé sur de trop prévoyants calculs, ne le cultivait-elle pas dans son cœur parce qu'il lui laissait une autre espérance ?

Mais les jours de douleur qu'elle traversa, disputant son père à la mort, l'éloignèrent pour un temps de ce qui n'était pas cet unique et pieux souci. Ce fut seulement quand le mieux attendu permit enfin à toute la famille de vivre dans une atmosphère de délivrance, que Marie-Thérèse se retrouva en proie aux mêmes irrésolutions d'autant plus que, pendant ces heures cruelles, Jean avait continué à se montrer d'un dévouement admirable, luttant à la fois contre la ruine et contre la mort. Le pauvre Jean, près d'elle, gardait comme une sorte de honte. Il la fuyait, n'osant plus la regarder. Si leurs mains se frôlaient, tandis qu'ils relevaient ensemble les oreillers de M. Aubry, il pâlissait d'angoisse, et dans le silence de la chambre, Marie-Thérèse percevait les battements précipités de ce cœur contre lequel elle s'était, une nuit, appuyée si tendrement.

Pendant combien de temps encore parvien-

drait-elle à cacher au jeune homme la place, chaque jour grandissante, qu'il occupait dans sa pensée?

Quant à Hubert, son absence se prolongeait. Ayant appris l'amélioration soudaine survenue dans l'état de M. Aubry « il en profitait », avait-il écrit, « pour rester à Valrémont chez madame Husson qui désirait garder ses amis auprès d'elle. »

Marie-Thérèse, ne sachant comment juger la conduite de son fiancé, n'osait pourtant pas se décider à rompre, quand une conversation l'éclaira et lui fournit la solution qu'elle cherchait.

Depuis que leur cher malade était hors de danger, elle et sa mère recevaient les personnes qui venaient prendre des nouvelles du convalescent. Parmi les plus empressées se trouvaient madame Gardanne et sa fille; la sollicitude de cette dernière ne s'appliquait pas seulement à la santé de M. Aubry, et un sujet qui piquait bien autrement sa curiosité l'induisit à la médisance.

Un jour, n'y tenant plus, Denise s'informa :

— Que fais-tu donc d'Hubert ? On ne le voit plus ici.

Marie-Thérèse, embarrassée, se contenta de répondre évasivement :

— Peut-être vient-il à d'autres heures que toi, ce qui expliquerait pourquoi tu ne le rencontres pas.

Mais Denise avait prêté une oreille distraite à la réponse faite à sa question; dans le même ordre d'idées, elle venait de faire une découverte autrement importante.

— Tiens ! s'exclama-t-elle soudain, indiquant le doigt de sa cousine, tu ne portes pas ta bague ?

— Ma bague ? dit Marie-Thérèse en rougissant du ton d'étonnement simulé qu'il lui fallait prendre, je l'aurai oubliée sur ma toilette.

En réalité, depuis quelque temps, elle négligeait à dessein de mettre le rubis cabochon de ses fiançailles; elle s'était aperçue que Jean avait toujours les yeux invinciblement attirés par le scintillement de cette pierre chatoyante, sur laquelle semblaient tomber toutes les caresses de la lumière. Aussi, avec une délica-

tesse instinctive, ne voulant pas placer journellement devant ses regards un symbole qui ne pouvait que l'affliger, elle ne portait plus sa bague. Depuis plusieurs jours déjà l'anneau reposait dans son écrin.

— On ne doit jamais quitter sa bague de fiançailles, déclara sentencieusement Denise.

— Que veux-tu? J'ai été si tourmentée, j'ai passé par de telles angoisses, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que j'aie oublié de mettre aujourd'hui un bijou.

— Ce n'est pas un bijou, c'est ta bague, reprit encore Denise.

Puis, bien décidée à aller jusqu'au bout de son sujet, très sûre que sa finesse naturelle l'avait conduite sur la bonne piste, elle continua :

— Est-ce que Hubert n'a pas su que mon oncle avait été si mal?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Mais pour une raison bien simple; c'est qu'il ne se trouvait pas auprès de toi, alors que tu étais dans la peine.

— En effet, répondit Marie-Thérèse qui, par un excès de délicatesse, ne voulait pas accuser

Hubert, il a dû s'absenter quelques jours avant la dernière crise qui faillit emporter papa.

— Et tu ne l'as pas rappelé? Je suppose qu'il serait revenu au lieu d'aller aux courses d'Ascot; Bertrand l'y a rencontré... Hubert était sur un mail garni de femmes très chic, et où tout le monde, lui compris, avait l'air de joliment s'amuser, paraît-il; Bertrand a même reconnu miss Maud Watkinson, tu sais? cette Américaine si riche dont on a tant parlé cet hiver, et que l'on voit partout avec la comtesse Husson.

— Je ne connais pas miss Maud Watkinson, fit Marie-Thérèse, cherchant à réprimer sous un air de grande indifférence l'étonnement que lui causaient les paroles de Denise. Depuis quatre mois, je vis en recluse... Mais dis-moi, à propos? la comtesse Husson ne vient-elle pas d'être fort souffrante à Valrémont où elle était allée passer quelque temps?

— Tu rêves, ma pauvre Marie-Thérèse! Malade à Valrémont, la comtesse Husson? C'est impossible; on n'a pas cessé de la voir partout: au Bois, à l'Opéra le vendredi, aux quinzaines de la chanoinesse de Beaufort, aux raouts des

Champerré, à la garden-party de l'ambassade d'Angleterre, à la fête des Drags à Auteuil... que sais-je encore?

Marie-Thérèse se sentit envahie par un sentiment de joie indéfinissable; elle acquérait enfin la preuve manifeste de la défection d'Hubert! Quant à Denise, l'air heureux avec lequel sa cousine recevait ces révélations la confondit. Elle n'osa plus lui servir les phrases consolatrices qu'elle avait préparées, en bonne personne qui songe à panser les blessures qu'elle a faites.

— Ce n'est pas possible, se disait-elle devant ces yeux riants qui la regardaient, elle joue la comédie; on n'accueille pas ainsi la nouvelle d'une conduite aussi étrange de la part d'un fiancé!

Dans l'autre coin du salon, madame Gardanne, de très bonne foi, mettait un zèle non moins charitable à instruire sa belle-sœur de la rencontre qu'avait faite Bertrand aux courses d'Ascot.

La pauvre madame Aubry, qui n'avait pas les mêmes raisons que Marie-Thérèse pour

accepter allègrement cette confidence, se montra désolée. Lorsque madame Gardanne et Denise furent parties, elle appela sa fille, et son air affligé prouva à Marie-Thérèse que sa tante, comme sa cousine, s'était complue aux mêmes propos.

La jeune fille prit le bras de sa mère, appuya sa jolie tête sur l'épaule maternelle, et dit tendrement :

— Chère maman, soyez tranquille, je n'ai pas de chagrin.

— Tu sais donc? questionna madame Aubry.

Marie-Thérèse sourit :

— Qu'Hubert est allé aux courses d'Ascot, qu'il a menti, et qu'il s'amusait pendant que nous étions si tristes ? Non seulement cela m'est égal, mais j'en suis follement heureuse...

Madame Aubry ne comprenait plus. Effarée d'une confidence si inattendue, elle balbutia :

— Tu es heureuse?

— Maman, je ne veux plus épouser Hubert Martholl ; depuis quelque temps je cherchais un motif pour rompre nos fiançailles ; je n'avais alors que le prétexte de ma désaffection,

et il me semblait cruel de l'invoquer; je ne l'osais pas par délicatesse. Mais à présent je suis dégagée. La bizarre conduite de M. Martholl me rend libre, libre, libre ! quelle joie !

— Que s'est-il donc passé ? Pourquoi n'ai-je rien su de la transformation de tes sentiments ?

— Je viens de vous faire la moitié de ma confession, mère chérie, — et subitement le visage de la jeune fille devint très rose, — voici l'autre : j'aime Jean.

Madame Aubry releva avec douceur la tête de sa fille, toujours blottie contre elle, et, grave, interrogea :

— Tu aimes Jean ? En es-tu bien sûre ? cette fois ne va pas te tromper. Il en souffrirait tant, celui-là !

— Ah ! mère, comment ne l'aimerais-je pas, après tout ce qu'il a fait pour nous ?

— C'est bien parce qu'il a été un fils admirable que je te mets en garde contre un entraînement de cœur qui n'est peut-être pas de l'amour, mais seulement une grande, une chaude reconnaissance; car, hélas ! ce n'est pas

toujours en accomplissant son devoir qu'un homme s'attire l'amour d'une jeune fille!

— Mère, ceci est une critique que mérite la légèreté de mon premier choix; elle me montre plus nettement encore ce qui se passe en moi. Jean a accompli plus que son devoir envers moi aussi; ne le savez-vous pas?

Et comme madame Aubry la regardait d'un air interrogateur, Marie-Thérèse raconta la conversation qu'elle avait surprise, le sacrifice de Jean qui voulait remettre son avoir au fonds social de la Verrerie, afin d'assurer à Marie-Thérèse la possibilité d'épouser un autre que lui, bien qu'il l'aimât en silence depuis longtemps déjà. Pendant que la jeune fille disait encore comment, à son tour, depuis le retour de Jean elle avait senti l'amour vrai, l'amour fort, pénétrer lentement en son âme, Jacques entra.

Dès qu'il fut mis au courant des sentiments nouveaux que Marie-Thérèse venait d'exprimer, il embrassa joyeusement la jeune fille.

— Je te félicite, ma petite sœur; cette fois ton choix me rend vraiment heureux. Et puis,

me voici délivré d'une grande responsabilité; l'attitude de Martholl m'inquiétait; on le voyait dans tous les endroits où l'on s'amuse, sans aucun souci de notre tristesse. Je ne savais si je devais t'avertir, je craignais de te causer du chagrin. Maintenant, je comprends sa tactique. On m'avait prévenu qu'il ne cessait de recueillir de tous côtés des renseignements sur notre situation financière. Ne la trouvant plus de son goût, il désirait reprendre sa parole, et, pour ne pas se donner un rôle trop odieux, il s'est arrangé pour que la rupture vînt de nous. C'est assez bien imaginé. Qu'en penses-tu, Marie-Thérèse?

Gravement, la jeune fille dit :

— Je pense que parmi tous les services que Jean nous a rendus, le plus appréciable est de m'avoir fait comprendre en quels efforts réside la grandeur d'âme. Combien j'aurais souffert d'être la femme d'Hubert Martholl, en découvrant un peu chaque jour la nature légère de cet être uniquement guidé par l'égoïsme!

— Ma petite sœur, Jean nous a tirés des pires désastres : la faillite et la mort de notre

père, car père en serait mort. Grâce à une invention nouvelle, Jean relève la maison, rétablit notre crédit et nous sauve des plus grands malheurs.

— Mes enfants, la Providence semble vouloir nous rendre au centuple ce que nous avons fait en élevant cet orphelin, prononça madame Aubry d'une voix émue; qu'il soit béni !

Un attendrissement subit et intense, tout de gratitude et de tendresse pour Jean, les envahissait.

— Quelle joie de pouvoir à mon tour le rendre heureux ! l'idée de mon propre bonheur s'augmente à la pensée de celui que je me sens capable de lui donner. Mère, si vous saviez comme il m'aime !

— Mais qu'allons-nous faire? Tu sembles oublier que tu es encore la fiancée d'Hubert Martholl, ma fille...

— Voulez-vous me permettre de lui écrire? Je prends ainsi, très simplement, l'initiative de la rupture qu'il désire; il ne pourra que m'en savoir gré.

— Agis comme tu voudras, ma chérie, j'ai

confiance en la bonté de ton cœur et en la droiture de ton esprit.

— Maintenant, je vais encore vous demander quelque chose, à toi, mère, à toi, Jacques : promettez-moi de tenir secrètes, pour père, pour le monde et surtout pour Jean, les résolutions que j'ai prises. Je veux laisser le calme se faire dans nos esprits avant de recommencer une vie nouvelle. N'est-ce pas, vous me laisserez la joie de lui apprendre que je ne suis plus la fiancée d'Hubert? Et surtout vous ne lui révélerez pas que je l'aime!

Après avoir obtenu la promesse qu'elle réclamait, la jeune fille monta joyeusement dans sa chambre et écrivit aussitôt à Martholl.

XIX

Revenu la veille de Londres, Martholl se réveilla de fort méchante humeur. La première pensée qui se présenta à son esprit fut le regret d'avoir laissé la forte somme sur le champ de courses d'Ascot, où il avait vu se dérober à la fois ses espérances et le poulain qui les portait.

Hubert n'était pas beau joueur; homme d'ordre, très respectueux de l'argent, il détestait perdre. Il avait joué à Ascot par entraînement, pour se mettre à l'unisson des amis qui l'entouraient; mais comme la perte subie allait déséquilibrer son budget pendant quelque temps, il en ressentait beaucoup d'aigreur. Les

soucis d'argent qui le menaçaient l'amenèrent à penser à tout l'ennui qu'il aurait, pendant le cours de son existence, d'être obligé d'imaginer sans cesse des combinaisons financières afin de vivre décemment. Grand Dieu ! dans quels embarras il se débattrait si, se mariant, il ne faisait pas un riche mariage !

— Marie-Thérèse est bien charmante, pensait-il, mais plus je réfléchis, plus je vois quelle folie ce serait de l'épouser dans les circonstances actuelles.

Encore somnolent, il ouvrit les yeux, regarda autour de lui et éprouva une sensation de vive jouissance à contempler les choses confortables et élégantes qui l'entouraient, songeant :

— Ne suis-je pas heureux ainsi ? Me marier pour mener une existence agréable, exempte de soucis pécuniaires, passe encore ! Mais aller m'enfermer dans un petit appartement, être servi par un personnel peu nombreux, comment m'y résigner à moins d'être timbré ?

Et comme Hubert était raisonnable, il s'absorba dans la recherche de ce qui lui restait à faire pour se dérober, tel le poulain d'Ascot.

Dans ce rez-de-chaussée meublé d'un style anglais très pur, époque de la Reine Anne, la vie intime se déroulait selon les règles d'un protocole sévère tout britannique. Hubert fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée de son valet de chambre anglais — comme les meubles — qui apportait le thé et le courrier.

Le jeune homme jeta sur son courrier un coup d'œil distrait, mais ayant aperçu, parmi les lettres et les journaux, une large enveloppe scellée d'un cachet de cire blanche, il eut un geste d'inquiétude.

— Une lettre de Marie-Thérèse ! murmura-t-il surpris. Pourquoi m'écrit-elle ? Est-ce qu'elle trouverait mon absence inquiétante ? bigre ! voilà qui ne cadre guère avec mon projet d'en finir !

Il brisa le cachet et lut :

« Je viens vous dire adieu, Hubert, et j'espère que vous n'en ressentirez pas trop de chagrin. Je ne voudrais aucunement surprendre votre bonne foi ; j'ai cessé d'être cette Marie-Thérèse qui vous plut, il y a un an. Éclairée par ces mois de fiançailles et les événements

récents, je juge nos goûts si contraires, notre façon de penser si opposée, qu'il vaut mieux, je crois, renoncer à unir nos destinées. Nous avons une manière trop différente de concevoir l'emploi des jours. J'ai bien réfléchi, j'ai même essayé de me conformer à vos désirs ; mais, vraiment, cela ne m'amuse guère, de m'amuser ! Je suis sûre que vous n'aimeriez pas longtemps une compagne si peu mondaine. Croyez-moi, nous avons fait fausse route.

» J'aurais donc scrupule de priver quelque jeune fille, belle et charmante, d'une situation que j'occuperais sans plaisir, alors qu'elle lui serait, sans nul doute, une source de distractions et de joies.

» Une autre raison me détermine encore à vous parler ainsi. Vous souvient-il des projets d'avenir que nous formions ensemble ? J'y ai discerné ce fait singulier : je n'étais pour vous que l'accessoire d'un décor de fête. Vous ne m'avez jamais dit : « Vous serez mon amie, ma compagne sûre et fidèle ; quelle joie j'éprouverai certains soirs quand, seul enfin près de vous, je goûterai la paix du foyer et le charme de l'intimité ! »

» Je ne crois pas me tromper, n'est-ce pas? en affirmant que jamais des idées aussi terre à terre n'ont été formulées par vous? Bien au contraire, vous me disiez: « Nous mènerons grand train; nous recevrons beaucoup, nous sortirons davantage; nous profiterons des yachts de nos amis, et, si nous héritons de la comtesse Husson, nous ferons courir. Une écurie de courses, voilà mon rêve. » Hélas! c'est si peu le mien! Plus j'y pense, plus m'est démontrée l'impossibilité de me lier à vous pour une existence pareille. D'ailleurs, sa réalisation dépend d'une condition essentielle: beaucoup d'argent. Moi, je n'y suis pas forcément indispensable... Une compagne plus mondaine, ravie de s'atteler avec vous dans cette course vers la joie, ne vous sera pas difficile à rencontrer. Quant à ce que je devienne cette compagne, c'est maintenant tout à fait irréalisable, pour cette raison péremptoire et très simple : je n'ai plus de dot. Je n'en ai plus, parce que je refuse absolument celle que veut me donner ma famille.

» Mon père m'adore, vous le savez, et mal-

gré certaines affaires ennuyeuses qui ont atteint la fabrique, il s'imposerait les plus durs sacrifices pour m'assurer la dot et la rente promises... Ne jugez-vous pas qu'il serait bien étrange que la vie de travail menée par mon père ne servît qu'à maintenir dans le luxe et les plaisirs deux êtres jeunes et forts, tandis qu'il devrait continuer son dur labeur et se condamner, pour nous, à une existence médiocre et gênée? Vous dites comme moi, n'est-ce pas : nous serions méprisables d'accepter une pareille situation.

» Certes, je ne le mets pas en doute, vous êtes assez gentleman pour m'épouser sans dot; mais jamais mon père n'y consentirait ; il se regarde lié envers vous par ses promesses. Aussi, vous le voyez, dans cette alternative il ne me reste plus qu'à vous dire adieu.

» Pendant un certain temps j'ai été la fiancée de votre choix ; vous l'avouerai-je? cette préférence n'a pas été sans me flatter; c'est une sorte d'estimation de ma petite personne qui donne une certaine valeur au don que j'en ferai plus tard à mon mari.

» J'espère que vous êtes complètement rassuré sur la santé de votre amie, madame Husson, qui vous causa, ces temps derniers, tant d'inquiétude. Quelle bonne idée elle a eue, pour se rétablir, de se faire accompagner par vous à Ascot, au moment des courses! A ce trait, j'ai reconnu une parfaite amie, soucieuse de rendre aimables à ses familiers toutes les corvées imposées. Vous eussiez certainement moins éprouvé de plaisir à l'entourer de vos soins affectueux à Valrémont, que dans ce gai décor d'Ascot, où il était convenable que vous fussiez ces jours derniers. »

. . . .

Et la lettre se terminait par un correct et banal adieu. Quand il en eut achevé la lecture, Hubert ressentit une courte révolte. Il prenait presque pour un affront l'initiative de Marie-Thérèse rompant leurs fiançailles. Le croyait-elle donc incapable de l'épouser sans dot?

Il sourit bientôt de cette dernière étincelle chevaleresque qui flambait encore en lui. Tout ne s'arrangeait-il pas mieux ainsi? La lettre le

tirait d'un extrême embarras. Il la relut, pesa les mots, analysa les phrases...

Celle qui avait écrit ces lignes si mesurées, si finement ironiques, paraissait bien déterminée à persister dans sa résolution ; ni emportement révélant une colère jalouse, ni reproches exigeant des explications, ni mise en demeure d'aucune sorte. Évidemment, on ne le renvoyait pas avec le secret espoir de le ramener. Il était étonné, et ne comprenait rien à ce caractère de femme. Un instant sa fatuité se froissa du peu de regrets qu'il laissait. Assez vite, cependant, il revint à des sentiments plus pratiques et sut gré à Marie-Thérèse d'avoir compris ses intentions. Quel service elle lui rendait en lui épargnant l'embarras de reprendre sa parole ! en agissant ainsi, elle le mettait à l'abri de tout reproche d'indélicatesse.

Comme elle était clairvoyante, fine, pleine de tact, spirituelle, cette Marie-Thérèse ! Peut-être était-ce dommage de la perdre ? Mais il jugea qu'il s'attendrissait inutilement ; puisque les événements prenaient cette tournure, lui, il n'avait plus qu'à s'incliner.

Les rayons de soleil qui étincelaient sur le plateau d'argent y ramenèrent ses regards.

— Quoi encore? fit-il en prenant une autre enveloppe. Ah! une lettre de cette bonne Husson.

Et il lut:

« Mon cher enfant,

» Nous dînons ce soir à Armenonville. J'ai décidé de faire des folies; nous irons ensuite à la fête de Neuilly. Je compte sur toi et sur deux ou trois autres amis pour nous y conduire. C'est une fantaisie de mon aimable petite Watkinson. Sois exact: Armenonville, ce soir, huit heures.

» Ta vieille amie,

» MATHILDE HUSSON. »

Madame Husson, forte d'ailleurs de l'approbation et des encouragements de madame Martholl, depuis quelque temps ne cachait plus ses projets. Elle avait toujours considéré d'un œil malveillant le mariage d'Hubert avec mademoiselle Aubry.

Ayant décrété que le jeune homme ne se marierait que sous ses auspices, ces fiançailles conclues loin d'elle, sans qu'elle y eût pris la moindre part, ne lui parurent jamais orthodoxes. Aussi répétait-elle sans cesse qu'Hubert et ses « espérances » valaient une plus grosse fortune. Mise au courant des incidents fâcheux survenus dans la famille Aubry, elle unit tous ses efforts à ceux de madame Martholl pour qu'Hubert ne commît pas la faute d'entrer dans une famille que la ruine menaçait.

La chance lui ayant fait rencontrer la fameuse grosse fortune entre les jolies mains de miss Maud Watkinson, elle employait de savantes manœuvres pour mettre constamment en présence son protégé et la jeune héritière. D'accord avec la mère d'Hubert, elle vantait devant lui ces jeunes gens qui, modernes argonautes, savent enlever les Toisons d'Or. L'exploit récent du jeune duc de Castillon, qui s'était couvert de gloire en pareille aventure, faisait naître l'espoir au cœur de bien des mères. Madame Martholl ne fut pas à l'abri de cette contagion, et, depuis lors, rai-

sonnablement, elle habitua son esprit à des concessions.

D'ailleurs une bru protestante est susceptible de se convertir sous l'influence de pieuses exhortations, et ramener au giron de Notre Sainte Mère l'Église une brebis égarée, n'est-ce pas faire œuvre pie?

En continuant à dépouiller son courrier, Hubert découvrit une petite boîte soigneusement enveloppée. Il l'ouvrit : c'était l'écrin sur le velours blanc duquel reposait le rubis cabochon.

— Si le projet de la baronne Husson marche à souhait, voilà qui compensera ma perte d'Ascot, pensa-t-il sagement. Ce rubis ira délicieusement à la brune Maud. Je ferai seulement refaire une monture avec des brillants; quelque chose de plus éclatant s'harmonisera mieux avec son genre de beauté.

Hubert ferma l'écrin, le remit sur le plateau, non sans étouffer un soupir; même il murmura :

Qui sait?... Enfin! cela vaut peut-être mieux ainsi... Ah! Marie-Thérèse! vous êtes pourtant si jolie!

Puis, philosophiquement, il absorba son thé, étendit la main, prit un journal, et se mit à lire.

Ce fut là toute l'oraison funèbre de ce qu'Hubert avait cru un moment être, de sa part, un très merveilleux et très délicat amour.

XX

Vers la fin d'août Jean, seul dans le grand bureau de la verrerie de Créteil, songeait tristement. Il faisait une de ces lourdes chaleurs déprimantes, qui semblent retarder encore la fuite des heures moroses. Cette température orageuse, pesant sur la nature, arrêtant le chant des oiseaux et le murmure des feuilles, exaspérait les nerfs malades du jeune homme.

Assis devant sa table de travail, dégoûté de toute besogne, dans un accablement physique et moral qu'il n'avait encore jamais ressenti si angoissant, il suivait d'un œil morne les nuages noirs qui envahissaient peu à peu tout ce qui

restait de bleu au ciel. Et, pareilles aux noirs nuages, ses idées sombres se pressaient houleuses, meurtrissant son cerveau.

L'effort tenté, l'abandon complet de soi, les richesses d'un cœur dévoué jusqu'au martyre, à quoi cela servait-il ? Chaque jour, contre toute justice, il sentait plus pesant le fardeau de son isolement. Pourquoi aussi avait-il laissé cette passion l'envahir au point d'avoir tout brisé en lui ? Jean voyait avec terreur s'anéantir son courage, et sa foi en l'avenir. Il savait qu'il n'aurait jamais plus aucun bonheur. Une seule chose subsistait encore à ses yeux : la nécessité de faire son devoir par reconnaissance pour M. Aubry. Cette pensée le maintenait fidèle à son poste.

Souvent il se reprochait de se laisser vaincre par un pessimisme dangereux. Devant son impuissance à retrouver le calme et la maîtrise de sa volonté désemparée, il s'accusait de faiblesse et d'égoïsme; mais il ne pouvait vaincre sa tristesse grandissante. Les soucis d'affaires avaient au moins cet avantage, qu'en occupant son esprit ils faisaient momentanément diversion à son chagrin; mais cette ressource désespérée

lui manquait depuis que la calme reprise des travaux remplaçait en lui la fièvre du surmenage de ces derniers mois, et que, délivré des inquiétudes pécuniaires, il voyait la fabrique, de nouveau, prospérer.

Mais était-ce l'énervement causé par ses fatigues ? Il se sentait pris, ce jour-là, de révoltes encore inconnues à son âme. Il les promenait, sans pouvoir les dissiper, entre ces murs où il avait grandi ; il errait, désemparé, dans cette fabrique qui renfermait tout son passé, retenu là par la force de l'habitude et par son devoir, cherchant partout ses vieux souvenirs demeurés si vivants.

Chaque évocation du passé lui redisait son amour, la joie, le soleil de sa jeunesse.

Dans un de ces fours, n'avait-il pas cuit lui-même toute une minuscule vaisselle de poupée? Il se rappelait, comme si ce souvenir eût daté de la veille, le bonheur éprouvé en recevant pour prix de la surprise faite à la fillette, les frais baisers de sa bouche rose. Toujours, partout, c'était elle qu'il retrouvait, toujours Elle. Que faire pour l'oublier ?

Recouvrerait-il jamais le repos d'esprit, sinon l'oubli, même en ne la voyant plus?

Il envisagea ce qu'il deviendrait lorsqu'elle serait mariée, emmenée par Hubert, partie au loin, emportant tous les rêves d'amour posés sur elle. Il ne sembla pas possible à Jean de vivre sans cette présence dont le charme l'envoûtait depuis si longtemps. Alors, dans un accès de rage intérieure, il eut le mauvais regret de s'être dévoué. N'aurait-il pas dû plutôt laisser les événements s'accomplir, la maison s'effondrer? Marie-Thérèse sans dot, qui sait ce qui fût arrivé? Du moins, elle eût vu alors ce qu'était capable de faire pour elle ce Jean qu'elle dédaignait. Il se serait mis au travail avec acharnement afin de lui reconstituer une fortune.

Repris de défaillance morale, il pensa :

— A quoi bon? Marie-Thérèse ne m'aime pas, et rien ne saurait, pour moi, changer son cœur.

La dernière fois qu'il avait vu la jeune fille, c'était à la gare Saint-Lazare.

Depuis cinq semaines les Aubry étaient par-

tis pour Étretat, le médecin ayant conseillé d'emmener le convalescent à l'air de la mer. Tandis que Jean aidait les voyageurs à se caser dans le wagon, leurs adieux lui révélaient une tendresse nouvelle, émue et reconnaissante; il gardait comme un trésor la vision du radieux sourire de Marie-Thérèse, et de la longue pression de sa main fine.

Mais fallait-il donc s'étonner de cela? Parbleu! les Aubry étaient assez intelligents pour avoir conscience du tour de forcequ'il venait d'accomplir pour eux. Elle aussi, sans doute, lui portait maintenant un intérêt affectueux, touchée des soins donnés à son père, et des heureux résultats de ses efforts pour relever la Verrerie. Et n'était-ce pas une grâce suprême qu'elle parût avoir oublié les paroles de folie par lesquelles, dans l'enfièvrement d'une nuit d'angoisse, il avait laissé échapper son secret?

Peut-être en riait-elle à présent? venant du vieux camarade, de l'ouvrier qui comptait si peu, cela ne valait même pas la peine de se fâcher! Non, elle ne comprendrait jamais combien il l'aimait.

Et maintenant, quand la reverrait-il?

Hubert Martholl l'avait rejointe, sans doute. Leur mariage ne pouvait plus être différé, puisque M. Aubry était guéri, et que les affaires s'arrangeaient... Ah! la terrible, la douloureuse jalousie qui tenaillait le cœur et le cerveau de Jean quand il évoquait cette heure si proche! Il cherchait ce qu'il pourrait faire pour ne pas penser à ces fiancés heureux, réunis là-bas, aux Pervenches, dans un décor de fleurs, de verdure, de sève surchauffée par l'été... Et le malheureux défaillait de douleur.

Comme il se levait pour aller à la fenêtre respirer un peu d'air frais, on frappa. C'était son domestique qui lui apportait une dépêche. Jean l'ouvrit, pressentant qu'elle venait d'Étretat, et il lut :

« Ai besoin de toi, viens immédiatement, nous t'attendons.

» AUBRY. »

Jean demeura stupéfait. Que pouvait-on lui vouloir? Pourquoi l'appeler ainsi brusque-

ment? M. Aubry était-il retombé malade? Le laconisme de cette dépêche l'effrayait.

Retourner aux Pervenches?... C'était accepter une souffrance morale au-dessus de ses forces. Mais bientôt l'idée de se rapprocher de Marie-Thérèse, de la voir, de satisfaire ainsi son unique désir, lui fit surmonter, dans une poussée de joie, ses appréhensions et ses craintes.

La journée était trop avancée pour qu'il pût partir le soir même; il télégraphia qu'il arriverait le lendemain. Ayant appelé Rousseau, le vieux chef d'atelier, Jean lui donna les instructions nécessaires pour que rien ne restât en souffrance tandis qu'il serait à Étretat. Puis il fit ses préparatifs de départ.

Le jour suivant, durant l'inaction forcée du voyage, Jean reste absorbé, tour à tour inquiet de cet appel des Aubry, et perdu dans la contemplation intérieure de celle qu'il allait revoir. Entre ce tourment et cette joie, il demeure tellement replié en lui-même, que rien du dehors n'attire ses regards. Il ne voit pas la campagne normande fuir sous ses yeux dans l'opulence de ses riches cultures; il ne s'aper-

çoit même pas de l'attention d'une jeune femme qui voyage dans le même compartiment. Que lui importent les champs fertiles et les jolies femmes ! Son grand amour le détache de tout. La fièvre dévorante de l'amour, qui est la vie des forts, le possède ; il s'y abandonne avec folie, avec délices, et puise dans son ivresse sans cesse renaissante, la résistance nécessaire pour supporter le néant de sa vie. Chaque jour, il aime Marie-Thérèse davantage ; elle le sait et pourtant, dans quelques semaines elle sera la femme d'un autre...

Cette lancinante pensée pâlit son visage, et donne à son regard une expression singulière.

Tout à coup, il croit comprendre : On le fait venir parce que M. Aubry, encore convalescent, ne peut s'occuper des formalités du mariage ; on l'attend pour le charger de ce que cet événement nécessite de courses et de démarches. Voilà pourquoi il doit tout quitter, accourir en hâte ; cette raison de son voyage lui paraît si simple, maintenant, qu'il s'étonne de ne l'avoir pas eue plus tôt présente à l'esprit. Mais cela est au-dessus de ses forces,

et cette mission il refusera de l'accomplir; non! même pour l'amour de Marie-Thérèse, la chère cruelle inconsciente, il ne remplira pas cet office; ce lui serait trop douloureux. Si l'on exige cela de lui, il aura recours à Jacques, son ami, son frère, qui lui épargnera ce martyre.

Enfin Jean est arrivé; le train s'arrête, et bientôt la voiture des Chanzelles le dépose devant le perron de la villa; un domestique, debout près de la porte, prend la valise de Jean, tandis que celui-ci, anxieux, le questionne :

— Comment va M. Aubry, François?

— Monsieur va bien, l'air de la campagne lui réussit, il a déjà très bonne mine. Monsieur Jean veut-il monter dans sa chambre? Tout le monde est sorti; on n'attendait sûrement monsieur que par l'express du soir.

Jean suit le domestique.

Dans sa chambre, la même qu'à son dernier séjour aux Pervenches, il est repris par ses souvenirs. Le temps n'a fait qu'aggraver sa souffrance, puisque l'irrémédiable va s'accomplir.

Pendant qu'il change de vêtements, la pensée fort loin de la coutumière besogne, ses yeux surprennent sur la grande glace une image qui l'étonne. L'homme reflété là ne se trouve plus si loin de l'élégance de ceux qu'il enviait autrefois. Il sourit, railleur.

— Je commence à comprendre pourquoi j'attirais l'attention de cette jeune femme en wagon ; ce succès est dû à mon nouveau tailleur, sans doute. Après tout, continue-t-il rageusement en se regardant encore, puisque les femmes sont sensibles à ces formes extérieures d'une élégance qu'on peut acheter, pourquoi n'ai-je pas essayé plus tôt de devenir semblable à ceux qui leur plaisent ? Mais fou, triple fou ! j'aurais beau être l'homme le mieux mis de Paris et de Londres, Elle verrait toujours derrière mon habit l'enfant vagabond recueilli par charité, le souffleur de verre, l'ouvrier aux mains autrefois brûlées et rudes.

Il se jette sur un fauteuil, renverse sa tête en arrière, et reste là, repris par son désespoir...

. . . .

— Jean ! Jean ! descendez, je vous attends !

C'est, dans le jardin, la voix de la bien-aimée qui l'appelle.

Jean se redresse. Du fond de la chambre, par la fenêtre ouverte, il voit la pelouse verte se fleurir de la nuance tendre d'une robe d'été.

Ah ! pourquoi cette voix sonne-t-elle si joyeuse, à l'heure même où une telle souffrance le fait trembler au point qu'il ne trouve plus la force de descendre?

Sur le pas de la porte, une dernière émotion le retient encore. Que va-t-il voir en bas? Hubert Martholl auprès d'elle, sans doute? Que de courage il lui faudra pour se contenir encore !

Il arrive sur le perron. En l'apercevant, Marie-Thérèse s'écrie de nouveau :

— Jean, venez !

Ce nom, prononcé par la voix adorée, remue le jeune homme au plus profond de son être. Une clameur sortie de la terre, répétée par toute la flore du jardin, chantée par les mille voix de la nature, ne l'eût pas ravi davantage. Et, dans une admiration passionnée, il contemple la jeune fille dans la grâce de sa beauté,

arrêtée silencieuse près d'un massif d'azalées roses dont elle semble émerger, fleur vivante. Elle demeure là, en effet, n'osant plus avancer, prise d'un sentiment singulier qu'elle n'a pas prévu; car celui qui vient vers elle en ce moment, c'est l'homme qu'elle aime, celui dont la pensée la remplit tout entière de tendresse et d'espoir.

Soudain, une pudeur inquiète, une timidité étrange la trouble, et elle ne sait plus quels mots prononcer pour faire à Jean l'aveu que, hors de sa présence, elle croyait si facile.

Jean s'approche, et, tentant de raffermir sa voix :

— Bonjour, Marie-Thérèse; votre père va bien, n'est-ce pas ? En arrivant, j'ai eu par François de bonnes nouvelles. Cela m'a rassuré; son télégramme m'avait alarmé.

Tandis qu'il parle, la jeune fille s'est ressaisie:

— Oui, le calme, le repos, font grand bien à mon père. Rien ne vaut la campagne et l'air de la mer pour les convalescents. Et vous, Jean, n'avez-vous pas aussi besoin de cet air vivifiant, après tant de peines et de fatigues?

— Est-ce pour cette raison que votre père m'a fait venir? Croyez-vous réellement que je trouverai ici... en ce moment... le repos qui pourrait m'être salutaire?

Marie-Thérèse, maîtresse d'elle-même maintenant, dit en souriant avec coquetterie :

— Je le crois, Jean; je le crois si fermement que c'est moi qui vous ai télégraphié. Où donc seriez-vous mieux qu'avec nous? ne sommes-nous pas votre vraie, votre seule famille? Et que c'est mal de toujours vous faire supplier de venir, de ne jamais nous offrir cette présence qui nous est à tous si chère... Non! ne protestez pas! jette-t-elle presque gaiement, en frappant délicatement d'une fleur à longue tige le bras du jeune homme, qui tressaillit sous l'effleurement de cette caresse.

Et, après un malicieux grand soupir étouffé, elle ajoute, coquette :

— Je sais : les hommes sont ainsi; ils nous aiment et nous négligent... c'est leur manière... il faut bien se résigner à les prendre comme ils sont!

— Ah! Marie-Thérèse, Marie Thérèse! gronde

sourdement la voix de Jean, pourquoi vous jouer de ma douleur? Pourquoi avoir eu la cruauté de m'appeler? Votre tranquille joie me tue...

La physionomie tourmentée de Jean lui donne une beauté nouvelle. Comme Marie-Thérèse le regarde avec une tendresse émue, il continue :

— Me croyez-vous donc si fort que je puisse encore résister au supplice de vous voir auprès d'un autre? Dites, pourquoi m'avez-vous appelé? à quoi puis-je donc vous servir? Ah! si c'est votre amitié à tous qui m'a fait quitter Créteil, vous au moins, vous qui saviez... Pourquoi n'avoir pas trouvé un prétexte, afin de me dispenser de ce voyage? Votre amour pour votre fiancé vous ôte-t-il donc toute pitié! Vous êtes cruelle... cruelle...

Marie-Thérèse glisse doucement sa main dans la main de Jean en murmurant :

— Laissez-moi ainsi... comme autrefois, quand j'étais petite, et marchons un peu, voulez-vous?

Et elle l'entraîne, silencieuse, à travers le jardin, vers la terrasse qui domine la mer. Là,

elle prononce avec une expression de volonté sérieuse :

— Non, je ne suis pas cruelle ; je voulais vous voir, Jean ; j'avais besoin de votre présence : les jours me paraissent si longs sans vous... si abominablement longs !

Jean la regarde, étonné au point que c'est seulement après un silence qu'il prononce lentement :

— Vous trouviez les jours longs ?... Que me dites-vous ? qu'osez-vous me dire ?... n'êtes-vous pas ici avec celui que vous aimez ?

— Maintenant, oui... fit la jeune fille en pressant la main qu'elle tenait encore.

Mais elle la quitta aussitôt et d'un air grave :

— Jean ! j'ai une importante confidence à vous faire. Depuis deux mois, je ne suis plus la fiancée d'Hubert Martholl, je me suis dégagée des promesses qui nous liaient...

Une pâleur mortelle envahit le visage de Jean et tout son corps trembla.

— Je deviens fou... balbutia-t-il. Je n'ose comprendre... dites ! oh ! dites !...

La jeune fille continua :

— Rien n'est plus simple que ce qui s'est passé dans mon cœur. J'ai reconnu que je m'étais trompée, que je n'avais jamais aimé Hubert.

— Vous ne l'avez jamais aimé?... Jamais aimé?... répéta Jean. Est-ce vrai? Alors comment aviez-vous accepté ces longues fiançailles?

— Le sais-je? il y a tant de hasard dans nos déterminations... Et puis, à ce moment-là, une surprise de la situation nouvelle... J'avoue que tout d'abord Hubert ne m'a pas déplu... quelle raison avais-je de rejeter sa demande? Je ne me savais pas aimée par... un autre... Tout cela est très simple... très triste aussi... Il ne faut pas m'en vouloir, Jean! Nous vivons si futilement, nous autres jeunes filles! nous nous connaissons à peine; nous sommes sans lumières sur nous-mêmes, et personne ne nous guide dans l'éducation de notre cœur; nos mères n'osent pas... rien n'est alors plus facile que de prendre un banal attrait pour un sentiment capable de se hausser jusqu'à l'amour.

— C'est vrai... Ce que vous dites est juste et vrai... Ah! Marie-Thérèse! Marie-Thérèse!

Et, bouleversé, Jean balbutiait :

— Libre, vous êtes libre !

La jeune fille répondit avec finesse :

— Non, Jean, non, je ne suis pas libre ; si je me suis reprise, c'est que, pendant ces froides fiançailles, j'ai senti toute ma tendresse aller vers un autre...

— Un autre ?...

— Ah ! Jean, n'avez-vous pas enfin deviné ?

Comme halluciné, il la regarde et, dans le trouble, dans l'émoi empreints sur le radieux visage, Jean lit l'aveu que les lèvres de Marie-Thérèse n'osent prononcer.

Éperdu, il la rapproche de lui dans un mouvement passionné.

— Est-ce possible ? Marie-Thérèse, je vous en supplie, parlez ! dites-moi encore que c'est moi... Est-ce possible ? moi !... moi !...

Alors la jeune fille penche sa tête contre l'épaule de Jean, et murmure dans un souffle :

— ... Jean, je vous aime...

Une sorte d'éblouissement fait tomber Jean sur un banc et lui ôte la force d'enserrer d'une étreinte ce corps charmant.

Alors, prenant les mains de Marie-Thérèse, restée debout devant lui, il la regarde de toute son âme; elle lit sur le visage du jeune homme l'intensité de son émotion. Il est transfiguré; l'or du soleil se reflète dans ses noires prunelles, pénètre d'ambre sa pâleur; un bonheur surhumain anime ce visage dont les lèvres frémissantes sont impuissantes à prononcer des paroles.

— C'est vrai? c'est donc vrai?... répète-t-il, moi! moi!...

Anxieux et incrédule, ne pouvant croire encore à son bonheur, il demande:

— Comment se peut-il que cette immense joie me soit venue? Comment, pourquoi m'avez-vous aimé?

— J'ai connu par vous la grandeur de l'énergie, la beauté de l'esprit de sacrifice, et vous êtes entré dans mon cœur en me faisant apprécier la noblesse d'une âme généreuse, éprise de devoir et de travail.

— Vous exagérez; je n'ai rien fait que de très simple.

— Je sais bien que vous ne trouverez aucun

mérite à vos actions ; mais je suis plus clairvoyante. J'ai de l'expérience maintenant, ajoute-t-elle avec un malicieux sourire. Je sais combien est digne de respect l'homme qui travaille courageusement, et quels obstacles le destin se plaît à semer devant lui pour briser ses volontés. Je sais que c'est un rude combat que livrent ceux qui commencent l'existence dénués de tout, comme mon père, comme vous, et qui sortent vainqueurs de toutes les difficultés. Pourquoi donc ne seraient-ils pas nos héros, ceux-là? Ont-ils moins de mérite que ces chevaliers d'autrefois qui combattaient en champ clos sous leurs armures, et que l'on acclamait pour quelques coups de lance bien donnés? Les femmes les aimaient pour leur bravoure. N'avez-vous pas fait davantage, vous autres, qui sortez triomphants et grandis de cette lutte pour la vie, aujourd'hui si âpre? Pourquoi ne vous admirerions-nous pas? l'énergie et la persévérance de vos efforts ne valent-elles pas mieux que des exploits de carrousel?

Jean, les yeux fixés sur la jeune fille, l'écoutait avec ferveur.

— Oh! Marie-Thérèse! dit-il avec une admiration émue.

Il se leva et, l'attirant vers lui dans un élan de tout son être :

— Il m'est donc enfin permis de vous dire que je vous aime?

— Oui, mon Jean...

— Marie-Thérèse, je vous adore... Mon aimée, mon aimée, êtes-vous sûre de ne jamais trouver trop rudes ces bras qui vous étreignent?

— Non, puisque je vous aime...

Et, tendrement, la jeune fille inclina sa tête sur le cœur de son fiancé. Dans un geste antique de protection et d'amour, il l'entoura de ses bras et la serra contre lui avec une ardeur silencieuse.

L'étreinte de cette caresse grave et forte pénétra Marie-Thérèse de douceur; une sécurité lui vint d'être retenue là comme dans un étau, par ces mains câlines et puissantes. Pressée contre cette poitrine d'homme, elle percevait les battements de son cœur; leur force, leur fréquence, l'afflux tumultueux du sang dans les

artères, clamaient pour elle un hymne sacré et triomphant.

Elle sentait ce que le don d'elle-même mettrait désormais de beauté idéale et de généreuse énergie dans la vie de celui qu'elle aimait.

C'était vrai : Jean emprisonnait son rêve entre ses bras; il tenait contre lui la femme uniquement aimée. Cette possession exaltant son âme, il se sentait prêt à accomplir les plus grandes œuvres humaines.

Longtemps, debout sur la terrasse, ils demeurèrent enlacés...

L'horizon infini s'étendait devant eux. La mer soulevait son sein d'argent et, haletante, semblait attirer vers elle le disque rouge du soleil.

Une traînée d'or, pareille à un chemin lumineux, commençait presque à leurs pieds pour se perdre dans l'immensité; elle leur parut le symbole de la route qui s'offrait à eux et qu'ils suivraient désormais.

Une émotion intense les pénétrait. Ils prirent cette clarté pour le rayonnement du bonheur qui inondait leurs âmes; cette chaude lumière

semblait émaner d'eux-mêmes et s'épandre en joie sur le monde.

Ils ne se trompaient pas; l'amour est le flambeau qui éclaire l'humanité triste, le seul qui sème de quelques étincelles de joie et d'ivresse le rude parcours qu'il nous faut suivre du berceau à la tombe.

La Bicoque, Étretat.
1901-1902.

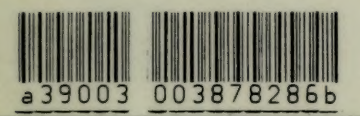
FIN

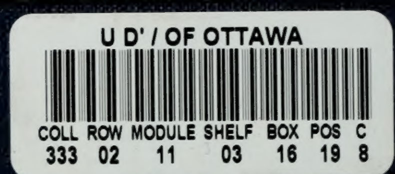
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 4788-6-11.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

	Vol.
RENÉ BAZIN	
Nord-Sud.................	1
JOHAN BOJER	
Les Nuits Claires.........	1
GUY CHANTEPLEURE	
La Ville assiégée.... ...	1
GASTON CHÉRAU	
Le Remous...............	1
LOUISE COMPAIN	
L'Amour de Claire.......	1
PIERRE DE COULEVAIN	
Le Roman Merveilleux...	1
MAX DEAUVILLE	
Le Métier d'Homme......	1
ANTONIN DUSSERRE	
Jean et Louise............	1
ANATOLE FRANCE	
La Révolte des Anges....	1
GYP	
La Dame de St-Leu......	1
LOUIS LEFEBVRE	
La Femme au Masque....	1
JULES LEMAITRE	
La Vieillesse d'Hélène....	1
A. DE LEVIS MIREPOIX	
Le Nouvel Apôtre........	1
PIERRE LOTI	
Turquie agonisante	1
JEANNE MARAIS	
Un Huitième Péché......	1
ROGER MARX	
Maîtres d'hier et d'aujourd'hui....................	1
PIERRE MILLE	
Le Monarque.............	1
JACQUES NORMAND	
La Maison s'éclaire..	1
FRANCISQUE PARN	
Sicoutrou, pêcheur........	1
ERNEST RENAN	
Fragments intimes et romanesques..............	1
J.-H. ROSNY Jne	
La Carapace..............	1
CHARLES SAMARAN	
Jacques Casanova........	1
MARQUIS DE SÉGUR	
Vieux dossiers, petits papiers....................	1
A.-I. THEIX	
Les Inquiets...............	1
MARCELLE TINAYRE	
Madeleine au Miroir......	1
LÉON DE TINSEAU	
La Deuxième page........	1
CÉCILE DE TORMAY	
Au Pays des Pierres.....	1
PIERRE DE TRÉVIÈRES	
Le Roman d'un chasseur d'Afrique....	1
CLAUDE VARÈZE	
La Route sans Clochers..	1


a39003 003878286b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 03 16 19 8